

# Monique Richard

Le crapuleux  
violeur d'âmes



Les Éditions  
**Belle Feuille**







# **LE CRAPULEUX VIOLEUR D'ÂMES**

*Une honte autrefois, une gloire  
aujourd'hui...*



# Monique Richard

## LE CRAPULEUX VIOLEUR D'ÂMES

*Une honte autrefois, une gloire  
aujourd'hui...*

Autobiographie



Les Éditions  
**Belle Feuille**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

**Richard, Monique, 1955-**

**Le crapuleux violeur d'âmes**

Autobiographie

ISBN imprimé 978-2-923959-50-4

ISBN numérique pdf 978-2-923959-26-9

ISBN numérique ePub 978-2-923959-76-4

1. Richard, Monique, 1955- . 2. Hommes violents - Québec (Province).  
3. Femmes victimes de violence - Québec (Province) - Biographies. I. Titre.  
HV6626.23.C3R52 2012 362.82'92092 C2012-941906-0

Infographie : Yvon Beaudin

Révision et correction : Josyane Doucet et Yvon Beaudin

Mise en page : Marcel Debel et Yvon Beaudin

Photo de la page couverture fournie par Monique Richard

Conception de la couverture : [yvonbeaudin.com](http://yvonbeaudin.com)

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

**Les Éditions Belle Feuille**

68, chemin Saint-André, Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Tél. : 450 348-1681

Courriel : [marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca)

Web : [www.livresdebel.com](http://www.livresdebel.com)

**BND Distribution**

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : [libraires@bayardcanada.com](mailto:libraires@bayardcanada.com)

**Dépôt légal**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2012

Bibliothèque et Archives Canada—2012

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2012

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : [licences@copibec.qc.ca](mailto:licences@copibec.qc.ca)

**Imprimé au Québec**

*À mes enfants*

## DESCRIPTION DE LA PAGE COUVERTURE

Bien avant ma naissance, cette photo aérienne fut prise et récupérée par mon frère aîné. Elle illustre parfaitement notre patrimoine familial.

Sur la photo, nous retrouvons la maison et la grange aux toits orange construites par mon grand-père. Le bâtiment blanc (en bas à droite) représente la demeure de notre bon voisin qui, accidentellement, nous avait permis d'obtenir notre fameux bocage.

Ce fut dans le champ derrière la maison que je fis ma première fugue à l'âge de deux ans et demi.

Derrière les grands arbres (en bas à gauche) mon père érigea en 1961 une immense maison permettant d'abriter aisément notre nombreuse famille. Quelques années suivant l'emménagement dans notre nouvelle demeure, la municipalité entreprenait des travaux d'égouts et d'aqueduc. Cette opération nécessita l'abattage de la plantation. (Ce fut à l'ombre de ces feuillus qu'à l'âge de six ans, alors que j'étais confinée sur une chaise longue, j'accompagnais ma mère enceinte de mon plus jeune frère.)

Alors, cette belle maison ancestrale symbolise plusieurs souvenirs pour moi, tel que :

Ma naissance en 1955;  
La belle amitié avec Johanne;  
Les sévices d'André Roy;  
Mon premier roman d'amour avec Pascal.

Aujourd'hui, sur ce site, un super marché d'alimentation Métro est érigé, provoquant un achalandage considérable à cet endroit par les citoyens du secteur.

## REMERCIEMENTS

Je tiens particulièrement à dire un gros merci à ma grande amie Monique Ouellet (voisine de l'autre rive) pour sa grande écoute et son soutien tout au long de ces années de rédaction. Tu as été une merveilleuse collaboratrice, conseillère et correctrice. Merci Monique !

Merci à monsieur Marcel Debel de la maison Les Éditions Belle Feuille pour la confiance qu'il a eu en moi. Sans lui, la publication de ma biographie se serait certainement avérée plus ardue.

Malheureusement, je ne peux pas adresser de remerciements aux membres de ma famille, car aucun encouragement n'est parvenu de leur part. Nul d'entre eux n'a daigné me communiquer une opinion quelconque concernant mon projet. Lors des rares occasions où je pus leur confier mon intention d'écrire mes mémoires, tous restaient de glace... sans émotion. Par indifférence ou émotions refoulées ? Je ne le sais pas.

Aussi, comment employer les mots justes pour remercier mon amoureux, confident et conjoint Mario Turcotte pour toute sa patience, sa compréhension et son soutien. Sans lui, ce bouquin n'aurait tout simplement pas vu le jour.

Enfin, merci infiniment à vous, lecteurs et lectrices, de prendre le temps de lire ces écrits parfois difficiles à comprendre sans porter de jugement. Je vous invite à communiquer avec moi par courriel afin de me faire part de vos impressions, vos commentaires. Ce sera un grand plaisir pour moi de vous répondre. Adresse courriel : [monikrichard@sympatico.ca](mailto:monikrichard@sympatico.ca). Je n'appartiens pas encore à des réseaux sociaux populaires (comme Facebook), mais qui sait un jour...

## AVANT-PROPOS

Pourquoi autant de secrets ont-ils existé ?

Désirais-je vivre des moments si tragiques ?

Je crois que ce ne sont pas les épreuves de la vie qui nous font souffrir; c'est plutôt ce que nous décidons de faire avec ces afflications qui rendent notre existence épineuse.

Je décris tous les faits sans romancer ni exagérer dans les détails. Chaque épisode est souvent brièvement relaté selon ma perception des évènements au temps et au moment où ils se sont produits.

Afin de conserver l'anonymat de certains individus ayant fait partie de ma vie et mentionnés dans ce récit, plusieurs noms ont été changés.

Ceci dit, je vous souhaite une bonne lecture et que les âmes fragiles s'abstiennent de lire peut-être quelques passages, car ils peuvent être troublants pour certaines. Occasionnellement, les paroles et les gestes du vulgaire monstre agresseur sont relatés, donc, les mots employés pour décrire ce fait vécu peuvent choquer certaines personnes; il est préférable de vous en avertir.

Afin de faciliter la lecture de cet ouvrage, tous les faits racontés sont placés en ordre chronologique : soit de ma naissance à aujourd'hui.

*Monique Richard*

## INTRODUCTION

Mon côté intuitif m'a permis de sentir qu'il y a un ordre qu'il faut comprendre dans cet univers. Malgré tous mes abus, mes peines, mes misères, mon système émotionnel fort et puissant m'a tout de même amené à maîtriser ma vie.

Exprimer par écrit les événements d'une vie se veut très libérateur pour une victime d'agressions, d'intimidation, de manipulations et enfin de démolition ou de destruction. Suite à tous ces fléaux, il faudra du temps afin de parvenir à se recentrer, se reconstruire. Pour se faire, cela demande un courage incommensurable et cette démarche atteint son apogée en avançant... un pas à la fois.

Derrière chaque révolutionnaire se cache une profonde blessure venue de l'enfance ou d'une autre vie. Aussi, je crois que l'âme qui est en chacun de nous reste du domaine de l'insaisissable, mais non de l'inexistence. Une demande de sagesse et d'intelligence à notre Soi intérieur est indispensable pour parvenir à traverser, la tête haute, tous les détours d'un tel parcours.



# CHAPITRE 1

## MA NAISSANCE

*À partir du tout début  
Dans ma vie, je n'ai connu  
Qu'échecs et déceptions  
Un trop-plein d'émotions*

*N. Roy*

Ma conception se serait produite aux alentours du 10 avril 1955 dans la petite maison chaleureuse de mon grand-père maternel (photo de la page couverture) à Notre-Dame-des-Laurentides.

Comme mon père travaillait en Abitibi, il reçut la permission de s'absenter à l'occasion du congé pascal. La date fixée pour ma naissance était prévue pour le 18 janvier 1956.

### **Mon père**

Camille Richard, né d'une famille nombreuse acadienne du Nouveau-Brunswick, était un homme d'une grande beauté; cheveux châtain foncé ondulés, aux yeux pers attachants qui reflétaient une profonde douceur. Père absent – par son travail ou par choix – il ne participa aucunement à l'éducation de ses sept

enfants. Son travail au loin l'amenait à quitter la maison pendant des mois. Lorsqu'il réapparaissait au sein de sa famille légitime, il était perçu comme un rare visiteur. De plus, il était un pourvoyeur irresponsable et plutôt infidèle dans sa relation maritale.

## Ma mère

Ma mère, Gertrude Bédard, était une belle femme à la chevelure rousse et aux yeux bleus envoûtants. De descendance irlandaise (de souche maternelle), elle avait un frère de sept ans son aîné et une sœur de sept ans sa cadette. Ma grand-mère, d'un caractère plutôt froid et autoritaire, mit au monde trois enfants à des intervalles de sept ans. Étrangement, quatorze ans jour pour jour s'écoulèrent entre la naissance de son premier et de son dernier enfant.

Née d'une mère malade, souvent affligée par de douloureuses migraines et dotée d'un cœur fragile, maman connut une enfance malheureuse. Elle qualifiait l'ambiance familiale de très ennuyante. Lorsqu'elle entrait à la maison, au retour de l'école, les stores des fenêtres étaient tous baissés, car la lumière extérieure provoquait davantage de douleur à sa mère. Le cœur défaillant de ma grand-mère lui permit d'obtenir l'approbation du curé de l'époque afin « *d'empêcher la famille* » – expression de ces temps-là. Je n'ai pas connu ma grand-mère maternelle puisqu'elle décéda le 11 avril 1954 à l'âge de soixante-trois ans, soit un an et demi avant ma naissance.

Maman était une personne très enjouée, aimant la vie, travaillante et courageuse. Elle pratiqua pendant quelque temps le métier de serveuse dans un hôtel, mais son souhait le plus cher était de devenir comédienne. Le monde des artistes la fascinait énormément.

«J'aurais fait une bonne comédienne.» s'amuse-t-elle souvent à répéter.

\*\*\*

Le nom de famille de mon père «Richard» ayant plu à ma mère, elle se laissa séduire par son charme et sa beauté. Le 17 février 1947, s'unissaient mon père et ma mère dans le lien sacré du mariage. Issus de cette union, sept enfants virent le jour : Carole, Pierre, Rachel, Monique, Marie-France, André et Éric. Comme ma mère, je me situais au centre de la famille.

Suite à ma conception, vers le 10 avril 1955, ma mère poursuivait sa grossesse dans un état de bien-être; cependant, je ne l'étais peut-être pas autant puisque j'annonçai prématurément ma venue. Au lieu de naître comme prévu le 18 janvier 1956, je me présentai dans ce monde le 21 décembre 1955.

Étant seule au moment de l'accouchement, ma mère était tout de même heureuse de mettre au monde son nouveau poupon; j'étais tout à fait normale et je faisais la joie de maman.

Quant à mon père, absent à cette importante occasion, il n'avait pas le même son de cloche : il doutait de sa paternité, soupçonnant ma mère d'avoir commis l'adultère. Cependant, il n'entreprit aucune démarche afin d'éclaircir cette ambiguïté.

J'étais tout à fait mignonne, jolie physiquement, j'épatais toute la parenté avec ma chevelure châtain à pigmentation rousse et mes yeux exceptionnels de couleur pers, l'un avec nuance brune et l'autre tirant sur le vert, tous deux à reflets changeants.

Une désagréable maladie vint assombrir le début de mon existence; une vilaine varicelle (picote) fit son apparition sur mon petit corps âgé de seulement trois jours. Alors, menacée de perdre

la vie, mon baptême eut lieu le 24 décembre, à l'église de Notre-Dame-des-Laurentides où tante Suzanne – sœur de ma mère – et son époux devinrent parrain et marraine.

Le passage de cette maladie laissa sa marque en provoquant deux cicatrices sur ma cuisse droite. Étant déjà une battante, je passai à travers cette première dure épreuve.

## MA PETITE ENFANCE

*Car les réponses viennent toujours  
À qui sait poser les questions à l'amour  
Puisque c'est le but de la vie  
Que de vivre sans soucis*

*N. Roy*

Le climat familial se voulait teinté d'humour et de collaboration de part et d'autre. Malgré une situation financière moyennement pauvre, les enfants étaient gâtés à tour de rôle. La justice et l'équité étaient respectées rigoureusement.

Ainsi, maman amenait un enfant magasiner et lui offrait, cette journée-là, le repas du midi au restaurant. Chacun notre tour, nous avions droit à ce privilège.

Ensemble, nous nous encourageons dans nos activités et nos sports préférés. Plusieurs vélos étaient à notre disposition et chaque enfant en recevait un neuf lorsqu'il atteignait le niveau secondaire. Des jeux de société de toutes sortes se pratiquaient à l'intérieur du noyau familial. La fratrie grandissait bien dans un contexte convivial où chacun possédait une belle estime de soi et des autres.

\*\*\*

Très fascinée par mon imaginaire de gamine d'à peine trois ans, un jour, je fis une fugue. Vivant sur la ferme, les jeux et les activités extérieurs se faisaient nombreux. Alors, par un bel après-midi ensoleillé et chaud d'été, je profitai de l'inattention des adultes pour prendre la clé des champs. Haute comme trois

pommes, je disparus au milieu du grand pré fourni de long foin et de nombreuses fleurs sauvages situé derrière la maison. Comme la chaleur m'accablait, je commençai à retirer quelques vêtements, les laissant tout bonnement tomber derrière moi.

Après un certain temps, ne me voyant plus dans les parages, la maisonnée commença à s'inquiéter de mon absence. Toujours sans réponse à leur appel, le voisinage et la famille optèrent pour effectuer une battue à travers champ. À mesure que la troupe avançait, on retrouvait ici et là, des pièces de mes vêtements. Mes fringues retrouvées les rassuraient certainement, cependant la crainte que j'aie pris la direction du Ruisseau de Valet situé à environ un kilomètre au bout de la terre les inquiétait davantage.

Plusieurs minutes de recherche s'écoulèrent avant qu'on me découvre, complètement nue, seul un petit bouquet de fleurs des champs me tenant lieu d'accessoire. Déjà à cette époque, j'étais très près de la nature, aimant le chant des oiseaux, le vol des papillons, les chenilles et les poissons.

Soulagée, maman se hâta de m'habiller sous les yeux d'une assistance heureuse d'avoir récupéré la petite insouciance dans son habit d'Ève. Longtemps, lors des rassemblements de la famille, je fus taquinée au sujet de cette furtive escapade d'enfant.

\*\*\*

Sur la ferme, j'aimais particulièrement m'entretenir avec les poules. Toutes blanches et bien dodues, ces magnifiques volailles devaient un jour ou l'autre passer par l'abattoir; j'avais un peu de chagrin, mais je me proposais bien volontiers pour ramener ces dernières prêtes à être consommées à ma mère.

Non seulement y avait-il des poules, mais des vaches, des porcs et un cheval composaient aussi le troupeau d'élevage. Comme

la tradition le voulait, on faisait boucherie à l'automne, alors le cochon était abattu. Oh! que je n'aimais pas les cris de la pauvre bête au moment de la saignée! Cependant, déguster le boudin cuisiné par ma mère avec le sang de l'animal m'enchantait. J'ai souvenir de voir ma mère gratter pendant des heures, à l'aide d'un petit couteau, les intestins du porc afin d'obtenir de petits boyaux servant à contenir le boudin. Ce travail demandait une très grande précision; maman debout sur une chaise et mon père avec l'aide d'un entonnoir, versait le sang assaisonné dans le tuyau. Si l'intestin présentait une perforation, il fabriquait un nœud en dessous de la cavité. C'était ainsi que la longueur du boudin était déterminée. Contrairement à plusieurs autres enfants, les abats des animaux étaient un délice pour moi.

Aimante de la nature, les animaux m'attiraient énormément. Un jour, profitant de la présence de mon père, je décidai de rendre visite aux dindes. Jeune aventurière de quatre ans, une de celles-ci n'appréciant guère ma présence, me poursuivit, me picotant de son dur bec et poussant des cris tapageurs. Toute apeurée, je me mis donc à hurler, croyant mourir des mauvais traitements de la fameuse dinde. Mon père accourut aussitôt et me délivra de ma fâcheuse situation, en frappant fortement à grands coups de pied la bête agressive.

Bien sûr, sur une ferme, se retrouvent des chiens et des chats et j'éprouvais toujours un vif plaisir à tenir compagnie à ces derniers. Je me rappelle donc, l'agréable présence du chien nommé «Mousse». La teinte de son poil se rapprochant du beige pâle laissait transparaître la douceur à mes yeux. Ce chien ne fut pas longtemps dans ma vie puisqu'il termina écrasé sous les roues d'une voiture devant la maison. Quelle peine pour tous que cette rapide disparition! Aucun membre de ma famille ne put manger ce midi-là tellement nous étions chagrinés.

«Le petit bocage», ainsi appelé, représente aujourd'hui pour moi un merveilleux souvenir; la cueillette des petits fruits : ronces,

framboises, fraises, bleuets était un moment inoubliable; de plus, savourer tous ces petits délices me mettait toujours l'eau à la bouche.

Pourquoi donc ce petit paradis terrestre existait-il? Il semblerait que, dans les années antérieures, un voisin avait fait un petit feu de joie pour amuser ses enfants. Le vent se leva, le feu prit une proportion démesurée devenant un incendie important en emportant avec lui sur son passage la grange de mon grand-père et la forêt derrière le bâtiment. Ainsi, après quelques années, des pousses de petits fruits apparurent, procurant pour le voisinage de vifs plaisirs et satisfactions.

Si ce bocage pouvait parler, il aurait beaucoup à raconter. Cet endroit était non seulement rempli de délices, mais était un lieu de rassemblement pour divers jeux. Ainsi, la «cachette» amusa longtemps les marmots qui s'en donnaient à cœur joie, dissimulés derrière les bosquets ou les arbrisseaux. De plus, des pins et des sapins garnissaient les bordures du bocage et fournissaient des «cocottes» en abondance.

Une immense roche se trouvait au centre du bocage et, en tout temps, demeurait un lieu de rassemblement, un repaire soit pour pique-niquer ou se reposer. Tout au cours de ma vie, j'aurai rêvé à ce magnifique bocage. Ma petite enfance et mon enfance se passèrent dans la paix et la sérénité, le seul inconvénient selon moi : les nombreuses couleuvres rampant un peu partout sur le sol parmi les bosquets et à travers les champs. C'est dans ce décor naturel et enchanteur que je passai des heures de bonheur pendant ma jeunesse.

Éprise d'une joie de vivre et d'une santé sans faille, j'étais attirée par les couleurs vives, le jaune étant ma couleur préférée. Mon estime et ma confiance en moi étaient très positives. Mon intérêt pour le sport et les jeux de hasard était marquant. Je développai une passion pour tous les jeux de ballon. J'excellais

en athlétisme et le «ballon prisonnier» n'avait plus de secret pour moi. Bref, tous les jeux et sports qui faisaient gagner ou perdre m'attiraient beaucoup. Par contre, même si je souhaitais avoir des enfants un jour, les poupées et les «Barbies» ne représentaient aucun intérêt pour moi.

Mon désir profond de plaire à ma mère était très présent et maman me le rendait bien avec de nombreux compliments du genre :

«Je ne m'inquiète pas pour celle-là; elle fera son chemin» ou alors «Elle a un bel air» ou encore «je ne comprends pas, elle n'ouvre jamais ses livres à la maison et elle réussit ses années scolaires quand même».

Je me plaisais bien à dessiner, à faire du découpage de revues et à faire la cueillette des petits fruits entre filles, encouragées que nous étions par maman à continuer cette importante activité.

Toute la durée de mon enfance je rêvais de devenir secrétaire juridique comme ma sœur aînée ou architecte, car j'aimais produire des plans, ou encore travailler dans la restauration comme maman.

### **Formation académique :**

Septembre 1961, j'étais grande maintenant... j'avais cinq ans. Ma mère eut le choix de m'inscrire soit à la maternelle – instauration de cette formation cette année-là – ou en première année du primaire. Elle jugea mon intelligence et mon évolution mentale suffisamment développées et m'inscrivit dans la ligue majeure; soit en première année. Ce choix s'avéra convenable puisque j'étais une enfant précoce et disposée à apprendre. L'école se situait à un kilomètre et demi de la maison et le trajet se faisait

à pied. Cet établissement scolaire (Couvent du Bon-Pasteur) était tenu par des religieuses.

Au niveau académique, ma notation scolaire se situait dans la moyenne; j'aimais apprendre, mais les leçons et devoirs à la maison ne m'intéressaient guère et souvent, ils étaient vite bâclés pour ainsi mieux m'adonner à mes jeux préférés à l'extérieur. Néanmoins, lorsqu'arrivait le moment de la remise du bulletin, je n'étais pas satisfaite de mes résultats que j'aurais souhaités plus élevés. Je ne réalisais pas mon manque total d'études et de sérieux dans mes devoirs; par contre je n'ai jamais connu d'échecs. Pour moi, il était normal d'aller à l'école et il ne fallait pas s'en plaindre. Dans mon for intérieur, je n'aimais pas fréquenter l'école, étant gênée, je rougissais facilement et parfois cela m'incommodait. Toutefois, j'avais un bon cercle d'amies, dont trois avaient ma préférence : Johanne, Gyslaine et Lynda. Je terminai mes quatre premières années scolaires dans ce couvent.

## MON ENFANCE

*Le temps a passé  
Le passé est tempéré  
La tempête s'est calmée  
Mais la pluie n'a cessé*

*N. Roy*

Plusieurs traumatismes majeurs viendront hypothéquer mon existence à jamais.

Habile de ses mains, mon père fit la construction d'une maison neuve, voisine de celle de mon grand-père maternel<sup>1</sup>. Ma mère en avait fait le plan et mon père mit deux années à la bâtir.

Nous emménageâmes dans cette nouvelle demeure à la fin de l'automne 1961. Cette vaste maison m'impressionnait. Mesurant quarante pieds par cinquante-cinq pieds sur un seul palier, elle comportait cinq spacieuses chambres à coucher, une grande cuisine dont le réfrigérateur était encastré, un immense salon dont le téléviseur avait son coin bien enchâssé et une superbe salle de bain. Le sous-sol sans division – seulement une immense fournaise à l'huile prenant place au centre – nous permettait de pratiquer le vélo pendant des heures en hiver. Aussi, nous jouions aux billes en utilisant le trou servant de drainage.

L'ancienne maison de mon grand-père fut louée à une famille nombreuse de onze enfants dont Johanne, la cinquième, devint ma meilleure amie.

---

<sup>1</sup> **page couverture** : la maison fut construite derrière les arbres en bas à gauche, voisine de la maison blanche.

Parmi les cours d'enseignement, une seule matière me contrariait : l'enseignement religieux qui, à mes yeux, avait peu d'importance. D'abord, le sacrement de Pénitence : du temps perdu et plutôt une insignifiance. Je m'accusais toujours d'avoir menti trois fois, ce *mea culpa* s'avérait bien suffisant pour satisfaire ce monsieur derrière le grillage voulant tout savoir.

## Première communion

Vêtue d'un uniforme (*jumper*) noir assorti d'un chemisier, bas, souliers et voile court retenu sur la tête au moyen d'un cerceau d'un blanc immaculé, je me rendis pour la cérémonie de ma première communion avec ma famille, à l'église Notre-Dame-des-Laurentides pour quinze heures.

Nouvellement déménagée, Johanne, ayant déjà reçu le sacrement de l'Eucharistie dans son ancien village, m'invita cette journée-là à jouer chez elle. Comme deux petites mères, nous nous sommes mises à préparer un « bon » repas fabriqué à partir de biscuit « soda ». Prise dans le jeu, naturellement, j'en savourai quelques-uns. En ce temps-là, nous devions être à jeun pour pouvoir communier. La mère de Johanne informa aussitôt maman de l'incident.

Ma mère contacta le curé et une entente fut conclue.

« Elle peut se présenter à la cérémonie, mais ne pourra se rendre à la balustrade pour recevoir la communion. » déclara le curé.

Quelle humiliation! Je dus demeurer assise sur mon banc pendant que mes copines se rendaient à la sainte table pour recevoir la précieuse hostie.

Le soir venu, je ne pus me rendre dans l'église, car des réparations s'effectuaient dans le lieu saint. Ce fut donc dans la sacristie et au son de la scie mécanique que je reçus enfin le sacrement de l'Eucharistie.



Première Communion

À la fin du printemps 1962, ma sœur Rachel et moi nous amusions à jouer au ballon prisonnier chez des amies près de l'école. Je me souviens que le jeu se déroulait devant une grosse maison de deux étages revêtue de bardeaux rouges imitant la brique.

Une douzaine d'enfants participaient au jeu, quand tout à coup le ballon roula dans la rue pour aboutir de l'autre côté de celle-ci. Prudemment, je partis à la recherche du jouet.

Le camion de vidanges de la ville s'amenant trop rapidement, je dus attendre avant de revenir à mon point de départ. Je regardai vers le haut, et j'aperçus trois jeunes accoudés sur le côté de la caisse du poids lourd. Au même instant, l'un d'eux lança une pierre et celle-ci atteignit directement mon œil droit. J'hurlais de douleur, Rachel vint aussitôt à ma rencontre et en constatant la blessure, se mit à pleurer elle aussi. Main dans la main, nous nous dirigeâmes vers la maison. Ma figure était ensanglantée, la douleur était insupportable, atroce. En passant devant la maison de l'écervelé, Rachel me demanda si je voulais arrêter afin d'informer la mère de ce dernier de l'accident qui venait tout juste de se produire. Je refusai catégoriquement, préférant plutôt aller me faire reconforter par maman.

Le jeune hurluberlu informa ses parents par cette phrase : « Je pense que j'ai accroché la petite Richard. »

Dans tous ses états, maman m'accompagna urgemment chez le médecin. Après examen sérieux, ce dernier pansa mon œil m'obligeant à porter une coquille « œil de pirate » pendant quelque temps. Après guérison de la plaie, une visite s'imposait chez un ophtalmologiste. Les analyses démontrèrent que l'accident avait causé à mon œil une perte de vision de 80 %. Des lunettes furent prescrites, dont un verre « clair comme une vitre » et l'autre « épais comme un fond de bouteille ».

Je subis l'humiliation de porter des lunettes disparates. Les tiges de celles-ci et le contour m'incommodant, je les enlevais constamment.

« Si elle ne les porte pas, c'est qu'elle n'en a pas besoin. » disait le médecin.

On précisera plus tard que lors de l'accident, la rétine de mon œil s'égratigna, une cataracte en forme d'étoile s'était formée et que j'avais subi un traumatisme cérébral lors de l'impact. Ces trois éléments amenèrent les spécialistes à conclure que même si mon regard donnait l'impression de voir, mon œil ne fonctionnait plus, ignoré par mon cerveau.

Ainsi, je perdis la vue de mon œil droit pour la vie.

\*\*\*

Un certain dimanche après-midi, alors que ma sœur cadette Marie-France et mon petit frère André jouaient avec les blocs « L'égo » sur le plancher du salon et que mon père regardait « L'heure des quilles » à la télévision, celui-ci me prit dans ses bras pour m'asseoir sur ses genoux. Comme la coutume le voulait, cette journée-là, j'étais vêtue d'une mignonne petite robe.

À ce moment, mon père en profita pour effectuer des attouchements sexuels sur mon corps de jeune bambine, dirigeant sa main directement dans ma culotte afin de tripoter ma vulve.

Surprise, demeurant figée et ne comprenant pas ses gestes insolites, je ne soufflai mot à personne, étant néanmoins aux prises avec des questionnements dans mon petit cœur et ma petite tête d'enfant inoffensive. Je me rappelle très bien, avoir senti une douleur lorsqu'il retira ses doigts demeurés fixés depuis un bout de temps sur ma peau délicate. Ceux-ci étaient restés collés sur ma

vulve. Suite à ces bizarres agissements issus de mon paternel, c'en fut terminé de me loger sur ses genoux.

\*\*\*

Quelques semaines après ces épreuves, soit fin juin 1963, la température incitait tout le monde à se divertir à l'extérieur. Le soleil brillait de tous ses feux, je me rendis donc, en compagnie de mes sœurs et de quelques amies, à la rivière «Jaune», pour pêcher. Temps propice pour la baignade, l'idée me vint de faire une saucette dans cette eau limpide.

Le lendemain, à mon grand étonnement, je constatai sur mes jambes, d'énormes boutons embarrassants. À cette époque, on racontait que les plaisirs de la baignade en rivière étaient interdits avant le 24 juin, car l'eau des cours d'eau n'étant pas suffisamment purifiée, il y avait risque de contamination.

Le traitement pour endiguer cette infection se limitait à des cataplasmes fabriqués à partir d'un mélange de farine d'avoine (gruau) et d'eau que mes parents appliquaient sur mes plaies. Je me vois encore allongée sur la table de cuisine, mes frères et sœurs autour de moi alors que je hurlais de douleur lorsque le moment était venu de faire le changement des emplâtres. Incapable de marcher, mon père devait me transporter dans ses bras jusqu'à mon lit. Je percevais son souffle sur moi lorsqu'il posait un baiser sur ma joue me souhaitant «Bonne nuit».

Ces fameux boutons dénotaient des abcès communément appelés «clous». Ce supplice fut si pénible qu'il en résulta plusieurs jours d'inactivité. Clouée sur une chaise à sept ans, je passais mes journées auprès de maman – enceinte d'Éric, son dernier enfant – à l'ombre des grands arbres devant la maison<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> **page couverture** : les grands arbres en bas à gauche.

Toutes deux rigolions en regardant son gros ventre lui servant de tablette pour y loger sa boîte à cigarettes.

\*\*\*

Cette même année, « Pompon », la chienne de mon amie Lynda mit au monde une portée de chiots tous aussi mignons les uns que les autres. Un petit attira mon attention et, rêvant d'en avoir un bien à moi, je demandai à maman la permission d'adopter cette petite trouvaille.

À brûle-pourpoint, ma mère refusa, mais à force de la tourmenter, elle acquiesça à ma demande, me précisant ceci :

« Tu vas t'en occuper; tu sais, un bébé chien demande beaucoup d'attention. »

De mon côté, folle de joie, je lui promis formellement et la remerciai de tout cœur.

C'est ainsi que le même jour, je nommai mon chien « Poppy ».

La première nuit, il pleura et malgré d'énormes efforts, je n'arrivais vraiment pas à le consoler et le calmer. Les plaintes continuelles de la bête réveillaient toute la maisonnée.

M'occuper de mon fidèle ami, demandait trop pour la fillette que j'étais; maman se vit dans l'obligation d'en prendre soin. Cette dernière connaissait très bien la manière d'éduquer ce petit être afin de le rendre propre. Pour le bien-être de tous, elle se devait d'accomplir ce que l'animal nécessitait.

Quelques jours plus tard, alors que je me trouvais non loin de la cuisine, j'entendis une conversation entre quelques membres de la famille.

«On va le tuer, mais il ne faut pas le dire à Monique. On lui dira qu'on l'a donné et que le chien sera bien là-bas.» disait maman.

Vite, je me réfugiai dans l'armoire à balais, où se trouvait Poppy, dans sa boîte, pleurant à chaudes larmes, serrant mon petit chien dans mes bras, sachant très bien qu'il ne lui restait que quelques heures à vivre.

Je ne dis mot à personne de mon grand désarroi, choisissant de vivre ma peine en solitude. Un sentiment de culpabilité s'empara de moi, croyant véritablement que j'étais responsable de la mort de Poppy, n'ayant pas respecté mon engagement envers lui.

\*\*\*

Un jour que ma mère m'apprenait les rudiments de la couture à la machine, tout en essayant d'enfiler l'aiguille et d'exécuter une couture droite, une question embarrassante me vint à l'esprit :

«Maman, comment fait-on des enfants?»

Ma mère, mal à l'aise, me parla à ce moment-là du pénis du géniteur s'enfonçant fermement dans le vagin de la femme.

Du tac au tac, je rétorquai : «Aïe, ça doit faire mal !»

En éclatant de rire, elle me rassura aussitôt du contraire.

Durant les années 1963 à 1966 je me souviens vaguement de certains autres abus d'ordre sexuel posés par d'autres membres de la famille, dont certains cousins, alors que je passais les vacances

estivales chez ma cousine, laquelle supportait les jeux répétitifs de ses frères. «Ce n'était pas seulement jouer au docteur...» me disais-je.

\*\*\*

Paroles de maman : «Monique est beaucoup plus vieille que son âge.»

Mon développement tant cognitif que physique m'apparut prématuré jusqu'à l'âge de dix ans. Je grandissais certes, jouissant d'une santé sans faille. Grande amatrice sportive, je m'adonnais à la pratique de plusieurs sports notamment les randonnées à vélo, les olympiades et la natation.

Je remportai trente-cinq médailles dans les jeux olympiques inter-patros dont : 32 «Or», 2 «Argent» et 1 «Bronze». Mes meilleures performances se situaient dans la course à pied (sprint) et le saut en longueur.

En 1964, je reçus l'honneur de l'athlète de la journée et méritai le privilège d'une parution dans les journaux : «Le Soleil» et «L'Action catholique». Lorsque j'exécutais mes sauts en longueur, j'entendais la foule s'exclamer fortement dans un cri à l'unisson «Wow». Comparativement aux autres participantes, vus des estrades, les miens étaient de beaucoup supérieurs. Aussi, d'année en année, je battais mes propres records, me dépassant tout naturellement.

Habillée d'un uniforme de teinte verte, mes pairs me surnommaient «la grande jument verte». À l'école, je connaissais le même succès dans tous les sports.

Toutes ces superbes réussites, je les devais à mon courage, ma ténacité, mon endurance, ma rage de vivre et à mon esprit sportif inné.

Toute cette précocité, me distinguant dans plusieurs sphères, avait fait qu'à neuf ans commencèrent mes premières règles. De plus, ma vivacité d'esprit, mon illustre curiosité et mon intérêt pour tous les jeux contribuèrent à cette maturité précoce.



Jeux Inter-Patros

## VOYAGE EN TRAIN

*Elle croise sur sa route  
Des gens dont elle doute  
Elle garde une peine  
De l'espèce humaine*

*N. Roy*

Mon père travaillait en Abitibi. En septembre 1964, une cousine, fille d'Alfred, frère de mon père, convola en justes noces, à Cadillac près d'Amos en Abitibi. Comme toute la famille ne pouvait y assister, maman choisit mon frère Pierre et moi pour l'accompagner.

Quel bonheur pour moi de monter à bord du train pour la première fois! Mon cœur battait, mes yeux étaient remplis d'admiration, malgré que la durée du voyage était de seize heures. La route était longue, une partie du trajet se passait au cours de la nuit. Ce que j'appréciais par-dessus tout c'était le wagon-restaurant, car j'aimais bien manger. Plusieurs «grignotines» étaient à la disposition des voyageurs. Je me rendais souvent à l'intérieur de ce wagon pour déguster toutes ces gâteries. Je ne passais pas inaperçue, vêtue d'un jolie manteau en feutrine brun «chocolat au lait».

Assis près de moi, mon frère et ma mère dormaient profondément, pendant que moi, la gourmande, je m'empiffrais. Tout à coup, je croisai le regard plutôt bizarre d'un homme me fixant sans cesse. Je remarquai que la nature ne l'avait pas avantage, car il avait un nez à faire peur, édenté, la peau ridée et devait être âgé d'environ quarante-cinq ans.

Ne bougeant plus de mon siège depuis un certain temps, la nécessité me commandait de me rendre à la toilette. Le besoin se faisant urgent, je me levai en vitesse et comme j'atteignais la poignée de la porte, l'énergumène me poussa brusquement contre le mur et m'empoigna les seins (encore inexistantes) m'embrassant sur la bouche. Je me crispai aussitôt et d'un bond je le repoussai de toutes mes forces afin de sortir de ses griffes. J'ai souvenance de ses yeux vicieux, de son souffle court et bruyant, haletant même, et de ses sales mains de pervers.

Revenue à mon siège en toute hâte, je pris place au fond près de la fenêtre pour éviter qu'il me voie. Inquiète, je n'ai pu fermer l'œil, croyant le voir ressurgir vers moi.

Dans ce train rempli de gens voyageant vers le nord depuis tôt en soirée ce vendredi, je me sentais bien seule tout à coup. Toujours en silence, je me réfugiai à l'intérieur de mon âme à nouveau. Personne ne sut ce que je venais de vivre.

Parcours interminable ayant comme seul décor des poteaux et des fils électriques défilant sous mes yeux. Enfin, me laissant bercer par le mouvement du train, je sombrai dans un sommeil bienfaisant.

Le convoi de passagers s'immobilisa et je m'éveillai en sursaut. Nous étions rendus à Senneterre et un transfert de train s'imposait pour parcourir le reste du trajet. Encore quatre heures et nous serons à Cadillac.

Tôt le samedi matin, plusieurs travailleurs prenaient place, tous indiens; le train était bondé. Des odeurs nauséabondes se dégageaient allant de la fumée, de l'alcool au « boucanage » et à la saleté. J'observai du coin de l'œil leurs cheveux gras, leur visage bouffi et rougeâtre, ils me semblaient bien différents de nous.

Arrivée à bon port, et pressée de descendre à l'extérieur pour me dégourdir les jambes, je constatai que j'avais oublié mon beau manteau dans l'autre train lors du transfert.

À la descente du train, mon père nous accueillit et semblait heureux de nous voir. Il nous amena chez oncle Alfred. Tout le monde était sur son « 36 ».

Nombreuse était cette famille que l'on connaissait à peine. Je me rappelle l'énorme cuisine de cette propriété et tous ces gens attendant patiemment le départ du cortège vers l'église.

L'échange des vœux terminé, ce fut la dégustation du repas et enfin la danse pour compléter la journée. Chacun y allait de sa meilleure « steppette », les visages rayonnaient de bonheur, y compris ceux de mes parents. Heureux de se retrouver, ils dansaient au son de l'orchestre sur des mélodies variées de leur jeune temps.

Fidèle à lui-même, mon père s'amusait à gambiller avec toutes les présences féminines de la salle. Pendant ce temps, ma mère faisant du sang de bœuf, décréta qu'elle serait mieux d'oublier son malheur et décida de prendre un petit coup. Rongée par la jalousie, une rage incontrôlable s'empara d'elle provoquant ainsi une querelle entre eux.

Donc, les retrouvailles compromises de mes parents les obligèrent à dormir dans des lieux différents ce soir-là.

Dans ma mémoire, je revois à nouveau mon père me souhaiter « Bonne nuit », profitant de l'absence de ma mère, pour me faire des attouchements. Par la suite, à tout moment du jour, il me lançait des regards langoureux; ne pouvant supporter cette situation, vite je détournais les yeux pour mieux l'éviter. Aussi, passant tout près de moi, je pouvais sentir ses pulsions de mâle en rut, ainsi que les bruits provenant de son souffle et de sa gorge.

Jeune fille, je ressentais constamment un malaise en sa présence, se traduisant en dégoût, gêne et nausée, parfois.

Par bonheur, je ne me laissai pas envahir par ce climat malsain, je retrouvai ma joie de vivre en berçant et câlinant le ravissant chat noir appartenant à ma cousine.

Après toutes ces émotions négatives vécues en peu de temps, c'est avec grand plaisir que je passai les derniers moments de cette aventure avec maman. C'est alors que nous nous rendîmes au restaurant chinois de la place pour savourer un «Egg Foo Young» mets préféré de ma mère. Malgré l'insalubrité de cet endroit et la bouffe infecte, ce fut un moment agréable de me retrouver en tête à tête avec elle.

Comme toute bonne chose a une fin, l'heure était venue pour nous de rentrer au bercail. Le voyage de retour en train se déroula sans embûche et je me sentais bien, blottie contre maman, en sécurité près de mon frère. La bonne nouvelle : je récupérerai mon manteau à la gare de Senneterre. «Tout est bien qui finit bien.»

\*\*\*

De retour chez moi, la routine quotidienne reprit son cours. C'est alors que les études scolaires allaient bon train; cependant une grande déception m'attendait. À mes yeux c'était la catastrophe! Mon cercle d'amies se brisa, m'excluant totalement du groupe. Elles étaient même allées jusqu'à écrire à la craie sur la rue, des moqueries et des méchancetés me concernant. Complètement incompréhensible pour moi! Pourquoi ne m'adressaient-elles plus la parole?

Cette rupture d'amitié inopinée créa en moi de vives émotions (peine, rage, honte, incompréhension, etc.)

Une bonne journée, je passai mes frustrations en battant l'une d'elles. Livrant les journaux, elle se présenta devant notre maison et je profitai de cette opportunité pour lui administrer quelques coups de poing. Sur le fait, ma famille curieuse regardant par la fenêtre, m'encourageait et me félicitait de ce geste en ajoutant que «La victime a reçu ce qu'elle méritait.»

Suite à ce règlement de compte, les moqueries de toutes formes cessèrent, cependant je me plongeai davantage dans la solitude, me coupant de tous contacts avec mes amies par un refoulement émotif.

Mon orgueil et mon esprit indépendant, ayant comme but de blesser mes amies, faisaient en sorte que cette néfaste aventure se retourna contre moi. Je compris que c'était à moi-même que je faisais mal.

Seule, j'écoutais de la musique et je m'ennuyais à mourir sans mes copines. Finalement, je trouvai un peu de réconfort auprès de mes deux sœurs, Rachel et Marie-France. Ma sœur Rachel de deux ans mon aînée et moi dansions au son de la musique de notre époque diffusée sur des disques vinyle. Nous nous inventions des chorégraphies sur des airs de «rock» ou de «cha cha cha» que nous pratiquions et répétions dans le salon avec grand plaisir.

Aussi, étant rejetées de mes pairs, je concentrais toutes mes énergies dans les sports et recherchais des activités de toutes sortes afin de centraliser mon attention ailleurs.

\*\*\*

Espiègle, brillante, généreuse, plaisante, garçonnière, sportive, j'avais toutes les qualités requises pour me faire des rivales, même de mes amies. Âgée de onze ans et demi, cette blessure de jeunesse importa beaucoup au cours de ma vie.

C'est alors que je commençai à regarder les garçons. J'éprouvais le désir de leur plaire et je rêvais d'avoir mon chum comme les filles plus âgées.

## CHAPITRE 2

### NOËL 1967

*Errant dans les rues de sa vie  
Au gré des chemins rencontrés  
Elle dérive dans l'oubli  
De ses rêves abandonnés  
Où est-elle cette vie  
Celle qu'elle a voulu forger  
Et qui était si jolie  
Elle ne s'est pas présentée*

*N. Roy*

Par un beau matin d'avril, la famille de mon ex-amie Johanne, nous annonçait qu'elle déménagera à la fin du bail.

Quelques semaines s'écoulèrent et voilà qu'au cours d'un après-midi printanier, un homme se présenta chez nous disant vouloir louer la maison. Les instructions concernant la location bien décrites par ma mère et bien comprises par l'individu, les deux parties furent d'accord. Aussitôt, ma sœur Carole rédigea le bail à la dactylo.

Cet homme se présenta comme étant André Roy.

Pendant toutes ces présentations et explications, moi, je regardais du coin de l'œil notre futur locataire. Selon moi, il était un homme de taille moyenne âgé d'environ trente-cinq ans; une importante chevelure de teinte grise lui donnait une apparence d'être sûr de lui et ce qui était frappant, son proéminent ventre. Je le vois encore debout, un bras appuyé contre l'encadrement de la porte, relatant ces mots :

« J'ai une femme et six enfants, j'ai besoin et j'accepte de louer cette maison aux conditions énumérées dans le bail. »

Donc, cette nouvelle famille emménagea le mois suivant, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> mai 1967.

Très vite, je m'introduis dans la famille Roy, me sentant très bien avec madame et ses six merveilleux enfants âgés entre un et neuf ans.

Chaque jour, je me rendais chez mes voisins, je me sentais énormément appréciée par toute la jeune marmaille, ce qui me valorisait dans mon for intérieur.

Quels précieux souvenirs en ai-je conservés ! Lorsque je me présentais chez eux, j'avais droit à un accueil extraordinaire. Tous accouraient vers moi, me sautaient dans les bras en s'exclamant : « Ti-Nick, Ti-Nick, Ti-Nick ! » Comme j'étais heureuse de serrer dans mes bras ces petits enfants !

Une grande amitié et une complicité se tissèrent entre madame Roy et moi. Elle prenait le temps de s'asseoir avec moi afin de m'aider à la rédaction de mes travaux scolaires. De mon côté, je lui rendais service dans les tâches ménagères qui, croyez-moi, se faisaient nombreux.

Toute la corvée journalière exécutée et les moussaillons endormis dans les bras de Morphée, sonnait pour nous le moment de relaxation. Mme Roy sortait le jeu de cartes ou les casse-têtes.

Une routine agréable s'était installée pour toutes les deux. Son mari quittait la maison familiale tôt le matin et revenait tard au cours de la soirée.

Cette petite dame n'atteignant pas cinq pieds, toute délicate, douce et aimante, possédait une stature de jeune fille malgré ses nombreuses grossesses. Une grande bonté émergeait de cette extraordinaire personne. Elle adorait ses enfants, leur prodiguait toute l'attention nécessaire et tous les soins adéquats à chacun. Malgré ses lourdes responsabilités, je ne l'entendais jamais se plaindre.

Bref, dès que monsieur Roy entrait le soir, je quittais aussitôt.

À travers toutes mes activités, j'arrivais tout de même à passer quelques petits moments avec les miens.

C'est pourquoi un jour, par l'entremise de ma grande sœur, je fis la connaissance d'Alain, un gentil garçon de treize ans. Il était le frère du copain fréquentant ma sœur. Cette famille était native du Nouveau-Brunswick et demeurait dans la haute ville de Québec.

Je flanchai sous son charme; pour moi, il était d'une rare beauté, toujours souriant et posé. Au cours de l'été, nous nous retrouvions de temps à autres dans le vieux Québec. J'utilisais le transport en commun de chez-moi et nous nous rejoignons à un endroit bien défini auparavant. Ensuite, main dans la main, nous nous baladions des après-midi entiers à travers les rues tout en causant de sujets intéressants malgré notre jeune âge. Une grande fierté émanait de ma modeste personne durant ces charmantes promenades à ses côtés. Parfois même, nous allions nous baigner

au lac Clément. Toute la journée, nous nous taquinions dans l'eau à nous faire gicler l'eau quand ce n'était pas de compétitionner afin de mesurer notre endurance à pratiquer différents mouvements de natation.

Nos grands exploits terminés, tous deux allongés l'un contre l'autre, nous passions à la période de bronzage sous les chauds rayons d'un soleil de juillet. J'étais complètement perdue dans mes pensées tout en sentant son souffle court.

Puis vint le mois d'août avec d'autres activités au programme. Comme j'aimais bien tous les sports, je participai donc aux jeux olympiques inter-patros. Alors qu'un jour je concourais à la finale, je performai comme jamais je ne l'avais fait et je remportai deux trophées de première place en présence de mon ami de cœur.

Ma mère, fière de mon résultat, me filma en approchant de la maison avec mes mérites et évidemment, en compagnie de ma première flamme près de moi. Ce sentiment de bonheur intense, je l'ai connu durant ces doux instants.

\*\*\*

Contrairement à moi, la famille traversait une période plutôt pénible, surtout maman qui apprit que mon père la trompait. Il menait une double vie avec une dame de Matagami, aux mœurs légères, illettrée et sans scrupule. Ma pauvre mère apprit la nouvelle d'une manière assez spéciale. Alors que mon père travaillait à la Baie James, sa concubine lui envoya une lettre en y insérant son nouveau permis de conduire. Ne pouvant déchiffrer l'adresse sur l'enveloppe, les postiers ouvrirent la lettre et décidèrent d'acheminer le document à l'adresse apparaissant sur ledit permis. C'est ainsi que la correspondance fut acheminée à notre domicile. En ouvrant la fameuse lettre, ma mère découvrit le « pot aux roses » car une missive osée accompagnait le document.

Toute retournée, maman ne se doutait jamais qu'elle vivrait une telle situation. Sa réaction première fut de se replier sur elle-même et de souffrir en silence. Ainsi, elle cessa de jouer son rôle de maman aimante, elle sombra dans un chagrin incontrôlable et il s'en suivit une dépression profonde.

À l'intérieur du foyer familial, il régnait une ambiance de morosité, plus de vie. Tout le monde s'affligeait du sort de notre mère et tous rageaient contre papa. Le climat devint à un tel point insupportable que chaque membre de la famille se mit en mode de survie et adopta le « chacun pour soi ».

Quelques semaines s'écoulèrent avant que maman songe à faire une demande de divorce. À l'époque, il fallait des raisons valables pour l'obtenir. Je décidai donc de lui dévoiler les attouchements sexuels dont je fus victime de la part de mon père lorsque je n'étais qu'une gamine et à d'autres moments ensuite. De plus, des faits du même genre jaillissaient de toute part par des personnes de sexe féminin de l'entourage. Plusieurs autres souvenirs remontèrent également à la surface. C'en était trop ! « N'en mettez plus la cour est pleine. »

Pauvre mère ! Elle refusait catégoriquement ces façons de faire de la part de son mari et elle se transforma en zombie. Quelle grande tristesse vivions nous de voir une mère trompée, autant déchirée.

Cette conjoncture prouvait et expliquait l'irresponsabilité de notre père en tant que pourvoyeur, quand durant plusieurs années, alors qu'il gagnait cent dollars par semaine – ce qui représentait un très bon salaire pour l'époque – il n'envoyait qu'un mince cinquante dollars de temps en temps pour subvenir aux besoins de sa famille légitime. J'ajouterais même que souvent les chèques étaient N.S.F. (sans provision) ce qui expliquait la pauvreté à l'intérieur de notre noyau familial.

Nous survivions grâce à ma sœur aînée qui travaillait comme secrétaire juridique, mon frère aîné qui œuvrait comme barbier et mon grand-père maternel qui vivait avec nous et percevait sa pension de vieillesse. Ces trois membres fournissaient, à titre de pension, le revenu familial.

De mon côté, afin de subvenir à mes besoins, je gardais les enfants chez madame Roy à raison de cinquante sous par jour, peu importait le nombre d'heures affectées à cette tâche. Ayant commencé à fumer en cachette avec ma sœur Rachel dans le petit bocage, ce cinquante sous permettait de me procurer mes cigarettes.

\*\*\*

Les vacances de Noël étaient à nos portes. Ce temps des Fêtes n'avait rien de très réjouissant pour notre famille; sans argent signifiait sans cadeau, sans réveillon, seule la messe de minuit servait de baume et nous reconfortait.

21 décembre 1967 : jour de mon douzième anniversaire de naissance. N'ayant aucun intérêt à demeurer chez moi, je passai donc la journée chez les Roy. Le deuxième enfant de cette famille célébrait aussi son anniversaire. Enfant très gentil, on le surnommait «Tempête» non pas qu'il était turbulent, loin de là, mais le jour de sa naissance, une tempête de neige soufflait terriblement.

Madame Roy était enceinte de son septième enfant et elle en éprouvait beaucoup de joie. Monsieur Roy, exceptionnellement ce soir-là, brillait par sa présence pour le souper. Tout en m'offrant ses bons vœux, il s'approcha de moi et me donna un baiser sur la joue. Impressionnée par ce geste, immédiatement, mon visage s'empourpra.

24 décembre 1967, veille de Noël, marqua ma vie à tout jamais. Encore une fois, je passai la journée chez les Roy à effectuer plusieurs tâches concernant les préparatifs de Noël. Avec les aînés de la famille nous avons procédé au montage du sapin de Noël; pour les enfants, c'était des moments de frénésie et je m'amusais autant qu'eux. La magie des Fêtes avait sa place avec ces petits êtres.

Les enfants dormaient à poings fermés, madame Roy et moi nous empressions d'emballer les cadeaux et les déposer aussitôt sous le sapin fraîchement décoré de divers petits sujets de l'époque.

Vers 23 heures, les derniers préparatifs complétés, l'heure d'entrer chez-moi sonnait.

Pour des raisons que j'ignorais, il n'y avait pas de téléphone chez les Roy. Madame Roy dut sortir quelques instants pour aller placer un appel chez la voisine. Comme je m'apprêtais à passer le seuil de porte, monsieur me tira vers lui d'un geste brusque et me dit : « Viens icitte, toé ! »

La peur me sidéra, j'étais paralysée, j'aurais voulu disparaître, mais de toute sa force, il me traîna à l'abri des regards, près du poêle à bois qui dégageait une chaleur extrême. C'était l'horreur, et tout se déroula à la vitesse de l'éclair. Assuré qu'aucun regard ne s'apercevait par les fenêtres, il infiltra violemment sa grosse langue baveuse et raide jusque dans la profondeur de ma gorge. Je ne comprenais rien dans son attitude, j'étais atterrée, je voulais crier ma détresse, hurler mon dégoût, une crainte épouvantable s'empara de moi. Toute tremblante, j'étais soulagée quelque peu quand apparut sa femme, le contraignant ainsi à mettre un terme à ses gestes répugnants.

Je quittai leur maison, déboussolée, sans dire mot et honteuse face à cette bonne dame devenue une grande amie.

Encore un autre secret, mon secret... Je souffrais en silence, ça devenait de plus en plus grave. Je me posais la question suivante : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je n'avais aucune réponse. Ce que je savais cependant, c'était que mon beau rêve d'un premier baiser amoureux et doux venait de s'effondrer. Déjà à cet âge, ma petite voix intérieure me disait : « Laisse faire et accepte. »

J'assistai toute tremblante encore à la messe de minuit; vivant un traumatisme épouvantable, je ne parvenais pas à comprendre ce qui venait de se passer. Je me revois, au jubé de l'église, assise sur le banc de première place qui nous appartenait – à l'époque, plusieurs paroissiens achetaient des bancs – mon corps était présent, mais mon esprit tourmenté n'y était pas.

Sans cesse je me répétais : « Est-ce une façon normale de recevoir un baiser ? » Avec la nausée je rabâchais ces mots : « C'est don ben dégueulasse embrasser un gars; je ne veux plus jamais revivre ça, je n'embrasserai plus personne, c'est bel et bien fini. »

\*\*\*

Fort heureusement qu'il existait une deuxième fête pour égayer ce congé scolaire. Comme la tradition le voulait, ma mère recevait sa parenté pour le dîner du jour de l'An; y assistaient le frère aîné de ma mère, son épouse et son fils, la sœur cadette de ma mère, son mari et ses cinq enfants ainsi qu'oncle Frédérik, prêtre et frère de mon grand-père. Cette visite annuelle procurait de la joie à toute la maisonnée.

La journée débutait avec l'assistance à la messe. Tous, nous nous rassemblions à l'église de notre quartier à Notre-Dame-des-Laurentides. À cette époque, la religion avait son importance dans toutes les familles. C'était un moment important de recueillement salutaire pour chacun des paroissiens, petits ou grands.

Après cette célébration religieuse, le retour à la maison se déroulait sereinement et dans la paix. Une importante tradition attendait notre grand-père, celle de la bénédiction; celui-ci s'acquittait sérieusement de son obligation. Ce n'était pas sans le rendre émotif puisqu'il pleurait à chaque année, croyant que c'était toujours sa dernière. Suite à cette tradition, s'en suivait les bons vœux pour l'année qui commençait.

La partie sérieuse du jour de l'An étant effectuée, on abordait maintenant le côté aussi intéressant qu'était le repas. Ce dîner était plutôt traditionnel; soupe aux légumes, dinde, ragoût de pattes de lard, pâté à la viande et bien sûr la bûche de Noël que maman avait concoctée et servait avec bonheur.

Les bedons bien remplis de toutes ces victuailles, venait ensuite la partie réjouissante, attendue avec impatience.

C'était alors que le piano résonnait de sons harmonieux avec la touche excellente de ma mère, de ma tante ou de ma jeune sœur. Aussi, on pouvait entendre le violon et l'harmonica que mon grand-père savait si bien manier. Notre maison retentissait de chants variés guidés par les sons de l'orchestre des grands jours et les tapeurs de pieds.

L'esprit à la fête, l'ambiance étant à son meilleur, chacun se réjouissait, faisant ses plus belles galipettes, ce qui accrochait des sourires à chaque visage. Des éclats de rire fusaient de partout. C'était ainsi que se célébrait cette journée mémorable chaque nouvelle année.

Toutefois, me concernant, une belle surprise m'attendait. À mon insu, maman invita Alain, mon copain de l'été dernier, à se joindre à la fête pour m'accompagner. Quelle joie d'apercevoir ce beau jeune homme descendant de l'autobus en face de notre maison! Je passai une journée formidable en sa compagnie. Cependant, une ombre passait à quelques reprises au fond de mon

âme; je craignais qu'il éprouve le désir de m'embrasser, car je ne souhaitais pas revivre l'épisode du 24 décembre.

Quel soulagement ! Aucun geste de ce style ne s'était présenté. Et ainsi va la vie, ce jour exceptionnel passé, je ne le reverrai plus.

## AGRESSIONS

*Or voilà qu'aujourd'hui  
Elle déteste sa vie  
Elle cherche une solution  
Aux multiples complications*

*N. Roy*

Les fêtes terminées, l'école recommença et la routine s'installa. Tous les jours, à mon retour des classes, j'accourais chez mes voisins, faire des câlins aux enfants et donner un coup de main à madame Roy. Il m'arrivait régulièrement de souper chez eux. À l'arrivée d'André Roy, le soir, un sentiment de honte et de peur s'emparait de moi. Je ne pouvais supporter son regard sur moi et à l'insu de sa femme, il ne ratait pas l'occasion de me faire – comme il faisait également à son épouse – des attouchements aux seins pour me taquiner.

Contrairement à l'évaluation des trente-cinq ans soupçonnés lors de la signature du bail, André Roy n'était âgé que de 28 ans, sa chevelure grise et son gros ventre le vieillissant. D'une vulgarité incroyable, il ne prononçait pas deux mots sans sacrer, il prenait un malin plaisir à humilier les autres, son rire était fort et sarcastique. Son langage plutôt grossier avec les femmes dénotait son non-respect vis-à-vis ces dernières. Très imposant et contrôleur, tout devait passer par ses ordres. Le paternel de la série «**Les Bougons**» le rejoint étrangement.

\*\*\*

Un sentiment de trahison envers madame Roy m'envahissait. La honte me rongait toute entière, je craignais qu'en lui dévoilant mon secret, elle me prive de son amitié qui m'était si précieuse. De plus, je ne voulais prendre aucun risque, ayant encore en mémoire le mal causé par une rupture d'amitié.

J'avais le cœur et l'âme démolis, je passais mes journées à penser à mon ancien groupe d'amies riant et s'amusant alors que moi, je vivais la solitude, désespérée dans mon coin. Je me disais : « C'est décidé, au nom et au prix de l'amitié, je me tais et poursuis mon chemin. »

\*\*\*

Un jour très froid de janvier 1968, sur le chemin du retour de l'école vers la maison, il me tardait d'arriver pour voir madame Roy et les enfants, quand tout à coup, une auto s'immobilisa près de moi. J'aperçus André Roy, m'offrant de monter pour me conduire chez moi.

Aussitôt, il fit demi-tour pour m'amener dans les bois de Twesburry, petite localité non loin de chez moi. Il recula son véhicule dans l'entrée étroite d'une terre à bois. Rapidement, il me tira vers lui, baissa son pantalon et me demanda de regarder son pénis en érection. Surprise de voir pour la première fois cet appareil, je sursautai pour me sauver, mais d'un geste brusque, il m'a aussitôt retenue et enleva avec force mon pantalon et mon sous-vêtement. D'un geste inopiné, le pervers me coucha sur la banquette avant. Ma tête appuyée contre la portière, je sus dès cet instant ce qui m'attendait. Ma pensée se dirigea vers ma mère qui, trois ans auparavant, m'avait informé concernant le pénis.

Se jetant avec force sur moi, sans aucune délicatesse, il me pénétra et à chaque mouvement qu'il effectuait à toute vitesse, ma

tête frappait douloureusement la poignée métallique de la porte. Sans scrupule, sans se soucier de moi, ses élans perduraient.

Prisonnière dans cette auto, c'était le silence total, prise dans les griffes de ce monstre de violence. Ma petite voix me répétait toujours le même refrain : « Laisse faire, oublie et accepte. »

Je revois encore son visage crispé, ses yeux virés à l'envers, la bave lui ruisselant à la bouche et j'entendais aussi le son haletant sortant de celle-ci. Pendant cette orgie, je souffrais, je grimaçais, j'avais mal; je m'aperçus assez rapidement que si je relâchais mes muscles et me calmais, la douleur était moins intense.

Une autre surprise m'attendait; maman ne m'avait pas instruite au sujet du sperme. Se retirant, ce liquide blanc et visqueux macula mon ventre et j'entrevis du sang sur son engin. De sa poche de pantalon, il sortit son mouchoir pour en éponger le dégât, que sa femme lavera gentiment, ne se doutant de rien.

Pour me rassurer, il me dit cette phrase : « Si ce liquide est à l'extérieur de toi, tu ne peux pas tomber enceinte. »

J'étais très ébranlée de ce que je venais de subir par ce viol, c'était terrible, tout était confus dans ma tête, c'était la débâcle. Ma petite culotte était souillée d'un liquide rose pâle... Je me sentais salie, mes vêtements étaient tachés, je vivais l'enfer...

Je venais de perdre ma virginité dans des circonstances atroces préméditées par un homme indécent et immoral, dégageant en plus une odeur nauséabonde qui me donnait l'envie de vomir.

Avant de me quitter, il prit soin de m'avertir de n'en parler à personne et moi, je hochai la tête en signe d'acquiescement.

Toute penaude après cette mésaventure blessante, j'optai à nouveau de garder le silence, personne à qui confier ces actes licencieux que je venais de vivre.

Était-ce un viol ? Je ne savais plus trop. Dans ma petite tête d'enfant, l'image que je voyais d'une agression sexuelle, était représentée par des vêtements déchirés, par une victime se débattant, des cris, du sang, etc... mais avec moi, rien de cela ne s'était produit. J'adoptai la soumission totale, je m'étais laissée manipuler, transformer en poupée sans défense, bref, «en esclave sexuelle». Et ma petite voix me disait toujours : «Laisse faire, oublie ça et accepte.»

\*\*\*

L'habitude de me rendre chez madame Roy, après l'école, faisait partie intégrante de mon quotidien. Cependant, avec la différence que mon bourreau était souvent présent maintenant. À tout moment, il s'approchait de moi et ne manquait pas l'occasion de me faire rougir avec ses sales mains baladeuses. Il agissait hypocritement. Dès que sa femme avait le dos tourné, il en profitait.

Aussi, lorsque nous jouions aux cartes, attablés tous les trois, sournoisement, il passait son pied entre mes jambes, ce qui provoquait à nouveau des rougeurs sur mes joues. Madame Roy se demandait bien pourquoi ces apparitions rubescentes et soudaines.

De plus, chez eux, la télévision se trouvant dans la chambre des maîtres, plusieurs attouchements y avaient lieu pendant que, épuisée et en sécurité, madame Roy dormait à côté.

En sixième année du primaire, malgré mon terrible secret, je réussis mes examens scolaires de fin d'année avec brio.

André Roy était de plus en plus à mes trousses; il m’attendait à la sortie de l’école presque à tous les jours dans le but d’assouvir ses bas instincts. Aussi, ne voulant plus endurer la rudesse de ses gestes, je m’installais seule et pour éviter les douleurs causées par son rythme brusque de va et vient, je m’éloignais des clenches de portières.

La fréquence de ces agressions était de l’ordre de quatre à sept fois par semaine.

\*\*\*

L’année scolaire terminée, les vacances estivales s’annonçaient. La situation financière de ma famille ne s’améliorait guère et la pauvreté était toujours réelle. Très consciente des besoins familiaux, volontairement je décidai alors de chercher un travail. J’ai donc appliqué sur un poste de plongeuse dans un restaurant situé sur le boulevard Talbot, non loin de chez moi.

Malgré mon jeune âge, je fus embauchée. La propriétaire était une patronne sévère. Désireuse d’apprendre et très obéissante, je rentrai vite dans le rang et mon travail fut remarqué et plus qu’apprécié. Voyant mon potentiel, cette dame m’initia rapidement en cuisine. Je combinais plonge et fabrication des repas, ce qui me valorisait une fois de plus. J’aimais beaucoup mon travail et j’étais satisfaite de mon parcours réussi en si peu de temps. J’éprouvais le désir de posséder un jour mon propre restaurant.

Croyant enfin avoir la paix du côté de mon bourreau, ce fut peine perdue pour moi, car il recommença à me guetter. Stationnant son véhicule près de la sortie des employés, il m’attendait. Je terminais mon quart de travail aux petites heures du matin, fatiguée, même épuisée parfois, mais comblée par le devoir accompli.

Mon unique désir était de rentrer à la maison et de me reposer, mais mon tortionnaire était là pour contenter ses vicieuses envies sur son esclave. Je me disais pour me consoler : « Encore quelques minutes et bientôt ce sera terminé, je pourrai me relaxer à la maison. »

Puis quelques semaines passèrent et un jour, je fus mise en entraînement pour le service aux tables. Étant de nature timide, me voilà devenue serveuse. Ma gêne s'estompa, c'était incroyable ! Les clients me complimentaient sur ma rapidité d'exécution, le bon service offert, ma beauté et on me trouvait tout à fait charmante. Tous très gentils, ils m'encourageaient à persévérer dans ce domaine. J'avais un très bon atout, ma mémoire était fabuleuse. Pour la jeune demoiselle que j'étais, je recevais non seulement des éloges de la part des clients, mais aussi de généreux pourboires. J'étais stimulée, je me plaisais bien dans ce travail devenu payant.

Carole, ma sœur aînée, venait de quitter la maison familiale. Je comblai le manque à gagner en contribuant moi aussi, à titre de pension, aux besoins de la famille et j'en étais très heureuse.

Quand arriva la fin août, je savais que la rentrée scolaire sonnerait bientôt; j'allais compléter ma septième année, ma dernière au niveau primaire. Malgré mes études, j'ai conservé mon emploi durant les fins de semaine. Tout allait à tous les niveaux sauf les agressions d'André Roy qui avaient lieu la plupart du temps dans les bois de Stoneham. Étant un ex-coureur automobile, c'était à une vitesse folle, allant jusqu'à cent mille à l'heure, que cet énergumène m'y amenait. J'avais très peur.

Il me harcelait sans cesse, sa routine de pervers était bien établie.

Un jour André Roy m'amena à un stand de taxis situé sur le boulevard Charest à Québec où deux hommes se trouvaient à

l'intérieur, l'un d'eux était assez jeune et André Roy m'assit sur ses genoux. En moins d'une seconde, il souleva mon chandail en s'écriant :

« Regardez ces beaux petits tétons pas finis ! »

Encore une fois, la honte me minait à l'intérieur. Toujours lorsqu'il me faisait vivre ces atrocités, je rougissais. Le seul fait d'y penser par la suite créait en moi un malaise insupportable, une tempête dans ma tête. J'essayais de ne pas me laisser envahir par ces images, cependant elles étaient présentes et elles venaient toujours me hanter.

Un certain samedi soir d'automne, il m'attendait à la sortie du travail. À ma grande surprise, il n'était pas seul mais accompagné d'un ami inconnu pour moi. On m'obligea à m'asseoir au milieu d'eux sur le siège avant de la voiture. Je croyais qu'il le reconduirait chez lui, mais ce ne fut pas le cas; mon sort s'aggravait.

J'ai cet affreux souvenir d'être étendue sur la banquette arrière, sanglotant durant toute la durée de l'agression, pendant que deux hommes prenaient leur plaisir sur mon corps sans se soucier le moins du monde dans quel état lamentable, je me trouvais. Comme une poupée qui pleure, je ne parlais ni ne bougeais.

Là c'en était trop ! Comment pouvais-je accepter cela sans dire un mot ? Pourquoi cet être ignoble me faisait-il supporter cette dégoûtante nouvelle épreuve ? C'était aberrant, ça dépassait l'entendement. Quelle dégradation !

Revenue à la maison, je pleurai toutes les larmes de mon corps. Ces images obscènes défilaient sans cesse dans ma tête. Impossible d'y mettre fin je souffrais d'anxiété, trop perturbée pour pouvoir dormir. Le « chaos » total. Je ne pouvais raconter ces cruautés à personne, la honte et la peur s'emparaient entièrement

de mon être, de mon âme. Qui me croira ? Qui pourrait me soulager de cette meurtrissure ? Le désespoir gagnait sur la raison. Mon Dieu ! Pourquoi ? Pourquoi devais-je tant souffrir ?

Durant un certain temps, je pus me remettre de ces cruelles émotions, mais un autre jour en revenant de l'école, le voilà encore mais cette fois-ci accompagné de deux amis. Forcée de monter avec eux ils me tirèrent par les bras pour me pousser à l'arrière de la voiture. Encore le même scénario, deux inconnus abusant de moi et André Roy derrière son volant prêt à décamper en cas d'arrivée d'intrus, supervisait le tout.

J'entends encore l'un d'eux dire : « C'est plate, elle ne bouge même pas. »

C'est alors qu'André Roy s'en mêla. Les trois dépravés s'amusaient et riaient comme des fous.

J'avais le goût de hurler. Jusqu'où André Roy m'amènera-t-il ? Moi qui ne voulais jamais de violence, moi qui me pliais à toutes ses exigences, je ne comprenais pas. À nouveau, me retrouvant seule dans mon lit, je ressassais ces mêmes troublantes idées. J'étais devenue insomniaque, malgré que je tombais de fatigue, il m'était impossible de fermer l'œil et lorsque je m'assoupissais, des cauchemars de toutes sortes me sortaient de mon sommeil, hantée par ces sordides souvenirs. Quel tourment d'être réduite au silence. Je devais trouver un moyen de faire cesser ces pratiques collectives.

Une semaine s'écoula avant qu'André Roy se pointe à nouveau avec un autre ami.

Encore assise au milieu des deux, d'emblée je me penchai vers André Roy pour lui murmurer : « C'est vous, monsieur Roy ou personne. »

Malgré d'imposants efforts que cela comportait pour moi, j'étais fière, pour la première fois, je m'affirmais.

André Roy fit aussitôt demi-tour et reconduisit le type chez lui. Maintenant seuls, André Roy avoua m'aimer à la folie. Je vécus un très bon moment, c'était la première fois que quelqu'un me disait ces mots si agréables à entendre.

Les abus d'André Roy devenaient répétitifs. Mon besoin de plaire toujours présent, je faisais entièrement confiance au monde des adultes. Dans toutes les sphères de ma vie – l'école, le travail, ma mère, la famille Roy... – je répondais positivement à toutes leurs demandes. De plus, j'éprouvais la sensation d'être la fille adoptive chez les Roy. Ils s'occupaient de moi comme faisant partie de la famille. En retour, j'apportais l'aide à madame Roy, je jouais le rôle de grande sœur pour les marmots et je répondais aux exigences du père.

Ayant été abandonnée par mon père à l'âge de onze ans, me sentir en sécurité était fort important. Cette désertion entraîna, en dedans de moi, une puissante sensation de manque, de perte et d'abandon que j'étais incapable d'intégrer. Me sentir aimée en plus, je ne pouvais demander mieux. Par contre, pour avoir cette tranquillité d'esprit, j'en payais le prix. Cette rançon qu'était mon corps, me donnait l'impression que je lui devais au moins cela.

Fin mars 1968, avec la fonte des neiges, le printemps s'amorçait, André Roy m'attira dans un chalet abandonné situé quelque part sur le bord du boulevard Talbot à Stoneham. J'ignorais à qui appartenait ce camp, cependant, lui, semblait avoir une bonne connaissance des lieux. Il y avait tellement de neige, que j'eus l'impression d'entrer dans un igloo. Il faisait noir, c'était lugubre et froid. En entrant, face à la porte, il y avait un vieux divan sur lequel je dus m'allonger. Comme il en avait la manie, André Roy enleva ses prothèses dentaires, les déposa par terre pour pratiquer l'amour oral. Juste avant la venue du moment

fatidique de l'éjaculation, il me dit : « Je ne me retire pas, tu iras pisser après. » Puis, soulagée, j'entendis le liquide atteindre le plancher glacé.

André Roy, débosseleur-peintre possédait un garage, il m'amenait souvent dans ce lieu où j'avais droit à ses orgies. Au deuxième étage, flanquée sur un vieux banc d'auto, j'ai souvenance qu'à cet endroit, je devais lui faire une fellation à contrecœur et violemment.

J'optai pour la même réaction, je fis la poupée qui pleure et ne bouge pas. Insatisfait de mon comportement, il se retira aussitôt.

\*\*\*

Le secret de ce monstre hideux qui m'habitait me faisait vivre des situations parfois embarrassantes lorsque je retournais à la maison. Souvent vêtue d'un chandail à col roulé blanc, je constatais à la hauteur de la poitrine de grands cernes noirs causés par les sales mains d'André Roy. La crainte que ma mère me questionne à propos de cette saleté me perturbait. Je finissais toujours par m'en sortir assez bien, me faufilant pour pouvoir enlever ce vêtement souillé.

De plus, de désagréables démangeaisons vaginales, me faisant continuellement souffrir, me donnaient la sensation d'être malpropre.

Après les agressions dans le garage, cet être ignoble m'obligeait à l'assister lors de l'application de peinture sur une voiture, munie d'un fusil à air, sans aucune protection. Le labeur terminé, je passais les mains dans mes cheveux et il me semblait qu'un contenant de fixatif avait été vaporisé sur ceux-ci. Rapidement, je courais à l'évier pour shampouiner ma chevelure afin que rien ne conduise à des suspicions de la part de ma famille.

Ma manière de vivre me menait de plus en plus vers un terrier. Tout était devenu cachette, faux-semblant, chagrin, crainte et, le pire de tout..., silence. Cependant, je pouvais encore réfléchir et j'arrivais à m'affirmer intérieurement; je devais à tout prix poursuivre ma vie, espérant des jours meilleurs.

J'avais devant moi le plus bel exemple : ma mère en dépression profonde due à la non-acceptation de son divorce; elle ne prenait plus aucune responsabilité, se laissait aller en pleurant, s'apitoyant sur son sort, n'attendant plus qu'une main charitable lui soit tendue pour la sauver.

Non, cette façon d'être et de réagir ne correspondait nullement à mon plan de vie. Mon plus grand désir deviendra un projet futur; je devais m'en sortir courageusement.

\*\*\*

À l'été 1968, madame Roy donna naissance à son septième poupon. Comme pour ses six autres accouchements, celui-ci se produisit par césarienne. Pour la circonstance, ses enfants furent placés quelques jours à différents endroits. Ma mère accepta de prendre comme pensionnaire la petite dernière âgée de deux ans. Je m'en occupais comme si elle était mienne. J'aimais la câliner et l'amuser dans ses petits jeux de bambine. La connaissant bien, je l'aimais tendrement comme une grande sœur.

Naturellement, pendant l'absence de sa femme, le mari obsédé, n'allait surtout pas se gêner, il en profitait davantage pour me harceler. Tous les soirs, il m'entraînait chez lui, prenant bien soin de me faire entrer par la fenêtre de la chambre des maîtres derrière la maison à l'abri de tout regard. Ce scénario débuta alors qu'à son arrivée, j'allai m'informer de la santé de sa femme et du nouveau-né.

J'étais sa possession, son esclave sexuelle, son jouet... une poupée. Je donnais et il prenait. Prisonnière de ses griffes, j'aurais tant voulu en finir avec ces saloperies. Toujours, ma petite voix me répétait : « Laisse faire et accepte. »

\*\*\*

Un jour, le restaurant « Ju-An » où je travaillais fut vendu. Mes nouveaux patrons formaient un couple super gentil. Ayant grandement confiance en moi, ils me confièrent la clé du commerce et dès sept heures le matin, je procédais seule à l'ouverture du resto. Plusieurs touristes fréquentaient cet établissement, car situé en bordure du boulevard Talbot, l'unique chemin conduisant au Lac St-Jean. Un jour, l'achalandage étant plus important qu'à l'ordinaire, des vedettes du sport se pointèrent. Tous lutteurs professionnels comme Jean Ferré, Mad Dog Vachon, Jacques Rougeot et plusieurs autres, ils étaient vraiment assez impressionnants. Malheureusement, je fis une erreur sur la commande de l'un d'eux. Promptement, il me reprocha mon incompetence; me sentant intimidée par ces paroles agressives, je me mis à pleurer, ce qui évidemment compromit davantage mon travail. De façon sympathique, Mad Dog Vachon, s'approcha de moi, et d'un ton doux essaya de me consoler me disant que ce n'était pas si dramatique et que mademoiselle n'avait pas à s'en faire. Oui, ça fait partie du métier; le travail de serveuse peut être ingrat occasionnellement.

\*\*\*

Tous les dimanches, les Roy visitaient les parents de ce dernier à Ste-Thérèse-de-Lisieux et afin de les aider, m'amenaient avec eux. Son père cultivait les fraises et, durant le temps de la cueillette de ces fruits délicieux, tous participions à cette activité. André Roy, son père et moi étant un peu à l'écart des autres,

le fils dépravé en profitait encore une fois pour me faire des attouchements et par-dessus tout, montrait à son père ce qu'il pouvait faire avec moi. Ce dernier riait à gorge déployée pendant que moi, je vivais une honte terrible. Par ailleurs, lors de ces visites, André Roy simulait des courses à faire pour mieux m'y amener et abuser de moi. Au retour, malgré l'embarras ressenti, je continuais les activités sans rien laisser paraître.

\*\*\*

Un certain samedi, revenant d'une journée de travail, je m'installai à la cuisine pour calculer le fruit de ma journée en cinq, dix et vingt-cinq sous, mes pourboires. Un cousin de ma mère était sur les lieux, non loin de moi et essaya de me toucher la poitrine. De plus, ce soir-là, il coucha chez nous. Au cours de la nuit, pendant mon sommeil, il s'était amené dans ma chambre. Ma sœur Marie-France, couchée près de moi, s'aperçut donc de ses gestes indécents et d'un bond, se leva en lui lançant d'un ton ferme : « Laisse ma sœur tranquille. »

Clouée au lit en silence, dans ma tête d'adolescente, j'étais persuadée que toutes les filles plutôt jolies vivaient les mêmes atrocités que moi et qu'elles agissaient comme moi, taisant les faits. En outre, je réalisais soudainement que j'avais été abusée par plusieurs hommes irrespectueux dès mon jeune âge.

Cependant, dans mon for intérieur, je croyais que ceux-ci ne me voulaient aucun mal, qu'il était naturel pour eux d'agir de la sorte et que par leurs gestes, j'avais la certitude de leur plaire, tout simplement.

\*\*\*

Cette même année 1969, un autre petit ange s'ajouta à la famille Roy, le huitième à naître au sein de cette «smala». La famille comportait maintenant six garçons et deux filles. Les bambines occupaient le cinquième et le sixième rang. Vulgairement, André Roy les surnommait «ses petites plottes». Le sang me glaçait dans les veines lorsque j'entendais ces mots grossiers. Je songeais également au sort qu'elles pourraient vivre avec ce père pédophile lorsqu'elles atteindront l'âge de l'adolescence.

Les tâches domestiques s'alourdissant, je me dévouais toujours pour eux, si chers à mes yeux. Madame Roy était consciente du soutien apporté à elle et à ses enfants. Ainsi, en guise de reconnaissance, celle-ci m'amena magasiner pour acheter mes fournitures scolaires. Cette année-là, j'avais treize ans, je fis donc mon entrée au secondaire, c'est-à-dire à la polyvalente de Charlesbourg.

L'adaptation dans cette école gigantesque se déroulait aisément malgré le fait que plus de deux mille cinq cents étudiants y déambulaient chaque jour. Étant éloignée de la maison, le transport s'effectuait par autobus; présumant avoir la paix d'André Roy, ce ne fut malheureusement pas le cas, car fidèle à lui-même, souvent il m'attendait à la sortie. Ma sœur Rachel fréquentant la même école que moi, ne semblait pas porter attention à mes éclipses occasionnelles.

Nous possédions un terrain boisé plutôt vaste sur lequel se situait une érablière avec cabane à sucre en bois rond. Pendant de nombreuses années, ce joyau fut déserté et ses grands érables non entaillés. Voilà donc qu'au printemps 1969, mon frère aîné et André Roy décidèrent de «faire les sucres». Tous les soirs après l'école, Rachel et moi nous dirigions à travers la forêt pour y récupérer la sève. Cette tâche était des plus ardues, car aucune commodité n'existait à cette époque afin de faciliter la cueillette. À pied, nous nous enfoncions dans la neige jusqu'aux genoux,

munies d'une chaudière jaune de cinq gallons (évidée de graisse) afin de recueillir le précieux liquide et le transporter à bras jusqu'à la cabane.

Plus tard, quand nous avions amassé une bonne quantité d'eau, arrivait l'étape de cuisson. Nous passions des nuits entières à surveiller tous les stades de fabrication pour qu'il en résulte le savoureux sirop qu'est ce nectar de la nature.

Quand survenait un moment de répit, mon agresseur trouvait moyen de se satisfaire devant le feu qui rageait sous les récipients d'eau d'érable. Mon frère Pierre devait bien se douter de l'anormalité entre André Roy et moi, mais il n'y fit jamais allusion.

Puis un beau jour d'avril, après le temps des sucres, les Roy avisèrent ma mère du non-renouvellement de leur bail. Je perdais mon refuge, ma meilleure amie et les enfants tant appréciés; j'éprouvais un certain choc que j'essayais d'ignorer en participant aux préparatifs du futur déménagement, dans la paroisse voisine de Stoneham. Je continuai mon entraide même dans la nouvelle demeure. Par la suite, les visites furent plus espacées, mais les agressions demeurèrent à la même fréquence puisqu'il était toujours à mes trousses.

Ébranlée, je l'étais tellement qu'un jour, spontanément, je dissipai quelque peu mon dégoût de tout ce vécu en inscrivant sur le mur de la salle de bain, avec le tube de pâte dentifrice, cette phrase éloquente : « JE TE HAIS MONIQUE. » Évidemment, cet écriteau n'était pas passé incognito, bien au contraire. Il suscita une enquête dans toute la maisonnée et le résultat de cela, tous furent suspectés sauf moi. Ce secret bien gardé s'ajoutait aux innombrables autres accumulés depuis de nombreuses années.



## CHAPITRE 3

### AMOURS D'ADOLESCENCE

*Le moment présent  
Est le plus important  
Sans pourquoi, sans comment  
Il faut vivre cet instant*

*N. Roy*

La famille Roy déménagée, la vieille maison de grand-père fut de nouveau louée. Un couple et leurs deux enfants l'emménagèrent d'emblée. L'aîné, choyé par la vie, présentait un physique à couper le souffle, ressemblant étrangement à Rock Voisine. Il se prénommait Pascal, était âgé de dix-sept ans et travaillait comme bûcheron avec son père. Cet apollon avait tout pour me plaire; étant mature, posé, travaillant, courageux, etc. N'étant âgée que de treize ans et demi, je craignais qu'il m'ignore, portant plutôt son attention sur ma sœur Rachel, atteignant bientôt ses seize ans. Pour moi, elle devenait une rivale solide.

Hé bien non ! Je réussis à le séduire sans trop d'effort et pour les deux, ce fut le véritable coup de foudre. Nous vivions l'amour fou de l'adolescence, le paradis sur terre. Contrairement à ce que je vivais avec ce bonhomme de la trentaine, j'éprouvais de bons sentiments, j'étais bien dans ses bras et un été formidable se précisait pour moi. Nous passions nos soirées ensemble, blottis

l'un contre l'autre à nous cajoler, à discuter de sujets intéressants et à nous regarder dans le blanc des yeux. En ce qui avait rapport aux baisers, j'étais assez réservée, je n'éprouvais pas grand plaisir et ceux-ci ne devaient pas se prolonger.

Mes journées étaient bien remplies de diverses fonctions, aussi je gardais chez les Roy de temps en temps. J'étais de plus en plus consciente qu'André Roy m'effrayait, car sa façon d'agir devenait de plus en plus brutale avec moi. Parfois, un de ses amis logeait chez eux, présent lors de mes heures de gardiennage. Ce dernier m'avait mise en garde concernant André Roy, mais il me violait à son tour quand les enfants dormaient. Je pleurais en silence, mon être s'enfonçant davantage dans les ténèbres. Tellement détruite au fond de moi, un abuseur de plus dans mon palmarès ne changeait pas grand-chose.

Je sentais que je perdais pied, ne sachant plus où j'en étais et surtout cette nouvelle question : «Qu'étais-je donc devenue?» Mettre de l'ordre dans tout cela devenait peine perdue... et à cela mille et un questionnements me chamboulaient. Était-ce un mauvais karma, un plan de vie, un thème de vie, une défaillance ou un vice peut-être? Devrais-je invoquer un Dieu, un saint, un ange? Pourquoi cette petite voix intérieure à qui j'obtempérais, me répétait-elle : «Laisse faire et accepte.»

\*\*\*

Et la vie continuait, j'essayais de me consacrer le plus souvent possible à diverses choses afin d'éviter les contacts avec mon bourreau. Alors je travaillais durant le jour au restaurant Ju-An, ma nouvelle conquête, ce beau Pascal, était toujours présent dans ma vie. Toutes les soirées nous étaient consacrées. Enfin, j'expérimentais une relation saine avec un garçon de ma décennie. Aussi, je me sentais merveilleusement bien et surtout j'avais eu l'honneur de le choisir librement.

Toujours en compagnie de mon amoureux, un certain samedi soir, je devais partir garder chez les Roy et j'attendais que monsieur vienne me chercher, quand tout à coup, Pascal me posa cette réflexion : « Tu as l'air d'avoir hâte d'aller garder. »

Instinctivement je lui rétorquai : « Oui, j'ai hâte de voir les enfants, car je m'ennuie d'eux. »

Aussitôt seule, je m'interrogeai sur ces propos. « Savait-il quelque chose concernant ma relation secrète avec André Roy ? Les bûcherons en parlaient-ils entre eux ? Le secret avait-il été dévoilé ? »

J'informai donc André Roy de mes fréquentations avec mon nouvel ami Pascal et lui, immédiatement, me mit en garde de n'avoir aucune relation sexuelle avec ce nouveau prétendant, car ce serait dangereux de devenir enceinte. Cette remarque suscita un doute dans ma tête. Je me rappelai qu'il m'avait dit qu'une femme pouvait empêcher une grossesse en urinant après une relation.

Aussi, il me fit part qu'il ne voulait pas que mon chum m'accompagne lorsque j'allais garder. « Ne vous inquiétez pas, me disais-je, je suis trop bien avec lui pour avoir une relation complète. Son réconfort m'était si précieux... cela me convenait parfaitement. De toute manière, n'ayant jamais éprouvé le plaisir de la sexualité avec ce sadique, je ne voyais pas pourquoi je passerais à l'acte avec mon ami. »

\*\*\*

La roue tournant à une telle rapidité, la belle saison approchant, les olympiques inter-patros arrivaient à grands pas également. Malgré ma non-inscription au Patro Laurentien cet été-là, l'entraîneur me contacta afin que je participe aux jeux devant avoir lieu au mois d'août.

Voyant un tel intérêt de sa part pour mes réussites antérieures, j'acceptai volontiers. Je figurais dans quatre épreuves soit le 50 mètres, le 100 mètres, les sauts en longueur et la course à relais.

Au cours de cette saison, je m'entraînai très peu, ce qui résulta en une forte diminution de mes performances. Je réussis tout de même à me classer pour participer à toutes les finales auxquelles j'étais inscrite.

Le jour venu, même si les pratiques n'étaient pas aussi fréquentes, j'obtins une première place pour le saut en longueur et une deuxième place au 50 mètres.

En ce qui concernait la finale du 100 mètres, je détenais la tête au coup de départ, cependant, juste avant de franchir le fil d'arrivée, mes genoux flanchèrent, une douloureuse crampe à la cuisse me fit choir sur la piste. On tenta l'impossible en pratiquant des massages afin que je puisse prendre part aux autres disciplines, mais rien à faire, la douleur persistait. Malgré cette souffrance, je décidai toutefois de compétitionner dans la course à relais. La coutume le voulant, j'occupais la dernière position. Ce rang valait son pesant d'or pour l'athlète expérimentée, Monique Richard, puisque c'était moi qui franchissais la ligne d'arrivée. Cette discipline nous avait toujours valu une première place, mais pour les raisons invoquées plus haut, nous n'avons pas réussi à monter sur le podium.

Quelle déception ! Moi qui habituellement, parvenais à couper le fil d'arrivée ! Suite à cette déconfiture, ma carrière d'athlète se termina cette journée-là.

\*\*\*

C'était l'automne de ma deuxième année du secondaire, mon copain toujours fidèle, venait me voir tous les soirs et nous étions tellement heureux ensemble. Un certain soir, pas de Pascal, j'attendais mais en vain, il brillait par son absence. Me voilà de nouveau à me questionner et à me torturer l'esprit. Pourtant, rien ne présageait une rupture.

L'incompréhension totale ! Encore une fois mon orgueil et mon indépendance me jouèrent un tour, je ne fis aucune démarche pour chercher la raison de cette cassure subite.

Désespérée, tristounette, je pleurais, je vivais mon premier chagrin d'amour. Je me réfugiai auprès de ma mère; elle essayait de me consoler, mais rien à faire, mon cœur de jeune adolescence était trop meurtri.

Période de grande noirceur, de solitude, je m'ennuyais à mourir; j'écoutais de la musique et je pleurais. J'avais perdu l'appétit et le silence me tenait compagnie dans le salon. Ma chambre, mon refuge, m'apparaissait l'endroit où se consumait ma déception.

Pendant ce temps-là, le loup avait recommencé à rôder devant chez moi. Sachant sûrement ma disponibilité, il voulait sans doute s'accaparer de moi. Vulnérable comme je l'étais, ça n'a pas tardé, il me rattrapa.

À chaque rencontre, André Roy me répétait des «Je t'aime à la folie, Ti-Nick.» Il s'ennuyait de moi, se disant devenu si malheureux sans ma présence à ses côtés. Ces belles déclarations me touchaient énormément, je me rendais coupable de son désespoir. Aussi, lorsqu'il touchait ma poitrine ou mon pubis, il me demandait à répétition : «C'est à qui ça?» jusqu'à ce que je réponde : «C'est à vous.»

À un moment donné, la famille de Pascal décida de ne plus habiter la vieille maison, pour la saison hivernale, s'engageant tout de même à chauffer cette dernière durant les jours froids. En février 1971, suite à une suralimentation du poêle à bois, le feu se déclara, faisant de cette maison ancestrale, une perte totale. Que de souvenirs ! Je voyais toutes mes belles années de bonheur ou de malheur s'envoler en fumée; mon enfance de zéro à cinq ans, Johanne ma meilleure amie, madame Roy et ses enfants, les abus d'André Roy et Pascal mon bel amour... Tous avaient résidé dans cette vieille bâtisse pleine de charme construite par mon grand-père.

Quelle nostalgie j'éprouvais en me rappelant toutes ces mémoires ! Elles s'étaient enfouies sous les décombres irrévocablement.



La maison de mon grand-père incendiée en 1971

Souvenirs de :

Lieu de ma naissance

Mon amie Johanne

Mon bourreau André Roy

Mon premier amour Pascal

Fin juin 1971, la fin de l'année scolaire et enfin survenait une grande joie dans ma vie. Par l'entremise de ma sœur Marie-France, j'obtins l'approbation de mon amie d'enfance, Johanne pour me joindre à leur groupe. Cet été se déroula dans la joie en compagnie d'amis de mon âge où le flirt était à l'honneur, car l'attroupement composé d'une quinzaine de membres, comptait autant de garçons que de filles. Je fréquentai un gars de la gang, mais ce fut de courte durée, les sentiments amoureux n'étaient pas au rendez-vous.

Chez-nous, la situation financière demeurait précaire depuis toujours. Aussi, un jour en revenant du travail à pied, je m'arrêtai à l'épicerie du coin pour y acheter deux grosses tranches de steak de ronde pour la famille. Mon initiative plut à tous.

Le ventre plein, je retournai à l'extérieur rejoindre mes amis; comme d'habitude Roy passait et repassait, voulant que je quitte le groupe pour aller avec lui. Je mentis à Marie-France prétextant que je partais garder chez les Roy. Rentrant à la maison, elle fit le message à ma mère. Un doute survint d'emblée dans la tête de celle-ci. Alors sans tarder, elle téléphona chez les Roy pour vérifier l'exactitude de ce fait. Oh! Oh! Le pot aux roses se dévoila. Ma mère m'attendait avec une brique et un fanal.

J'encaissai la pire volée de ma vie. Elle me traita de tous les noms grossiers, (dévergondée, putain, menteuse, hypocrite, etc.) me tirant les cheveux jusqu'à en arracher une couette d'environ trois centimètres. Sa dure réaction justifia mon idée de ne pas lui confier mon pénible secret, car aucune compréhension possible de sa part. De ce fait, je perdis la confiance de maman et la belle amitié de madame Roy.

L'orage passé, je me retrouvai seule dans ma chambre, recroquevillée dans mon lit, souffrante, une bonne mèche de cheveux en moins et du sang séché sur la plaie salissant d'autres couettes l'entourant. Je pleurais d'humiliation, ne voyant que la destruction et l'anéantissement autour de moi.

\*\*\*

À l'été 1971, j'étais âgée de quinze ans et depuis trois années consécutives, je travaillais au Ju-An. Une bonne journée, je découvris qu'un petit resto, «Le Gé-No» venait d'ouvrir ses

portes sur notre rue. Je posai ma candidature comme serveuse et on m'embaucha tout de suite.

Je me disais : «Peut-être qu'en changeant mon lieu de travail, je découvrirais en moi la lumière pour faire de ma vie un petit monde simple dans la paix...»

Tout allait bien, mes nouveaux patrons et les clients appréciaient mon expérience en service aux tables.

Peu de temps après, Marc, un garçon de la gang me faisait la cour; je le trouvais bien sympathique et j'acceptai de le fréquenter. Je saisis l'occasion de cette nouvelle présence dans ma vie pour tenter de mettre un terme aux abus d'André Roy. Malgré ses insistances à me revoir, je parvins à lui tenir tête. En plusieurs occasions, alors que mon copain et moi nous promenions main dans la main dans mon quartier, il passait, repassait, activait son klaxon afin d'attirer mon attention. Je l'ignorais complètement, je ne bronchais aucunement et continuais ma balade davantage importante pour mon bien-être.

Dans mon for intérieur, c'en était terminé des manipulations et des abus odieux, je prenais ma vie en main. Avec mon ami Marc, je ne vivais pas l'amour fou, mais en sa compagnie, j'étais tout simplement bien, je respirais mieux, sans contrainte ni violence et le respect l'un envers l'autre existait inconditionnellement.

Au boulot cinq soirs par semaine chez Gé-No et le reste du temps avec mon copain, André Roy n'avait pas une seconde de mon attention et je me félicitais de ma nouvelle façon d'être. De plus, non au parfum du changement de lieu de mon travail, je ne le voyais pas se pointer au restaurant.

Puis, comme c'était la coutume, je repris le chemin de l'école, poursuivant ma troisième année du secondaire. Marc étudiait au même établissement que moi.

André Roy fidèle à lui-même se présentait sur les lieux pour m'attendre, mais je le fuyais comme la peste.

Une meilleure confiance en moi m'habitait, tout semblait vouloir perdurer et j'en étais très fière. Cependant un petit côté rebelle alors inconnu, fit son apparition tout à coup, surtout envers ma mère. J'étais parfois brutale envers elle.

Toujours dépressive, je ne sentais aucun sentiment d'amour de sa part; lui lançant des paroles blessantes régulièrement, je lui faisais sentir clairement qu'elle devait me «ficher la paix».

Malgré les circonstances, je traversais ma période d'adolescence dans la normalité. Ayant conservé mon esprit sportif, je fis partie d'une équipe de ballon-balai féminine. Le jour étant venu pour identifier notre groupe, chaque membre devait suggérer un nom pour l'équipe. Je proposai donc «Les Jaguars» et ce nom fut retenu.

Grâce à mon physique sportif et à ma course rapide, je parvenais à bien performer. Je ne me voyais pas comme la meilleure joueuse, mais je me donnais à pleine capacité. Ainsi donc, je fus nommée «capitaine» de l'équipe par notre entraîneur qu'on surnommait «Bidou». L'ouvrage ne m'ayant jamais rebuté, tout devait fonctionner rondement entre toutes les filles.

De petits tournois se disputaient entre les équipes des paroisses voisines et lorsqu'on devait rencontrer les joueuses du Lac Beauport, j'avais des papillons dans l'estomac, car mon beau Pascal y demeurerait et il déambulait souvent autour de la patinoire. Il me regardait opérer et sa présence me donnait des ailes...

\*\*\*

La fin de l'année 1971 arrivait à grands pas et le 21 décembre, j'atteignais mes seize ans. À Noël, après un gentil petit réveillon chez Marc et un échange de cadeaux, je reçus de la part de mon chum une jolie bague avec l'inscription « Plus qu'hier et moins que demain ».

De retour chez moi, l'alcool coulant à flot, je décidai de prendre un p'tit coup. Avec l'accord de ma mère, mon frère aîné se porta volontaire pour me préparer les verres de vodka/jus d'orange. Rapidement, je connus les effets néfastes d'une surdose de boissons alcoolisées. Malade à en crever, étourdissements, vomissements, mal de tête, je me rappelle être étendue et tout tournait autour de moi. J'avais complètement perdu le contrôle de mes mouvements, je ne souhaitais qu'une chose : l'arrêt de l'effet maudit ! Cette mésaventure terminée après quelques jours d'inconfort absolu, je repris mes énergies. Il s'écoulera plusieurs années avant que je puisse boire à nouveau... du jus d'orange.

Les fêtes de fin d'année derrière nous, le retour en classe se manifestait. Je tenais bon dans ma résolution de ne pas retomber dans les pattes d'André Roy. Malgré le fait qu'il me harcelait toujours, se pointant régulièrement devant la maison afin que j'aille le rejoindre, je lui résistais. Mes bonnes fréquentations avec Marc perduraient. Notre relation était saine, beaucoup d'affection en ressortait, nous nous cajolions tendrement comme des jeunes de notre âge. De temps en temps, on se payait des petits gueuletons du restaurant avec l'argent que je gagnais durant les fins de semaine. Mon entraînement au ballon-balai se poursuivait, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

En février 1972, je réalisai que mes sentiments envers Marc avaient changé; je ne l'aimais plus et je voulais le quitter. Il était follement amoureux de moi alors il refusa systématiquement que nous nous séparions. Tentant de lui faire comprendre qu'une rupture s'imposait, mes paroles devinrent si blessantes qu'elles provoquèrent en lui une grande colère. Alors, en guise de

renoncement, il me gifla si fort que j'éclatai en sanglots en pleine rue. Au même instant, André Roy passait, me voyant en larmes, il arrêta son véhicule près de moi et je lui racontai la scène qui venait de se produire. Aussitôt, il se transforma en sauveteur, il m'obligea à monter avec lui et rapidement, rejoignit Marc en direction de chez lui. D'un coup brusque, André Roy ouvrit sa portière, frappant ainsi les jambes de Marc. Puis aucune nouvelle de ce dernier.

Dès cet instant, tout reprit de plus belle entre André Roy et moi; je redevais sa possession, sa poupée, son amour...

\*\*\*

Pascal, mon grand amour passé s'amenait de temps à autre au restaurant pour casser la croûte. Un jour, il m'invita pour une promenade en motoneige. J'acceptai avec grand plaisir, me hâtant de me rendre dans une boutique de sport au courant de la journée, pour me procurer une paire de bottes en véritable peau de mouton, blanches comme neige. J'étais très fière de mon achat.

Le soir tombant, il vint me chercher tel qu'entendu. Ma mère était contente pour moi; elle disait que je rayonnais de bonheur. Tous deux, me déconseillèrent de porter mes belles bottes neuves, risquant de les abîmer. Je refusai leur conseil, peu importait si je les détériorais, je voulais me sentir belle et j'étais prête à tout pour séduire Pascal à nouveau.

La soirée était plus que magnifique, avec un clair de lune invitant à la romance. Je me sentais en pleine possession de ma personne et au retour, avant de nous quitter, des ébats passionnels nous ont emportés dans sa vieille Volvo blanche. J'acceptai cette relation espérant reconquérir mon bel amour. J'avais seize ans, et malgré que mon cœur était tout feu tout flamme pour ce garçon, je n'éprouvais pas de plaisir dans la sexualité. Mon acceptation

à faire l'amour avec lui ne mena nulle part, car le sort en avait décidé autrement, ce fut la dernière fois que je le vis, il ne me donna jamais plus de ses nouvelles.

## 16 ANS

*Puis mon espoir renaît  
Je détruis le muret  
Et la vie reprend  
Son éternel recommencement*

*N. Roy*

Avril 1972, période du renouveau printanier, la sève de mon être tant en mouvement, je divulguai à ma mère mon projet d'abandonner mes études, prétextant que celles-ci ne servaient à rien puisque je savais désormais que le domaine de la restauration m'intéressait amplement pour devenir mon gagne-pain pour le futur. À mon grand étonnement, elle respecta ma volonté. Je me présentai aux examens de fin d'année; mon relevé de notes affichait plusieurs échecs, mais j'obtins tout de même la mention passable dans certaines matières.

À l'été de cette même année, je travaillais de façon permanente au Gé-No. André Roy passait ses soirées au bar existant au sous-sol du resto, attendant la fin de mon quart de travail pour une petite balade de routine. Les agressions s'avéraient moins ardues puisque la plupart d'entre elles se passaient dans des motels situés sur le boulevard Ste-Anne à Beauport, soit le Régent ou le Giffard. J'avais aussi droit à un petit repas au A&W situé sur le boulevard du Jardin à Orsainville.

Pendant la saison hivernale, André Roy travaillait au déneigement de la ville et je l'accompagnais. Toute la nuit, son camion se remplissait à tour de rôle puis il déversait sa cargaison dans le fleuve St-Laurent, non loin du restaurant «Le Riviera» ouvert 24 heures, endroit idéal pour se restaurer. Lors de ces

déversements, j'étais toujours craintive lorsque la benne du camion s'élevait à une certaine hauteur et que la cabine se surélevait au même moment; j'appréhendais une chute fatale dans le fleuve.

Aussi, ce que j'affectionnais bien, c'était lorsqu'il m'amenait manger dans un petit resto du quartier St-Rock à Québec. À cet endroit, je faisais jouer au juke-box les plus belles mélodies de l'époque, par exemple :

«Laisse-moi vivre ma vie» de Frederick François, «J'ai un amour qui ne veut pas mourir» de Renée Martel et bien d'autres.

Je passais des nuits complètes avec lui. Les membres de ma famille ne s'aperçurent aucunement de mes sorties nocturnes. Un matin, alors que je venais de mettre les pieds dans la maison exactement à sept heures, et que j'avais défait les draps de mon lit pour me reposer, ma mère m'apercevant me dit : «Tu es déjà debout à cette heure-là?» et moi de rétorquer : «Oui, je ne m'endors plus !»

Me voilà donc prise à mon propre piège avec ce mensonge pour ne pas perdre la face, je restai debout toute la journée et le soir venu, je repris mon service comme d'habitude au restaurant.

Ayant vieilli de quelques années, mes sorties avec André Roy devenaient plus visibles. Il m'amenait manger dans des restaurants plus chics et j'appris à boire du vin en mangeant. Je me souviens de cette première belle sortie au restaurant «Le Paysan» à Ste-Foy où on servait de l'excellent poulet cuit sur la broche. Avant de déguster ce repas, j'eus la possibilité de savourer en apéro un St-Raphaël doré. Je me sentais tellement bien détendue. Ensuite, une demi-bouteille de St-Émilion nous avait été servie en mangeant. Que c'était délicieux de bien manger! Je consommais ces boissons de façon raisonnable, me souvenant des effets néfastes de ma première beuverie quelques temps auparavant. Après un tel

festin, je me dirigeais vers la salle de toilette et me regardant dans le miroir je me disais :

« Ah ! Que je suis bien ! La tête ne me tourne pas et quel bien-être ressenti dans tout mon corps ! Tout à coup, la vie devenait belle ! »

\*\*\*

Gagnant bien ma vie en travaillant assidument, je réussissais à économiser. Mon compte bancaire gonflait et je m'encourageais à continuer. Du côté de ma mère, elle vivait la catastrophe. La facture des taxes municipales de la propriété impayée, elle était menacée de céder celle-ci à l'institution financière. Spontanément et de tout cœur, je proposai à maman de payer la dette s'élevant à huit cents dollars. Elle apprécia mon geste et me remercia.

## CHAPITRE 4

### PRISE AU PIÈGE

*Prendre la vie comme elle se présente  
Sans le doute et avec patience  
Pour sentir une fois enfin  
Le pourquoi de tout ce chemin*

*N. Roy*

Puis, ce fut le matin de Noël 1972, je venais d'atteindre mes dix-sept ans. André Roy rappliqua chez nous en coup de vent pour nous annoncer qu'il quittait son épouse et ses huit enfants, projetant venir me chercher afin que j'emménage avec lui. Il admettait à ma mère être follement amoureux de moi et désirait poursuivre sa vie avec moi. Devant une telle révélation imprévue, j'étais restée bouche-bée, incapable de réagir.

Ma pensée se dirigea aussitôt vers madame Roy qui, aux prises seule avec ses enfants, devait se sentir démunie et très malheureuse de la décision de son piètre mari. Un sentiment de culpabilité face à cette bonne dame m'envahit subitement. La réflexion me concernant se définissait comme suit : « Vivre le reste de mes jours avec mon bourreau, ça, je ne le voulais pas, cependant j'entrevois une issue pour fuir mon misérable milieu familial. »

Ma mère, un peu hésitante, tarda à lui donner son accord. Pendant ce temps, André Roy se réfugia sur le lit de celle-ci, pleurant à chaudes larmes ajoutant qu'advenant un refus de sa part, il se suiciderait, tellement il se voyait malheureux et démonté.

Encore un Noël bouleversant ! Mon tortionnaire près de moi, ne cessant de me dire des « Je t'aime » semblait si heureux d'être près de moi. Avec tout ce brouhaha, ma mère me jeta carrément dans la gueule du loup et lui accorda son consentement. Cet homme faisait partie de mon quotidien depuis mes douze ans; même si je ne l'aimais pas, je sentais une certaine sécurité en sa présence. Inconsciemment, il représentait le père manquant dans ma vie.

Bref, je me répétais : « Je vivrai quelques temps avec lui, je deviendrai une adulte autonome et je le quitterai. »

Entre Noël et le jour de l'An, Marie-France et moi étions parties faire du lèche-vitrine en ville. Rares étaient les occasions où nous pouvions être ensemble dans une telle activité.

Croisant une boîte à photographe, l'envie d'une photographie nous sourit. La séance de magasinage terminée, vite nous étions rentrées chez nous, fières de montrer nos fameuses photos. André Roy lança d'un ton insolent en riant de façon sarcastique, cette remarque : « Ah ! Ah ! Ti-Nick, regarde, tu louches ! »

Ces mots m'atteignirent profondément, j'étais blessée; je savais que depuis la perte de mon œil droit, ce dernier avait tendance à bifurquer vers la droite, mais qu'on me ridiculise, c'en était trop. La moutarde me monta au nez, stimulée par la rage, j'entrai dans une colère épouvantable qui se manifesta en déchirant cette horreur dont je ne voulais aucun souvenir.

Je ne cohabitais pas encore définitivement avec lui que déjà il me rendait furieuse avec ses propos désobligeants.

Puis, monsieur chercha un petit nid pour nous deux, sans ma présence ni mon consentement. Il loua le sous-sol d'une résidence sur la 51<sup>e</sup> rue à St-Pascal. L'appartement entièrement meublé, il suffisait de nous procurer literie et vaisselle. Il m'amena magasiner chez K-Mart pour choisir les effets nécessaires. Je me rappelle encore de ces deux tasses noires avec motifs dorés illustrant nos signes du zodiaque; lui Gémeaux et moi Sagittaire. Les descriptions indiquaient que nos deux signes étaient complémentaires.

Donc le 3 janvier 1973, j'entreprenais une nouvelle vie en couple dans un minable logement d'une seule pièce dont seulement une petite fenêtre laissait passer un peu de lumière. Sans baignoire, uniquement une douche installée près de la fournaise à l'huile à l'extérieur du logis. Un divan-lit servait de couchette et à tout moment du jour ou de la nuit, il me violait encore et encore.

Je tenais un journal où j'inscrivais nos activités journalières, se résumant à prendre nos repas dans les restaurants, les sorties au bingo et les jours de boulots.

André Roy, dans sa perversité, dessinait une serviette sanitaire quand mes règles surgissaient ou inscrivait un nombre dans le coin droit au bas de la page. Ce chiffre indiquait ses performances en matière de relations sexuelles pratiquées au courant de la journée et de la nuit.

Pendant mes heures de travail, j'ignorais complètement son emploi du temps. Je ne crois pas qu'il se trouva agenouillé dans l'église à méditer sur des sujets spirituels...

\*\*\*

Ma mère rencontra un homme et vivait des jours plus heureux. Il arrivait à plusieurs reprises que nous sortions avec eux formant ainsi deux couples d'amis. André Roy appelait ma mère Gertrude et il la tutoyait comme si elle était une grande amie. Nous fréquentions des clubs où des artistes québécois offraient des spectacles. Un soir après une soirée bien arrosée, ils louèrent une chambre en occupation double dans un motel «Aux Chalets Suisse» situé sur la Rive Sud de Québec.

J'entendais ma mère dans le lit voisin prendre ses ébats avec son nouvel ami. Ça me répugnait! Ma mère mi-quarantaine, André Roy mi-trentaine et moi dix-sept ans. Trois générations s'en donnant à cœur-joie dans l'érotisme. Cet épisode frôlait... la fornication.

## TRAHISON

*Affronter les peurs du néant  
Avec l'aide des grands  
Savoir à qui demander  
Lorsque l'on veut être exhaucé*

*N. Roy*

En juin 1973, mon frère Pierre se pointa au restaurant alors que j'étais en service.

### **Mon frère Pierre**

Pierre était le deuxième enfant de la famille. Il naquit le 7 mai 1949 avec un problème de nervosité (tics) qu'il contrôla avec le temps. Ma mère raconta que ces tics nerveux étaient causés par une chute dans les escaliers survenue au cours de sa grossesse, provoquée par une poussée venant de mon père, suite à une querelle de couple. Étant l'aîné des garçons, ma mère comptait beaucoup sur lui; ainsi, le rôle du père manquant lui a été attribué et il le remplissait le mieux possible vis-à-vis ses frères et sœurs. «Boute-en-train» de la maisonnée, il faisait rire tout le monde, racontant des blagues, surtout lorsque l'atmosphère devenait tendue. Il émergeait de cet être un cœur d'or; il était l'ami de tous.

Le connaissant pour sa grande bonté et son honnêteté, il venait me causer sur un sujet délicat. Il m'avoua que maman avait fait inscrire son nom sur le reçu pour les taxes municipales – que j'avais payées l'année précédente. Entre-temps, la municipalité procéda à un ajustement et un remboursement d'environ trois cents dollars lui fut accordé. Étant au courant de l'affaire, il ne

put faire autrement que de me remettre la totalité du montant reçu puisque cette ristourne me revenait. Encore de l'incompréhension ! Pourquoi maman avait-elle agi ainsi ?

Une raison plausible pouvait expliquer son comportement. Elle était au courant que depuis quelques temps, j'avais repris contact avec mon père et que nous correspondions régulièrement. Peut-être qu'un sentiment fort de trahison de ma part l'envahissait et ainsi avait provoqué son geste.

## VOYAGE À MATAGAMI

*Quelqu'un est venu la retrouver  
Dans son lit l'a réveillée  
Des mots si doux il a murmurés  
Des gestes si durs il a posés*

*N. Roy*

Mon père demeurait à Matagami et depuis trois ans, il avait la garde de mes deux jeunes frères âgés de dix et treize ans que je désirais beaucoup revoir. Donc, un voyage à Matagami se préparait et Pierre avait décidé de nous accompagner.

Pour la première fois depuis que je travaille, je cédulai une semaine de vacances. Je crois qu'elles étaient bien méritées, car je me consacrais toute entière à mon travail.

Le jour «J» tant attendu arriva. André Roy possédait toujours des voitures style «bazou», non en ordre. Alors, pour notre sécurité, nous avions loué, pour le voyage, une Chrysler Impala confortable et sécuritaire.

Terminant mon quart de travail à une heure du matin, tous décidèrent de partir immédiatement afin de pouvoir arriver à destination vers midi, ce voyage comptant dix heures de route. Nous traversions Montréal de nuit alors que la circulation se faisait moins dense. En plein cœur du parc de La Vérendrye, un magnifique lever de soleil se présenta sous nos yeux. Voyant ce décor majestueux, je proposai une petite halte de quelques minutes pour photographier cette scène splendide. Sortant du véhicule, une surprise m'attendait; une quantité inimaginable d'insectes tournoyant autour de moi m'effraya si bien que je

lançai l'appareil et retournai me réfugier dans l'auto. Dès cet instant, nous comprîmes qu'aucun souvenir ne nous resterait, la caméra ayant été entièrement détruite sous l'impact.

À treize heures pile, nous arrivions à destination rue Rupert à Matagami. C'était un parc de maisons mobiles et papa semblait satisfait d'y vivre. Je serrai mes frères André et Éric dans mes bras et eux aussi furent ravis de me revoir.

### **Description de mes frères**

André, sixième enfant de la famille, naquit le 19 juin 1960, date mémorable puisque la même que maman ! Plutôt renfermé, ce garçon était effacé, très timide; il broyait du noir à tout moment.

Éric, le petit dernier, le septième, vit le jour le 22 octobre 1963. Il était beau petit bonhomme, plutôt choyé dans son enfance. On le surnommait « La petite peste ». Bout de chou, il faisait la joie de toute la famille.

Je présentai André Roy à mon père et ce dernier semblait heureux de nous recevoir. Je fis la connaissance de Madeleine, la conjointe de mon père, ainsi que quatre de ses cinq enfants.

Chose étrange ! Je constatai que les deux derniers garçons de cette dame portaient les mêmes prénoms que mes frères. Une coïncidence... l'histoire ne le disait pas.

Un autre détail attira mon attention. La fille de Madeleine, Louise, âgée de quatorze ans, jouait constamment avec mon père; s'asseyant sur ses genoux de longs moments. Dans ma tête, il était évident qu'il lui faisait des attouchements d'ordre sexuel... Compte tenu de ce que j'avais vécu durant ma petite enfance avec lui, il me semblait logique qu'elle y ait droit elle aussi. En tout cas, cette situation me rendait très inconfortable.

Une tente-roulotte était installée dans la cour et servait de dortoir pour André Roy et moi. Le surlendemain matin, mon frère Pierre et André Roy se levèrent tôt et partirent pour la pêche.

Alors que je faisais la grasse matinée, la porte s'ouvrit et mon père apparut s'excusant de m'avoir réveillée. Je dormais nue sous les couvertures et très doucement me découvrit et me regarda; il admit que je ressemblais à ma mère avec mes petits seins et mon système pileux roux. J'étais embarrassée et ne dis pas un traître de mot devant cette inconvenance venant de mon père. Je m'habillai aussitôt avec hâte souhaitant absolument sortir de cet endroit étouffant.

C'était une journée où le soleil brillait merveilleusement. Tout autour du parc, se trouvaient de petits indiens plutôt d'allure farouche. Dès qu'ils nous apercevaient, ils partaient en courant dans le bois pour s'y réfugier.

Ayant pitié d'eux, Madeleine leur fit don d'une boîte de vêtements qu'elle déposa en bordure de la route. À ma grande surprise, plusieurs accoururent se disputant les pièces.

Sur le site, il y avait un hôtel et un magasin général où mon père m'acheta une jolie robe élégante, longue, bleue garnie de quelques fleurs sur le bustier. Elle me convenait tout à fait. Le reste de l'après-midi se passa à l'hôtel, à boire. Ces indiens se trouvant dans l'établissement ressemblaient à ceux croisés dans le train en allant à Amos, alors que j'avais neuf ans.

Le lendemain, une journée d'aventure se préparait. Les hommes attachèrent la tente-roulotte à l'auto et nous voilà tous en direction du bois pour aller camper et voir les autochtones éparpillés ici et là dans la forêt. André Roy conduisait, Madeleine suggéra que mon père et moi occupions le siège arrière. Naturellement, cette initiative me donna droit aux mains baladeuses du paternel pendant le trajet. Ces gestes n'étaient pas

de l'inconnu pour moi, je devais m'y attendre ! Contrairement à André Roy, mon père avait de la douceur dans ses cajoleries. Encore et encore, c'était le silence dans ma tête. « C'est la vie, c'était ma vie, mon calvaire ! » me disais-je.

Enfin arrivés sur le campement, je m'impressionnais de voir ces indiens dans leur milieu naturel. Des pièces de viande étaient suspendues aux arbres, les feux fumaient près de chaque tente et tous nous regardaient circuler avec une mine interrogatrice.

Finalement, une clairière bien située, près d'un ruisseau, nous paraissait propice pour y installer la tente. Au soleil couchant, seul le feu servait d'éclairage dans ce coin perdu. Assise près de mon père, il ouvrit soudain sa fermeture-éclair laissant apparaître ses parties génitales. Ensuite, il prit ma tête pour la déposer sur lui. Je ne fis aucun mouvement et au même instant, André Roy vit la scène. En colère et vociférant des injures, il traita mon père d'incestueux, faisant les cent pas comme un ours en cage, ne sachant quoi dire ou faire devant cette situation. À vrai dire, il se retrouvait devant son miroir...

Le temps de dormir arriva et dans le grand lit, il y avait moi au fond, André Roy, papa et Madeleine au bord. Hypocritement, mon père allongea le bras par-dessus André Roy pour aboutir sur mes seins; d'un geste brusque André Roy lui retira la main et tout revint dans l'ordre.

Le lendemain matin, c'était le silence, tout le groupe était songeur, se remémorant sans doute les événements de la veille. Personne ne fit allusion à quoi que ce soit.

Les vacances s'achevèrent, ainsi nous repartions sur le chemin du retour au bercail. En passant à St-Canut, nous voulions rendre visite à l'oncle Ovide, frère de maman, mais il était absent ce jour-là. Cet oncle passait tous ses étés au camping et ne sortait que très rarement.

Un voisin nous informa qu'il était parti d'urgence pour Québec, nous précisant que sa sœur venait de décéder. Une seule question trottait dans ma tête :

« Était-ce ma mère ou ma marraine ? »

À toute vitesse, on reprit la route aussitôt, André Roy roulait à 170 km/heure et on ne mit pas longtemps à rentrer à Québec. En franchissant la porte, j'aperçus ma mère et lui lança : « Ah ! Ce n'est pas toi ! » Ce qui voulait signifier que c'était bien tante Suzanne.

### **Description de ma marraine, tante Suzanne**

Elle était la jeune sœur de ma mère, une jolie dame brune aux longs cheveux bouclés qui avait connu sa part de misères au cours de son bref passage terrestre.

Malgré les difficultés traversées, de temps en temps, elle m'offrait de petits cadeaux que je savais apprécier. Mariée à mon parrain œuvrant comme concierge dans un couvent de religieuses à Québec, leurs moyens financiers étaient chancelants alors. Afin de joindre les deux bouts, elle tenait une maison d'accueil pour adolescents en provenance de la D.P.J. Elle donna naissance à cinq enfants, dont quelques-uns étaient atteints de troubles mentaux.

Ma très chère tante Suzanne avait des dons de médiumnité; aussi deux semaines avant son décès, elle tira les cartes à ma mère. Elle avait prédit qu'une mort certaine d'un proche de la famille se produirait. Sa prédiction se révéla véridique puisqu'elle mourut. Avait-elle vu que ça pouvait être elle ? Si oui, elle apporta ce secret dans l'au-delà.

Quelques années auparavant, elle avait eu une vision; un jeune homme dont elle était devenue amoureuse alors qu'elle le gardait

en famille d'accueil, périssait lors d'un accident d'automobile. Elle confia qu'en regardant par la fenêtre de sa chambre, en direction de Lévis, elle vit une voiture plonger dans un ravin, tuant son occupant. Immédiatement, elle sut qu'il s'agissait du jeune garçon qui venait de quitter son foyer ayant atteint sa majorité. Elle raconta aussi que la cause du décès de la personne était due à une attaque cardiaque survenue juste avant le plongeon de son véhicule.

Elle téléphona aux autorités pour leur mentionner sa vision des faits et après autopsie, il s'avéra que le jeune homme avait souffert d'un violent infarctus avant l'accident.

Tante Suzanne avait très peur dans le noir; je la revois, toute tremblante près de moi, lorsque nous regardions l'incendie de la vieille maison. Je l'entends encore me dire, en me serrant très fort le bras : « J'ai peur, j'ai peur ! »

Depuis plusieurs années, elle avait le mal de vivre et tous les jours, elle devait avaler des médicaments très forts pour pouvoir retrouver le calme. Sous l'effet de ces pilules, elle vacillait comme une personne en état d'ébriété. Dans ces moments, elle donnait l'impression d'être une femme heureuse, étant plutôt souriante.

## ATTAQUES

*Ça demande du courage  
De ne pas me révolter contre toi  
Mais seras-tu assez sage  
Pour laisser libres mes pas*

*N. Roy*

Les vacances terminées, je repris mon service au restaurant où je retrouvais mes clients habituels parmi lesquels se trouvait le livreur de pain qui apportait régulièrement notre ration à la maison lorsque j'y vivais encore. Ce client venait tous les midis au Gé-No pour se restaurer. Une bonne journée, il me confia les mots que ma mère lui avait dits me concernant :

« Vous savez, ma fille Monique est juste une putain. »

Venant de ma mère, ces paroles me chagrinaient énormément. Je n'en croyais pas mes oreilles, mais pourquoi ces calamités dites à un étranger au sujet de sa fille ? Moi, étant si malheureuse de vivre avec un abuseur auquel elle avait donné son accord pour m'envoyer dans la gueule du loup !

À partir de ce moment, un froid s'installa entre elle et moi. J'éprouvais de la rancœur envers celle qui m'avait mise au monde. Je la détestais et je la voyais comme une sans cœur.

Afin d'étendre un baume sur mes blessures morales, je consommais de l'alcool quotidiennement. Un certain après-midi, je me retrouvai au bar du resto où je travaillais. La barmaid me révéla que j'avais ingurgité dix-huit « rhum and coke ». Stupéfaite,

je réalisai que je pouvais absorber une quantité importante de boisson sans connaître les désagréments dévastateurs.

Comment je me sentais ? Très bien, je relaxais, ma tristesse disparaissait comme par enchantement. C'était rendu mon exutoire. Cette capacité d'absorption dénotait probablement de l'accoutumance à l'alcool.

\*\*\*

Dans mes relations avec André Roy, un changement se créa, mettant un peu de stabilité vis-à-vis la jeune femme que j'étais devenue. Je découvris que dans une certaine position, je pouvais me procurer par moi-même, le plaisir de la sexualité, l'orgasme.

Mon égoïste de partenaire, peu fier de ma réussite, essayait avec la rudesse connue, de me priver de cette jouissance.

Traumatisée, je ne ressentais aucun plaisir à ses caresses trop brutales pour moi.

Souvent, au réveil, il me demandait si j'avais été consciente d'avoir eu une relation pendant la nuit.

« Non, pas du tout. » répondais-je.

Il me violait même dans mon sommeil !

J'agissais de la même façon qu'un véritable couple, j'étais seule à savoir que ce n'était pas normal. André Roy et moi, ça ne durerait pas toute la vie, cette union était trop disparate. Toujours forcée à avoir des relations, à aucun moment je n'étais consentante, je me laissais faire pour éviter la souffrance physique, mais surtout pour me débarrasser de lui.

J'en étais venue à me dire : « Un jour, je reprendrai confiance en moi, je volerai de mes propres ailes... puis je sortirai de ses griffes la tête haute peu importe le prix à payer. »

\*\*\*

À la fin de l'été 1973, ma mère reçut un appel téléphonique en provenance de Matagami. Une présumée infirmière de l'endroit lui expliqua que mon frère André était grièvement blessé suite à un accident de vélo. À peine quinze minutes plus tard, la sonnerie du téléphone retentit à nouveau et la même personne au bout du fil lui annonçait qu'il avait succombé à ses blessures. Ma mère me contacta aussitôt me faisant part de cette mauvaise nouvelle.

Sans attendre, je me précipitai pour rejoindre la femme de mon père et lui demandai comment se portaient mes frères. Elle, de me répondre : « André n'a rien... » À cette réponse non appropriée, j'en conclus que ces deux appels reçus n'étaient que supercherie et de très mauvais goût.

## SOUMISSION ET NAÏVETÉ

*Je suis esclave de toi  
Depuis longtemps déjà  
Mais un jour j'aurai raison  
Et je ne serai plus ton pion*

*N. Roy*

Moi, Monique Richard, «la grande jument verte», la jeune aimante, sportive et athlète, affable et volontaire qu'étais-je devenue? Je n'existais plus depuis déjà plusieurs années, car j'appartenais maintenant à mon agresseur. N'étant plus que l'ombre de moi-même, après avoir été si agressée de diverses façons.

Mon cerveau me signalait que j'étais envahie par le sentiment d'avoir été exploitée, manipulée, maltraitée sans même avoir pu recourir à des moyens de me protéger et de me défendre. L'estime de moi, je l'avais carrément perdu, aucun bien-être n'était ressenti à l'intérieur de moi. Il ne fallait surtout pas m'attarder trop à réviser mon passé, j'avais trop mal à mon âme. Tous ces abus de pouvoir, ce non-respect à ma dignité et la suppression de ma liberté m'écrasaient à un tel point que j'en étais rendue à un état d'impuissance quasi-totale.

Aurais-je la capacité de me reconstruire? Je devais rebondir un jour ou l'autre! Étant confrontée à des difficultés prématurées de la vie, je me devais de chercher la solution dans mes ressources à l'intérieur de moi. Il fallait me centrer sur moi-même, me battre afin de surmonter ces obstacles.

En premier lieu, je songeai à consulter un médecin afin d'obtenir un moyen de contraception; de la façon dont je vivais, je ne voulais surtout pas mettre dans la misère de petits êtres.

En second lieu, l'intention de quitter André Roy m'effleurait toujours l'esprit; je devais trouver une issue assez convaincante malgré que lui ne partageait absolument pas mon plan.

Afin de lui démontrer mon désir de partir, un soir alors que nous étions dans un bar, je fis la gaffe d'accepter une danse avec un garçon que je ne connaissais pas. De retour à mon tabouret plutôt élevé, André Roy me gifla d'une telle force que je déboulai sur le plancher. Des hommes tout à fait inconnus lui firent violence et le jetèrent dehors. Quelques instants plus tard, il revenait me chercher en pleurant, s'excusant de sa brutalité.

Dès ce moment, j'avais encore plus peur de lui, car je le savais capable d'agression physique envers moi. L'amour n'existait pas dans ma relation, au contraire, je le détestais et ma volonté de le quitter à tout prix me rongait de plus en plus.

À la fin de chaque quart de travail, nous allions manger dans des restaurants dont certains étaient clandestins. Presque tous mes pourboires servaient à défrayer ces repas. Cette routine établie, je consommais une grande quantité d'alcool. Ces précieux moments de détente, je les appréciais beaucoup, car je pouvais décompresser de cette vie étouffante me demandant tant de refoulements. Devenue de plus en plus belliqueuse, j'exprimais ouvertement ma haine et mon dégoût envers lui. En réponse à mon comportement, il me manipulait avec ses «je t'aime, je suis à toi et tu es à moi».

\*\*\*

Novembre 1973, j'avais 17 ans; le mois prochain j'en aurai 18. Tout à fait malheureuse, mes tentatives d'évasion se vouant à l'échec, ce salaud me faisait vraiment sentir que je ne pourrai jamais le quitter, me répétant avec fermeté que j'étais sa possession. Agressive, je l'étais, le repoussant de toutes mes forces pour éviter les relations... Toujours en vain, il savait me manipuler en usant de sa force et de ses ruses jusqu'à ce que j'abandonne.

Quelques jours s'écoulèrent et mon idée de partir étant toujours bien présente, je le menaçai à nouveau; me narguant, il répondit d'un ton insolent avec son sourire sarcastique : «À ta place, j'attendrais le mois prochain.»

Début décembre! Hé bien oui! J'appris la nouvelle que j'étais enceinte. Le vilain renard rusé m'avoua donc n'avoir trouvé aucun autre moyen pour me garder près de lui.

Quel dur coup! Je n'étais pas prête à mettre au monde un enfant... surtout de lui. Il savait bien qu'en attendant un bébé, je ne pouvais désertier... Sans contact familial, où irai-je? Il avait raison ce monstre! L'insécurité surpassait mes intentions de fuir.

J'avais négligé de me protéger. Encore la fichue de culpabilité qui me poursuivait. Très ébranlée, mon état d'esprit tellement dans le négatif, je fis des essais afin de mettre un terme à ma grossesse.

D'abord, secrètement, je fis bouillir du vin rouge et je le bus, ensuite, je me plongeai dans un bain très chaud, espérant provoquer l'avortement. Au travail, je ne ménageais aucun effort à soulever de lourdes charges, espérant une rupture de l'embryon. Toutes ces procédures se vouèrent à l'échec. Ce petit être que je portais avait la volonté de vivre.

## CHAPITRE 5

NOËL 1973

*Par ta faute je nage  
Dans l'océan de mes émotions  
Tu me fais vivre l'esclavage  
De l'oubli de mon nom*

*N. Roy*

Je me résignai donc à poursuivre ma grossesse normalement. J'entendais ma petite voix me répéter : « Laisse faire et accepte. »

Finalement, heureuse d'être enceinte, je décidai de rendre à terme mon bébé et cela dans les meilleures conditions possibles. Alors, je diminuai considérablement ma consommation d'alcool et ma nourriture se devait d'être saine pour le bien de l'être à venir. Comme je buvais peu de lait, je compensais cette carence en produits dérivés du lait tel le fromage.

Ayant toujours souhaité avoir des enfants un jour, même si cette venue n'était pas désirée pour le moment, j'acceptais, m'abandonnant finalement avec joie dans cette nouvelle responsabilité qui se présentait. Mon souhait le plus sincère : la mise au monde d'une fille que je prénommerais « Suzie ».

\*\*\*

25 décembre 1973, je venais d'avoir dix-huit ans. Je réveillonnais chez maman en compagnie de toute ma famille. Nous jouions aux cartes, l'ambiance se voulait à la fête. Maman, éméchée par la consommation d'alcool, lança ces paroles calomniatrices : « Toi Monique, on sait bien pourquoi tu travailles au Gé-No, tu couches avec le patron ! »

Sans plus attendre, Vlan ! Je venais, de toutes mes forces, lui asséner une taloche sur la figure, lui faisant avaler ses mots de langue vipérine. Une fureur incontrôlable montait en moi, je la bousculai et elle se ramassa par terre. La famille essayait par tous les moyens de nous séparer, mais en vain, la guerre était déclarée.

Du même coup, ne sachant trop la manière de leur annoncer la nouvelle de ma grossesse, je lançai en m'écriant et pleurant : « En plus, je suis enceinte. »

Suite à mes hurlements de grande détresse, tous restèrent bouche-bée, aucune empathie de leur part ne se fit sentir. D'une manière plutôt grotesque, les miens apprirent qu'un premier petit enfant naîtrait dans le noyau familial.

Une telle annonce se voulant naturellement heureuse à l'intérieur d'une famille normale, où tous devraient s'en réjouir, se transforma chez moi en une nouvelle rocambolesque.

Encore et toujours des questions sans réponses dans mon cœur !

Pourquoi ma mère avait-elle dit ces faussetés ? D'où lui venait cette idée mensongère ? Pourquoi pensait-elle cela de moi ? J'étais pourtant très appréciée et respectée à mon travail par les clients et les patrons et ma façon d'agir était toujours irréprochable.

Quelle arrogante et méchante mère avais-je donc ! Peut-être que sa dépression lui causait des troubles mentaux !

\*\*\*

Cinq à six mois s'étaient écoulés depuis le triste appel concernant la mort de mon petit frère André. Le 6 mars 1974, une lettre provenant d'une dame – ancienne voisine de Madeleine, femme de mon père –, adressée à ma mère arriva dans sa boîte aux lettres. En voici le contenu :

*Bien chère Mme Richard,*

*Je viens vous écrire quelques mots quand même que je ne vous connais pas.*

*Pauvre vous, c'est pour vous dire quelque chose de très important au sujet de Madeleine, le téléphone qu'elle vous a fait pour vous dire que votre petit garçon était mort eh ! bien elle l'a fait de chez-moi. C'est un numéro pas publié, mais si vous voulez avoir des preuves vous avez qu'à demander l'enregistrement au grand bureau chef, c'est l'opératrice qui m'a dit comment faire et elle peut faire jusqu'à dix ans de prison et les amendes ça part de cinq cents dollars en montant, car c'est elle-même qui l'a fait et s'est fait passer pour la garde malade de l'hôpital, elle souhaitait que...*

*J'espère que vous allez comprendre, car ils disaient que vous avez une maladie de cœur et vos deux enfants elle les passe et leur dit toute sorte de noms et c'est eux qui font tout dans la maison (elle est à veille de leur demander d'aller lui essuyer le trou cul sur la*

*toilette) et il ne mange pas ce qu'ils veulent s'ils ne veulent pas ça eh ! bien ils n'ont rien.*

*Elle a voulu me faire du trouble pour que mon mari me mette à la porte, elle a réussi et moi qui vient juste de me faire opérer et qui vient juste d'avoir la grande opération, elle a tout fait cela le temps que j'étais à l'hôpital d'Amos en tout cas vos enfants diront peut-être rien, car ils sont bien avertis et ils ont peur d'elle. Quand votre mari descend elle dit qu'ils font ce qui veulent, mais quand votre mari repart elle les passe et paient pour le peu de temps qu'ils ont. Ce n'est pas drôle pour eux.*

*Moi ça fait seulement 2 semaines que je me suis faite opérée et j'étais pour 3 mois à rien faire et maintenant il faut bien que j'aille gagner ma vie avec un enfant. En tout cas si vous voulez des preuves je peux vous en donner. J'aimerais bien que vous me répondiez à l'adresse suivante :*

*Hôtelier Miquelon, Abitibi P.Q.*

*PS : J'espère que vous allez me répondre. J'ai écrit à votre mari à la Baie-James et je lui ai tout raconté de sa femme.*

Madeleine, la deuxième femme de mon père s'était comportée méchamment envers ma mère. Étant illettrée, cette garce ne sachant pas écrire, sa fille devait adresser les enveloppes destinées à maman pour la pension alimentaire versée tous les mois selon le jugement de la cour. Sournoisement, des injures étaient inscrites à l'intérieur des enveloppes telles que : mange de la merde, ivrogne, vache, chienne, ma petite chienne s'appelle « Gertrude »,

etc. De plus, le courrier était adressé au nom de jeune fille de maman soit : *Mlle Gertrude Bédard* puis elle inscrivait à l'endos le nom de l'expéditeur : de *Mme Madeleine Richard* ou de *M. et Mme Camille Richard*.

Cette femme sans scrupule était d'une méchanceté épouvantable. Pourquoi s'acharnait-elle sur ma mère sans raison ? Ma mère avait ses défauts comme tout humain sur cette terre, mais jamais elle ne lui avait causé de trouble. Ayant longtemps enduré les infidélités répétitives de mon père, elle avait connu elle aussi son lot d'injustices, son manque d'argent pour élever seule tous ses enfants.

Tous ces événements terribles avaient provoqué bien des bouleversements dans la vie de ma mère. N'ayant ni la force, ni le moral pour se défendre, ni les moyens financiers pour poursuivre cette démonsse, elle ne put réagir aux vacheries d'une telle salope.

Moi également, je fus déstabilisée par cet incident inouï. Je ne pouvais me faire à l'idée qu'il existait des gens aussi nuisant dans notre société.

\*\*\*

Vingt semaines de gestation s'étant écoulées, mon bedon peu apparent, je ressentais déjà cette vie en moi. Quelle bonne sensation pour une petite mère à en devenir ! Sans nausée, ni manque d'énergie, ce petit être connaissait un développement normal dans son univers intérieur.

Aussi, l'appartement devenu trop rudimentaire avec la venue du bébé, un déménagement s'imposa avant sa naissance. Nous louâmes un petit appartement situé au sous-sol d'un immeuble de douze logements sur le boulevard Jean-Talon Est à Orsainville.

Un phénomène absolument inexplicable survint aux environs de mon septième mois de grossesse. Une douleur semblable à des élancements ardents se logeait au bas du dos à la hauteur de mes reins et une constipation de plus de huit jours s'ajoutant, exigèrent un séjour dans un centre hospitalier. Pour la première fois de ma vie, je mis les pieds dans un hôpital où une panoplie de tests s'imposa afin de déterminer la cause de ces malaises. Après examens gynécologiques, ma grossesse se poursuivait bien, mon bébé se développait normalement. Impossible de passer une radiographie (rayons x), étant donné mon état. On ne put faire mieux que de m'injecter des doses de morphine pour soulager mes souffrances. Aussi, on me prescrivait à répétition des laxatifs puis, malgré de sérieux efforts, l'évacuation ne s'effectuait pas.

Après une semaine d'hospitalisation, un bon matin, la nature amorça sa fonction par une toute petite sphère ferme. Quel soulagement ! Le supplice cessa soudainement. Suite à toute cette batterie de tests et d'examen, on diagnostiqua alors des calculs aux reins, probablement provoqués par l'absorption d'une trop importante quantité de fromage. Rassurée, je retournai chez moi et tout rentra dans l'ordre. Une bonne bedaine de maman apparaissait petit à petit; la date de l'accouchement étant prévue pour le 25 août 1974.

Je cessai le travail au restaurant à la fin juillet et fus embauchée comme femme de ménage et dame de compagnie pour l'épouse du patron d'André Roy. Ces gens devinrent parrain et marraine de mon enfant. À ce moment-là, le père de mon bébé travaillait comme chauffeur pour leur entreprise effectuant le déneigement des rues l'hiver et le balayage de celles-ci l'été, avec balai-mécanique.

Auparavant, début juin, un logement du premier étage de l'immeuble se libéra. Plus éclairé et plus spacieux, nous optâmes d'y emménager. Le labeur ne m'effrayant pas, je roulai mes

manches et le déménagement s'effectua sans plus tarder et sans trop d'éreintement.

## NAISSANCE DE MON FILS

*Mais laissons couler le temps  
Temps passé, temps présent  
D'un futur passionnant*

*N. Roy*

Puis, un certain jeudi, soit plus précisément le 22 août, j'étais allée au lit assez tôt et vers 22:00 heures, je fus réveillée par une douleur du genre prémenstruelle. Je croyais à une récurrence des pierres rénales. Rapidement, je compris que bébé sonnait à la porte, m'avertissant de me rendre à l'hôpital, car il arriverait dans quelques heures.

André Roy m'accompagna à l'hôpital Christ-Roy. À ma grande surprise, je croisai mon parrain dans l'ascenseur; il travaillait à l'entretien à cet endroit.

On m'installa tout de suite à la salle de travail du département d'obstétrique. André Roy quitta aussitôt, en spécifiant de l'aviser quand le bébé serait né.

Seule au monde dans cet immense édifice, je connus les douleurs de l'enfantement à dix-huit ans. Comme habituellement à une première naissance, le travail s'effectuait lentement et la dilatation du col de mon utérus s'effectuait à pas de tortue. Je me revois, dans l'ignorance totale, ne sachant même pas qu'accoucher causait autant de souffrance. Après sept heures de contractions intenses, donc à 5:00 du matin, on m'administra enfin l'anesthésie locale. Soulagée, toute sensation douloureuse disparue, le pire était derrière moi.

Alors, le 23 août 1974, à 5:40 heures, sans pousser, dans la sérénité et tout en douceur, mon petit garçon vit le jour dans toute sa beauté. Je ne cacherais pas avoir été déçue, car je souhaitais une fille, mais la déception fut de courte durée, en regardant ce petit être dans sa perfection. Il pesait six livres et huit onces, un charmant bébé que j'aimerai de tout mon cœur. À ma sortie de la salle d'obstétrique, je téléphone au père pour lui annoncer la bonne nouvelle. Sans émotion dans la voix, il me répondit : « Je viendrai te voir ce soir. »

\*\*\*

Après quelques jours passés à l'hôpital, le temps étant venu, j'entrai chez moi fort heureuse de tenir mon poupon blotti dans mes bras; une joie incroyable vibrait dans mon être en prodiguant tous les soins à ce petit être. Comme toute bonne maman jouissant de l'amour inconditionnel, je protégerai cet enfant toute ma vie.

Croyant fermement mettre au monde une fille, aucun prénom de garçon ne me venait à l'esprit, alors le futur parrain, lors d'une visite, suggéra «Tommi». Charmée par cette idée j'acceptai volontiers, car en admirant mon petit, je trouvais qu'il lui convenait tout à fait. Cependant, Tommy s'écrivait avec un «Y».

Ce petit ange me procurait tellement de joie; facile, il dormait beaucoup, ne pleurait presque jamais, pour une jeune maman c'était extraordinaire. Je me permettais, pour la première fois, de passer mes journées à m'occuper de Tommy et de moi. Sans me soucier du travail ni de l'argent, car j'avais pris soin d'économiser, à l'insu du père, quelques sous en prévision de cette naissance. André Roy ne participait aucunement à l'intérêt de son fils, je contrôlais tout à ce sujet. Monsieur s'occupait à droite et à gauche de tout et de rien en dehors de la maison, je le voyais très peu et ne m'en plaignais pas, bien au contraire.

Quelques jours plus tard, ma grande sœur Carole me rendit visite afin de me féliciter de la naissance du premier petit-fils de la famille. Dans son comportement tout entier, je ne percevais pas de joie ni d'affection, au contraire, plutôt de la simple curiosité et de la non-sincérité se lisait dans ses gestes. Pour cette occasion, elle me remit un cadeau provenant de maman, à qui je n'avais pas parlé depuis l'incident des fêtes.

Observant Tommy, voici ce qu'elle me lança d'un ton blessant, avec un sourire narguant :

« Mais, il est don ben laid ton bébé ! »

Cette remarque désobligeante me chagrina amèrement. Je crois bien ne pas avoir donné suite à ces mots, retenant mes larmes et ne pensant pas moins ceci : « Un bébé naissant n'est pas nécessairement beau, mais de là à le trouver laid, il y a une marge. »

Le lendemain, je retournais par courrier, le colis âcre à ma mère y incluant une lettre lui spécifiant qu'elle n'était plus une mère pour moi et encore moins une grand-mère pour mon enfant. Au fond de moi, régnait un sentiment de tristesse, une animosité profonde à son égard, ma blessure se faisant trop lancinante.

\*\*\*

Seule à la maison avec mon nouveau-né, un huissier frappa à la porte, m'apportant une nouvelle qui assombrit ma journée.

André Roy, sommé de payer six cents dollars pour des billets de contravention non-payés, émis déjà depuis plusieurs années, devait acquitter immédiatement ce montant, sinon on l'incarcérerait. Prise au dépourvu, je payai la somme due, et me trouvai à l'étroit au bout de deux semaines. Dépourvue, je

fus dans l'obligation de retourner sur le marché du travail. Ce n'était pas de gaieté de cœur que je dus confier mon garçon à une gardienne. Mes voisins de palier, un couple de retraités considéré comme fiable à mes yeux, consentit à veiller sur mon petit Tommy durant mes heures de travail au restaurant Gé-No. Ayant toujours travaillé par le passé sur le quart de soir, on m'offrit un poste de jour. Satisfaite, ce nouvel horaire me convenait parfaitement. Je pouvais m'occuper plus longuement de mon rejeton, car je terminais mon quart de travail à 14:00 heures.

En septembre 1974, un film prenait l'affiche dans les cinémas : «L'exorciste». Ce long métrage racontait l'histoire d'une petite fille, nommée Régine, qui était possédée du démon et maudissait sa mère en la traitant, entre autres, de chienne en se masturbant avec un crucifix. Représentation épouvantable, je fus bouleversée à un tel point qu'un cauchemar me hanta au cours de la nuit. Dans mon rêve, je voyais mon bébé couché dans un tiroir de bureau s'ouvrant et se refermant rapidement et j'entendais une voix me disant qu'il était possédé du démon. Tremblante de peur, je ne pus fermer l'œil du reste de la nuit.

## DEUXIÈME GROSSESSE

*Pourra-t-elle vivre et aimer ?  
Croira-t-elle si elle est aimée ?  
Voudra-t-elle encore vivre et aimer ?  
Qui pourra bien l'aider ?*

*N. Roy*

Tous les soirs, je me couchais lasse de mes journées. André Roy me harcelait toujours sexuellement; j'étais de plus en plus prise dans ses bras de fer. Étant à bout de nerfs, je me retrouvai à nouveau enceinte, Tommy n'ayant même pas atteint deux mois.

Je songeai à l'avortement mais cette solution m'effrayait et me contrariait trop. Ma décision fut de porter cet enfant et rendre à terme cette grossesse. Un deuxième enfantement dans la même année, une double responsabilité, c'était beaucoup.

Sans trop me plaindre, je devais poursuivre mon chemin malgré tout, me répétant, toujours de plus en plus : «Un de ces jours, je le quitterai avec mes deux enfants et je serai enfin libérée de lui.»

La date prévue de l'accouchement était fixée au 25 juillet 1975.

Entre-temps, je perdis les services de mes voisins pour la garde de Tommy. Ce même jour, je vis à la télévision communautaire, une petite annonce affichant les services de garde en milieu familial, chez une dame de cinquante et un ans, mère de six enfants dont le plus jeune était âgé de huit ans. Cette famille habitait à Notre-Dame-des-Laurentides, lieu de ma naissance.

Une première rencontre avec cette famille suffit pour que je lui confie Tommy quatre jours par semaine. Curieusement, ces gens demeuraient sur la rue Sherwood, à deux pas de l'ancien garage d'André Roy, endroit où jadis il m'avait si souvent abusée.

Chaque matin, me rendant chez ma gardienne, je reluquais d'un mauvais œil cet ancien lieu de torture, frissonnant encore de ces souvenirs indésirables.

Mon horaire au resto changea, mes heures de travail s'allongèrent. Je travaillais de quinze heures à vingt-trois heures du mercredi au dimanche inclusivement. Les jours de semaine, je devais prendre le transport en commun pour m'y rendre. Un fait étrange survint pendant cette période. Un type passait et me regardait à chaque fois que je me retrouvais à l'arrêt d'autobus au coin du boulevard Jean-Talon et de la 1<sup>ère</sup> avenue à Orsainville. Un jour, il me demanda où je me rendais et m'offrit de monter prétextant qu'il passait par là. J'acceptai et comme prévu, il me reconduisit à mon travail sans contrainte ni demande spécifique. Le lendemain, il était encore là à m'attendre, mais cette fois-ci, au moment de sortir de l'auto, il s'approcha de moi et voulut m'embrasser. D'un ton ferme, je refusai et sortis aussitôt. Suite à ce refus, je ne revis jamais cet homme. Une question sans réponse trotta dans ma tête : « Cet homme était-il envoyé par André Roy afin de tester ma fidélité ? » Je ne le saurai jamais. Était-il possible, qu'un type venu de nulle part, me voyant sur le bord de la route à attendre l'autobus, irrésistiblement me fit la cour ? Étais-je exceptionnelle à ce point ?... J'en doutais.

Une petite routine s'établit peu à peu entre le travail, le gardiennage, mon rôle de maman, l'entretien du logement et ma deuxième grossesse se poursuivait très bien. Rien ne perturbait ma vie excepté la présence d'André Roy.

Devenant moins alerte dans mes mouvements, je cessai le travail au mois de mai; l'appartement devenu trop exigü avec

l'arrivée d'un deuxième enfant, il fallut en chercher un plus grand. Donc au mois de juin, déménagement à nouveau dans le sous-sol d'une maison neuve située sur le boulevard Jacques-Bédard à Notre-Dame-des-Laurentides. Cependant, celui-ci n'étant pas meublé, nous devions nous procurer un ameublement complet.

Étant à l'emploi depuis tant d'années, j'obtins facilement une marge de crédit au magasin «Laliberté» à Québec pour l'achat de mobilier : cuisinière, réfrigérateur, lave-vaisselle, laveuse-sécheuse, deux ameublements pour les enfants et un mobilier pour chambre d'adultes. Quel bonheur de vivre chaque jour parmi des fournitures neuves ! Ça dégageait une odeur de propreté; l'effet de nouveauté ajoutait un plus à «ma» vie.

À la même étape, mon petit Tommy fit ses premiers pas, précocement, à l'âge de dix mois. Ce «bout de chou» évoluait très rapidement. Il était formidable. Un peu espiègle, il était doué d'une intelligence incroyable. Vif, je dirais même étourdissant, demandant beaucoup d'attention, bref, il faisait la joie de sa maman.

\*\*\*

Cette maison manquant d'isolation, j'entendais tous les va-et-vient des propriétaires. Un jour, je surpris monsieur discuter au téléphone avec madame Roy, j'entendis ce dernier lui parler de moi et de son ex-mari, lui racontant que j'avais un fils et donnerais sous peu naissance à un autre enfant. Je restai perplexe me demandant comment avait-il pu communiquer avec elle alors que je ne le connaissais pas auparavant ?

Par l'entremise d'André Roy – car toutes mes fréquentations provenaient de lui – je me liai d'amitié avec une famille formidable demeurant à Stoneham. Le père et la mère retraités vivaient dans un chalet. Pour leurs vieux jours, ils désiraient

rénover leur bâtisse afin de la rendre habitable à l'année. André Roy leur proposa à faire les rénovations nécessaires. Rien ne laissait à désirer chez ces humbles gens. Ils jouaient le rôle de grands parents remplaçants pour Tommy et je m'en accommodais bien. Sauf que, je soupçonnais la fille du couple, âgée de trente ans, d'avoir une aventure avec André Roy. Le doute est survenu alors qu'un jour le groupe revenant par le chemin de bois conduisant à la rivière après une baignade, elle et André Roy disparurent tout à coup. Après quelques temps, ils réapparurent comme par enchantement ! Une autre fois, ne les apercevant pas depuis quelques temps dans les parages, j'entrai dans le chalet et surpris André Roy couché dans le lit et elle assise près de lui. En me voyant, d'un bond, elle se leva et s'affaira à ranger quelques objets sur le bureau adjacent. Connaissant mon énergumène, je savais bien qu'il se passait quelque chose...

Finalement, les deux enfants de ce merveilleux couple – un garçon et une fille – furent choisis pour devenir parrain et marraine de mon enfant à naître.

## NAISSANCE DE MA FILLE

*Comprendre la douceur de l'être  
Et pouvoir la reconnaître  
Veut surtout dire qu'ainsi  
On s'aimera pour la vie  
Comprendre la valeur de l'avoir  
Sans trop en vouloir  
Veut surtout dire qu'ainsi  
On ne manquera pas sa vie*

*N. Roy*

Samedi le 28 juin 1975, un évènement inattendu se produisit. À mon réveil, je perçus soudainement l'humidité de mes draps; croyant ma vessie trop compressée par le poids de l'enfant, mon urine s'en échappa sans doute. De plus, l'arrivée du bébé étant prévue pour le prochain mois, je ne me faisais pas trop de soucis.

Étant au chalet, je fis part de cette situation à la future marraine, laquelle m'informa aussitôt de la perte de mes eaux et que bébé ferait son apparition assez rapidement.

Sachant cela, j'appelai tout de suite mon médecin qui en confirma la véracité, me pressant de me rendre immédiatement à l'hôpital.

Après une rapide préparation d'usage, vite nous prenions le chemin en direction de l'hôpital Christ-Roy. Il était quatorze heures, dimanche 29 juin; tel qu'entendu pour la naissance de son dixième enfant, André Roy assisterait à l'accouchement. Aussitôt arrivée à destination, l'infirmière m'installa dans une chambre de travail, ayant soin de me connecter à un soluté auquel on injecterait une médication afin de provoquer le travail.

Les contractions déjà amorcées après une première dose du médicament, celles-ci s'intensifièrent en un rien de temps. Donc, les douleurs étaient quasiment intolérables quelques dix minutes plus tard; tout à coup, André Roy lança sans scrupule : « Je serais bien mieux au chalet, moi ! »

Voilà donc que monsieur se plaignait de sa situation pendant que je souffrais le martyre ! Malgré le mal atroce ressenti, je ne pensais pas moins en mon âme. Je le détestais, il m'horripilait, son arrogance m'écœurail comme jamais. N'ayant assisté à la naissance d'aucun de ses dix enfants, il osait se lamenter; sa présence finalement ne m'apportait aucun soutien ni consolation.

Vers 15 heures, je me trouvai dans la salle d'accouchement, on m'informa que le temps pressait... mon enfant manquait d'oxygène. Immédiatement, on m'équipa d'un masque à cet effet, puis on me pria de pousser de toutes mes forces. L'anesthésie locale n'étant pas suffisamment en action, je sentais quand même la souffrance que provoquait l'enfantement.

À 15:15 heures, ce dimanche 29 juin 1975, je donnais naissance à une petite fille de cinq livres et quatre onces. Quel bonheur ! On la déposa donc sur mon ventre quelques instants. Comme elle était belle ! J'étais heureuse d'avoir mis au monde une fille.

Malheureusement, cette admiration fut de courte durée, car vu son poids trop faible, on devait la placer dans un incubateur pour un temps indéterminé.

Je me sentais un peu triste d'être déjà séparée de mon enfant, mais je me raisonnais sachant qu'elle aurait tous les soins nécessaires et ensuite je pourrais l'avoir dans mes bras tant que je le désirais.

Ma récupération s'effectua très rapidement si bien que le lendemain c'est-à-dire le lundi 30 juin, je reçus mon congé de l'hôpital. Cependant, je dus sortir sans mon bébé dans mes bras.

André Roy avait quitté son emploi. C'est alors que le jeudi 3 juillet, ma fille de cinq jours demeurant toujours à l'hôpital et par manque d'argent je dus recommencer à travailler au restaurant. Mon fils Tommy, entre bonnes mains, ne manquait pas de soins non plus avec ma gardienne fiable.

Après plus d'une semaine, je pus enfin récupérer ma petite poupée que j'avais décidé de prénommer «Nathalie». Toute jolie avec ses petites fossettes sur les joues, tranquille et comme mon garçon Tommy, elle me comblait de bonheur. J'étais une mère satisfaite d'avoir deux beaux enfants. Comme je l'avais fait pour mon fils, je regardais ma Nathalie et lui disais : «Toi, ma chérie, je te protégerai toute ma vie, je serai toujours là pour t'éviter de connaître les atrocités que des hommes pervers pourraient te faire subir.»

C'était très difficile pour mon cœur de maman de faire garder en si bas âge ma petite fille adorée. J'aurais tant aimé passer du bon temps avec mes deux enfants pendant quelques mois au moins. Non, le sort en avait décidé autrement. Il me fallait gagner ma vie et celle de mes deux rejetons, le père étant plutôt inconscient de la situation et surtout trop occupé à diverses activités que je qualifierais d'«illicites».

Pendant mes jours de congé, mes deux enfants avaient toute mon attention. J'étais la maman la plus heureuse de m'occuper de ses deux petits anges. Je les adorais et les chouchoutais avec beaucoup d'amour. Bébé Nathalie était plus agitée que son frère, dormant moins, elle était plus gourmande. Souvent affamée, après rassasiement elle tombait vite dans les bras de Morphée et cela durant de longues heures.

Contrairement à son frère, elle refusait la «suce», la rejetant aussitôt qu'on la lui présentait.

## SUPER-WOMAN

*Entre le rêve et la réalité  
Il n'y a qu'une mince lignée  
Ne pas la franchir  
Pour ne pas tout détruire  
Mais si on le veut si fort  
Il faudrait bien faire l'effort*

N. Roy

Puis trois semaines s'écoulèrent quand un bon matin du 20 août, j'appris que mon grand-père avait fait une chute dans sa chambre. Âgé de quatre-vingt-neuf ans et dix mois, cet incident le paralysa, le clouant à son lit. Mon frère Pierre m'informa donc que grand-papa ne mangeait plus, ni ne bougeait depuis quelques jours. Immédiatement, j'accourus à son chevet et j'en conclus aussitôt que c'était un cas d'hospitalisation. On se devait de le transporter en ambulance vu son état de faiblesse. Je le vois encore sur la civière, le regard fixé sur moi, il semblait vouloir me dire : « Merci de ton initiative ». Ça m'attristait qu'il ne puisse plus parler. Je ressentais beaucoup d'amour pour ce gentilhomme qui avait toujours été présent dans ma vie. Je réalisais que j'avais été très proche de lui. Puis le 25 août 1975, il décéda de ses blessures. Cette journée-là, toute la famille perdit un homme au grand cœur.

### Grand-père maternel

Mon grand-père maternel avait les caractéristiques d'un vrai grand-père ; il mesurait six pieds, dos légèrement voûté, une chevelure ayant la forme d'une couronne, sourcils très longs, poils

visibles au bord du nez. Édenté, il fumait la pipe, crachait dans son crachoir, dégageait des odeurs de malpropreté – parce qu’il ne se lavait pas souvent – et lorsqu’il émettait des bruits incongrus il disait toujours « Merci » après l’expédition de chacun.

Cultivateur de son métier, ce travail lui imposait de lourdes tâches afin de pouvoir nourrir sa famille. De son vivant, il légua tous ses avoirs à ma mère à la condition qu’il soit hébergé par celle-ci jusqu’à sa mort. Il a soutenu financièrement ma mère quand son mari lointain n’accomplissait pas son rôle de pourvoyeur.

Ce généreux grand-papa était un membre très important dans notre noyau familial. Un homme discret possédant de grandes qualités de bonté, d’amabilité et très disponible pour tous; il ne refusait jamais l’invitation de ses petits enfants à participer à leurs jeux variés. La présence de l’autorité masculine du grand-père fut appréciable auprès de nous et de maman aussi.

\*\*\*

Les funérailles de mon grand-père permirent de reprendre contact avec ma mère que je n’avais pas revue depuis Noël 1973. Après quelques échanges sur chacune de nos vies, elle m’informa de son intention de vendre la grande maison qu’elle habitait pour emménager seule en appartement. Je lui proposai donc de louer sa maison en attendant la vente de celle-ci. Elle accepta ma proposition.

Ce qui tombait à pic car les propriétaires de l’appartement et moi-même étions en guerre. Je voulais à tout prix mettre un terme au bail.

J’étais devenue très agressive et peut-être même dépressive. À bout de nerf, je trouvais très difficile d’assumer toutes les

responsabilités que comportaient à la fois mon travail au restaurant, le soin des deux enfants, l'entretien, les courses, le budget, etc. Bref, je n'en pouvais plus et me sentais très malheureuse de cette situation, je me voyais dépérir de jour en jour.

Puis, je reçus la visite de mon père accompagné de son épouse et de mes frères. Voyant ma mine non réjouissante, mon état plutôt lamentable, ils eurent pitié de moi. D'un commun accord, ils me proposèrent d'amener avec eux ma petite Nathalie à Matagami, pour une période de trois mois, ce qui me permettrait de reprendre le dessus. À regret, j'acceptai leur offre. Nathalie avait trois mois et reviendrait à mes côtés à six mois, c'est-à-dire pour les Fêtes de 1975.

Pendant ce temps, maman quitta la maison et début octobre j'emménageai dans «la grande maison de mon enfance». Encore du surmenage, un déménagement n'étant jamais de tout repos.

Mon frère Pierre et ma sœur Marie-France vivant avec maman, je dus les héberger le temps de dénicher leur appartement. Cette période de ma vie fut troublante. Je devais jouer à la «super woman» : travailler à temps plein, donner les soins à Tommy, préparer les repas pour quatre, suivre mes cours de perfectionnement en restauration. À l'époque, le gouvernement offrait gratuitement ces cours d'une durée de cinq semaines à raison de trois soirs/semaine. Ce domaine me plaisant, j'acceptai de parfaire mes connaissances. J'étais prise dans un tourbillon continu. Étant une personne volontaire, travaillante, ayant toujours en tête la réussite, je crois bien que j'abusais de moi aussi...

En plus, ma sœur, probablement trop jeune pour comprendre ma surcharge de travail, me reprochait que son souper n'était pas prêt lorsqu'elle revenait de son travail. Ce fait provoqua un malaise entre nous deux, un froid régnait dans l'atmosphère.

Peu de temps après cet accrochage, elle partit vivre avec son amoureux. À son tour, Pierre quitta rapidement louant un logis connexe à une résidence privée, près du boulevard Laurentien à Charlesbourg.

## CLUBS DE DANSEUSES

*Tu es un méchant mage  
Qui prend tout sans donner  
Et moi ça m'enrage  
De voir ma vie s'envoler*

*N. Roy*

J'ignorais par quelle circonstance, mais André Roy avait obtenu un travail où il jouait le rôle de portier dans un club de danseuses «topless» à St-Émile, milieu totalement inconnu pour moi.

Je me revois là, l'accompagner parmi ces gens fourmillant d'excitation à la vue de ces jeunes filles se livrant aisément dans des spectacles érotiques. Certainement que la perversité, la sexualité et la corruption étaient à l'honneur. Je me laissais aller à penser en observant ces assoiffés et je me disais : «Non, ce genre de sortie et de loisir n'était pas pour moi.» Jamais je n'aurais voulu faire partie de ce monde dépravé.

Par contre, le père de mes deux enfants semblait s'y amuser follement, et en plus il occupait le même boulot dans un club gai à Québec. En fait je ne m'étonnais pas de le voir dans ce genre de divertissement.

Toutes nos sorties étant orientées vers ces milieux, j'essayais de comprendre le plaisir que pouvaient ressentir ces filles devant des gars en extase devant elles. Je constatais que la drogue leur était nécessaire, car elles étaient trop racoleuses, ce n'était pas naturel puisque trop exagéré. De plus, je remarquai que toutes semblaient connaître André Roy depuis assez longtemps.

Puis, le monde insolite d'André Roy m'initia au jeu de poker. «Enfin, je me disais qu'on pouvait tout de même faire autre chose à cet endroit.»

Six à huit joueurs se réunissaient autour d'une table dans la maison des propriétaires du club de danseuses et là, chacun y allait de ses meilleures ruses afin de remporter le «Jack Pot». Je pris goût à ces rencontres : ces longues heures à jouer me permettaient de m'évader de ma «dure réalité». Tout au long de ces parties de cartes, je consommais quelques verres d'alcool. Je constatai que le jeu et l'alcool me procuraient une certaine joie. Pendant ces moments, je me sentais bien dans ma peau et étais en contrôle. «Je me sentais très bien, un verre d'alcool à la main et cent dollars en argent – montant de départ – placé devant moi.» J'en étais venue à gager comme une professionnelle du jeu. Souvent, je gagnais la somme qu'André Roy perdait, car il n'était pas bon joueur.

Moi qui depuis ma tendre enfance appréciais les jeux de hasard, je me plaisais beaucoup dans cette activité. J'avais l'allure d'une vraie experte dans le domaine, de jour en jour je m'ambitionnais à développer de bonnes stratégies.

Puis un certain soir, avant de m'adonner à ma passion, je m'étais assise au bar de ce club et en dirigeant ma vue un peu plus loin, j'aperçus André Roy entrer dans la loge des danseuses. Comme il tardait à en ressortir, d'un bond, je me dirigeai vers la cabine. En ouvrant la porte, je surpris monsieur les culottes baissées et, prostrée devant lui, une danseuse lui faisant une fellation.

Oh! Là! Là! Je devins enragée comme une lionne, la colère m'envahissait à l'extrême et mon premier réflexe fut de lui prendre une bonne morsure sur le ventre à la hauteur du nombril. Aujourd'hui encore, les empreintes de mes dents y apparaissent sans doute, car un goût de sang a surgi dans ma bouche. J'étais

déchaînée, je l'aurais massacré cet animal. Donc, ne réussissant pas à m'apaiser, pour se défendre, il me prit par les bras et me projeta par terre avec une telle violence que je rebondis sur la poupée gonflable servant d'accessoire pour le spectacle de cette salope. Sous la force de l'impact, la poupée se perfora et... se dégonfla.

Après cette tragédie, voulant au plus vite se débarrasser de moi, il me fit reconduire chez moi par l'autre portier. Je rageais encore, le maudissant de toutes mes forces. Il me répugnait, je voulais le tuer.

Arrivée à la maison, je me réfugiai dans le lit de mon grand-père, encore sur place, et je pleurai comme une Madeleine. Ma rage s'estompait légèrement, c'était à mon tour de dégonfler...

Je vivais cette solitude dans la crainte de voir apparaître mon bourreau à une heure avancée de la nuit. Vers quatre heures du matin, il entra dans la chambre, bien décidé à me faire payer la note. Là, je vécus un vrai viol, comme je l'avais imaginé à l'adolescence. Je me débattais, je criais à en perdre haleine, j'étais très agitée, mes gestes et mes paroles étaient d'une violence effroyable. Sûrement très excité par toute cette frayeur qui émanait de moi, il usa de sa force de mâle et m'agressa encore plus sauvagement. Tout au long de cette agression morbide, il me hurlait qu'il ne m'avait pas trompée, car j'étais intervenue trop vite avant qu'ils eurent le temps de terminer leurs ébats.

Après une telle calamité, je me devais de quitter cet homme monstrueux, car j'étais devenue comme un animal traqué et je me sentais prête à tout pour m'en débarrasser.

## NEW-YORK

*Tournant en rond dans ma cage  
Je me demande encore pourquoi  
Tu m'as choisie dans ta rage  
Pour devenir esclave de toi*

*N. Roy*

Peu de jours s'écoulèrent quand je découvris que j'étais à nouveau enceinte. Comme à mes deux premières grossesses, j'ignorais où et quand avait eu lieu cette conception. L'alcool coulant à flot, mon tortionnaire profitait certainement de mes moments de faiblesse pour me coincer.

Peu importait, de toute manière, il était clair dans ma tête que je ne mettrais pas cet enfant au monde. Je consultai donc les danseuses et j'obtins une adresse à New-York où se pratiquaient des avortements clandestins.

L'évènement se passait en septembre 1975, Tommy avait treize mois et Nathalie trois mois. Nous voilà donc en route pour les États-Unis! L'avortement allait à l'encontre de mes principes, mais je considérais avoir une raison juste et raisonnable de le faire.

Après plusieurs heures de route, me voilà rendue à destination. J'étais angoissée par la froideur régnant sur place; je me présentai à l'accueil pour la vérification de mon nom sur la longue liste et par la suite on m'indiqua la salle d'attente où une quinzaine de filles, dans la même situation que moi, appréhendaient leur tour. J'avais la sensation d'être un animal attendant le moment de passer à l'abattoir. Toutes assises sur notre siège, nous vivions

un stress inexplicable en entendant des lamentations provenant des salles assignées à cet effet. Chaque patiente en ressortait l'air amoché, démolie par cette pratique inusuelle, se traînant les pieds, encore abasourdie par ce qui venait de se passer.

Lorsque vint mon tour, on me dirigea vers la salle qui m'était allouée. Bien étendue sur une table, on me fit respirer dans un masque et tout à coup mes idées devinrent confuses. Ce produit inhibiteur ne m'endormit pas profondément. En écrivant ces mots, un souvenir précis se dessine dans ma tête : avant qu'on procède à l'évacuation de mon fœtus, alors que mes idées étaient embrumées, j'aperçus mes deux jambes appuyées sur les épaules d'un homme debout devant moi. Je suis persuadée qu'à ce moment précis, je venais d'être abusée...

Par la suite, j'entendais un son s'apparentant à un aspirateur et je sentais mes entrailles se vidanger. C'était atroce, je me lamentais forcément; gémissant, je ne voulais plus vivre une telle épreuve.

En sortant de cet enfer, je me jetai dans les bras d'André Roy en pleurant, me sentant encore coupable de ce geste illicite. Une souffrance physique et morale me submergeait à un tel point qu'à ma sortie, je consommai une importante quantité d'alcool. J'oubliais quelque peu ma douleur, mais je ne perdis pas mes facultés. Les remords me rongeaient, je me sentais honteuse et méchante, cependant je me consolais en me répétant : «Tu es encore jeune Monique, un jour tu mettras à nouveau un enfant au monde avec un homme que tu auras pris soin de choisir.» Ma petite voix continuait son discours : «Laisse-faire et accepte.»

Et ainsi va la vie ! La routine reprit son cours entre le travail, Tommy, la maison, etc. Je réussis mon cours de bar et restaurant avec brio.

\*\*\*

Tel que convenu, mon père revenait à Québec pour les Fêtes et me ramenait ma fille. Pour les retrouvailles, nous avons conclu d'un rendez-vous chez la sœur de mon père demeurant non loin de Trois-Rivières.

Malgré ma santé encore précaire, je reprenais du poil de la bête de jour en jour et je me sentais prête à reprendre mes responsabilités à temps plein.

Nathalie avait beaucoup changé; toute jolie, en pleine forme, les petites fossettes sur ses joues toutes dodues me donnaient envie de la croquer. J'étais une maman très heureuse de revoir sa petite.

Heureusement, j'avais toujours la même gardienne fiable et aimante pour mes enfants, lesquels passaient autant de temps chez elle que chez moi. Cette dame au cœur d'or prodiguait tous les soins requis pour Tommy et Nathalie comme s'ils étaient ses enfants, si bien que je suggérai qu'ils l'appellent «Maman Yolande» et moi «Maman Monique».

En tout cas, si ma vie de couple connaissait des ratés, celle de maman à temps partiel, était formidable.

\*\*\*

Comme mes cours de perfectionnement m'avaient initiée sur plusieurs détails importants, je voulus monter en grade dans le choix des restaurants, alors pour moi le temps se prêtait bien à un changement d'employeur. Je posai ma candidature au restaurant «Le Sam Lee» à Charlesbourg et on m'embaucha d'office grâce non pas uniquement à mes expériences passées, mais certainement à cause de mes études achevées récemment.

Je remarquais que ma performance dans le milieu du travail était aussi glorieuse que ma relation avec mes deux ravissants rejets.

Rien n'étant parfait dans ce monde terrestre, il me fallait composer avec un nouvel horaire. Ce dernier ne me convenait pas particulièrement face aux enfants, car il comportait des heures coupées. Je travaillais pendant l'heure des dîners, soit de 11 heures à 14 heures et ensuite je devais revenir à 16 heures pour la durée des soupers, souvent variable. Par contre, mon salaire s'avérait plus considérable. Je m'accommodais volontiers de cet horaire sachant mes deux petits en sécurité. Durant l'intermède de l'après-midi, je pouvais rendre visite à ma mère demeurant à quelques pas du restaurant.

\*\*\*

Un dimanche après-midi de juillet 1976, je me trouvais seule et bien avec mes enfants quand soudain, on frappa à la porte. Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir quatre inconnus ! André Roy les accompagnant, ils apportaient deux immenses caisses de résonnance semblables à celles utilisées dans les clubs. Ne comprenant guère pourquoi ces « speakers » aboutissaient chez moi, une inquiétude se logea dans mon cerveau. Je craignais que ces objets fussent dérobés et que ma maison serve ainsi d'entrepôt. Pour moi, c'était du recel alors je questionnai André Roy qui m'assura que ces articles n'étaient pas le produit d'un vol, insistant pour me faire part que tout cela ne me regardait pas. Mon interrogatoire s'arrêta là, mais avec lui je pouvais m'attendre à tout. J'avais des soupçons et j'avais raison d'en avoir, car quelques instants après, ils commencèrent le visionnement de films pornos et m'invitèrent à me joindre à eux. Ces personnages inconnus étaient deux danseuses et deux gars du même acabit qu'André Roy.

Le déroulement des images que je voyais sous mes yeux, dans mon propre salon, étaient d'une bassesse épouvantable. Quelle horreur! Je n'aurais jamais pu imaginer que des êtres humains puissent s'adonner ainsi avec le monde animal. Des jeunes femmes saines se donnant comme des femelles en chaleur à des chiens énormes style «Danois». J'en étais plus que dégoutée. Quelles exhibitions dégueulasses! La nausée me vint aux lèvres, si bien que j'accourus à la salle de bain pour vomir. Je l'avais le conjoint parfait en son genre; le mal, la perversité, le vice sous toutes ses formes l'habitaient «in extenso» c'est-à-dire tout entier.

Définitivement, j'avais été propulsée dans un monde ne s'apparentant aucunement avec mes principes de vie. Définitivement, je ne faisais pas partie de cette catégorie de gens. Ils étaient répugnants, immoraux et cyniques. J'ignorais quelle relation André Roy entretenait avec eux, mais je savais pertinemment bien qu'il s'y plaisait véritablement.

Une fois, je l'accompagnais dans une chambre du Motel Carole sur le boulevard Hamel à Québec pour rendre visite à des danseuses toutes dévêtues, dont l'une d'elle avait sournoisement échangé quelque chose avec André Roy. Je n'ai jamais pu savoir ce que l'échange comportait, mais ce n'était certainement pas des sachets de sucre pour un café...

\*\*\*

En travaillant au Sam Lee, je réalisais que je n'étais pas tout à fait heureuse, mes enfants me manquaient trop, je n'avais pas suffisamment de contact avec eux. Alors un jour je décidai de postuler au restaurant chinois le plus branché et achalandé de Québec, le «Sam Wong» à Ste-Foy. Ayant un bon bagage de connaissances dans le service chinois, je devenais la candidate idéale pour le propriétaire et celui-ci m'engagea illico.

Peu de temps après ma nouvelle embauche dans cet établissement, ma mère m'annonça la vente de la maison. Ce fait m'obligeait donc à quitter les lieux en quelques semaines.

## MAISON À STONEHAM

*De l'amour sur ma peau  
Comme simple cadeau  
Une chaumière chaleureuse  
Me rendrait heureuse*

*N. Roy*

Que de mouvements ! Si ce n'était pas au travail, c'était dans les déménagements. Le travail ne me faisant pas peur, je roulai mes manches et partis à la recherche d'un pied-à-terre. Afin de limiter les déménagements et pour améliorer mon sort, je débutai ma recherche de maison à vendre dans les environs. Ensuite je contactai «Trust Royal» pour obtenir une qualification en vue d'un éventuel prêt hypothécaire. À mon grand étonnement, je fus acceptée. Cependant, André Roy n'ayant pas le crédit nécessaire, fut refusé. Ainsi, le prêt devait être uniquement à mon nom. Je dénichai une petite maison à Stoneham, située sur un magnifique terrain boisé. L'intérieur comprenait trois chambres à coucher; l'extérieur, une piscine hors terre derrière la propriété. Exactement ce dont j'avais besoin !

Mon institution financière m'accorda un prêt de vingt-trois mille cinq cents dollars. Le prix d'achat de la maison se fixant à vingt-huit mille cinq cents dollars, je demandai à ma mère de m'avancer le cinq mille dollars manquant. Je lui proposai un remboursement à raison de 10 % d'intérêt annuel pendant cinq ans. D'emblée, elle accepta. L'affaire fut conclue, le 11 mai 1977, je devenais propriétaire de ma première maison, à l'âge de vingt et un ans.

Par cette importante transaction, je prenais davantage confiance en moi. J'avais l'impression d'avancer, la roue commençait à tourner dans le bon sens. J'étais fière de moi. À petits pas, mon existence prenait une allure ascendante.

L'emménagement dans ma nouvelle demeure terminé, la vie allait bon train, mais un événement inattendu fit à nouveau surface, j'étais une fois de plus enceinte. Commenant à peine à souffler, cette nouvelle me contraria. Il ne se passait pas un mois d'agrément sans qu'une tuile vienne assombrir mon présent. Je prenais la pilule contraceptive, mais elle ne me convenait pas; à tout moment, je devais contacter le médecin afin de réajuster ma prescription. Ne désirant pas d'autres enfants avec André Roy, deux possibilités s'offraient à moi : soit je donnerais l'enfant en adoption après la naissance, soit je subirais un deuxième avortement. Toutes réflexions faites, j'optai pour le second choix. Toujours avec l'aide des danseuses topless, André Roy obtint un contact à Montréal.

Nous prîmes donc la direction de la grande ville de Montréal par l'autoroute 20, ce 16 août 1977. Alors qu'à la radio on informait le monde entier de la mort du «King», Elvis Presley, j'allais encore une fois mettre un terme à une quatrième grossesse «non désirée».

Arrivés à l'adresse indiquée, une escorte nous attendait afin de nous orienter vers la destination secrète. Ce lieu ressemblait à une clinique médicale.

Étendue, gisant sur un lit d'hôpital, je revivais à nouveau ce supplice. Après qu'on m'ait injecté un produit anesthésiant au col de l'utérus, je souffris le martyre. Nerveuse, très agitée, les nerfs à vif, je descendis tous les saints du ciel en sacrant, blasphémant et pestant contre André Roy pour toutes ses ruses s'acharnant contre moi. Les infirmières sur place tentèrent en vain de me calmer, mais rien à faire, étant trop absorbée par ce que je vivais

actuellement. Le maudissant, je me promis que c'était son dernier complot contre ma personne. Il fallait absolument qu'il sorte de mon quotidien, je n'en pouvais plus. Le temps était venu, je me devais enfin de prendre le plein contrôle de ma vie.

Sortie de cet endroit, je n'avais pas du tout le cœur à la plaisanterie. Le silence fut mon refuge tout au long du chemin de retour. La tristesse, je la ressentais mais la rage surpassait tout.

Dès mon retour à la maison, je pris un rendez-vous chez un gynécologue afin de me munir d'un contraceptif fiable.

Dans mon environnement, j'avais deux voisines toutes deux âgées dans la cinquantaine. L'une, dont j'oublie le nom, était super gentille et remplie de très belles qualités. Je me plaisais beaucoup à la côtoyer de temps en temps.

L'autre s'appelait Gyslaine Paré, elle était renommée pour être lesbienne et avait auparavant opéré un chenil. Aussi, elle avait fait vie commune, pendant quelques années avec Josée, la conductrice d'autobus scolaire connue lorsque j'étais étudiante au secondaire.

Gyslaine Paré, âgée de cinquante ans, ayant une stature ne dépassant pas cinq pieds, une voix rauque – probablement causée par sa grande consommation de drogues et de cigarettes – lui donnait une allure masculine et vulgaire. Nous nous visitions à l'occasion. Elle me déconcertait lorsqu'elle racontait que sa demeure se transformait en maison de débauche de temps à autre. Un club d'échangistes s'était formé et à tour de rôle, les membres se réunissaient chez les uns et les autres. Donc à l'arrivée, chaque invité devait se dévêtir, déposant ses vêtements sur une patère prévue à cet effet dans l'entrée. Puis la soirée battait son plein, chacun s'abandonnait dans ses plus érotiques fantasmes. Je redoutais, bien sûr, qu'André Roy participe aux activités de Gyslaine Paré pendant que je travaillais, mais je préférais ne pas y penser.

À quelques pas de la maison, André Roy loua un garage sur le boulevard Talbot à Stoneham où il pratiquait son métier de débosseleur-peintre. Le travail ne manquait pas car son principal client possédait une importante compagnie de location de camion. Ce client permettait d'amener beaucoup d'eau au moulin.

Comme j'avais atteint mes vingt et un ans, je sentais en moi une meilleure confiance et j'étais résolue définitivement à quitter André Roy. Sans aucun doute, je devrai user de stratégies; je réfléchissais à quelques plans.

Mes enfants grandissaient, ils avaient maintenant deux et trois ans, leur évolution se développait normalement et je vivais des moments de bonheur en leur compagnie. Durant les trois jours passés avec eux, je me gavais de leurs câlins tendres et de leurs petits bisous enfantins. Même s'ils adoraient leur gardienne «maman Yolande», j'avais toujours droit à leurs crises de larmes lorsque j'allais les reconduire. C'était déchirant, ils ne voulaient pas me quitter, mais le devoir d'aller travailler leur imposait cette douleur, laquelle me fendait le cœur à chaque fois.

Une petite routine s'étant installée avec mes enfants, je pouvais passer à autre chose. Donc je découvris une passion pour le ski alpin avec Diane, une collègue de travail. À deux pas de chez moi, je pratiquais ce sport à la station de ski Stoneham. Par la même occasion, j'initiai Tommy à cette activité en recourant à un instructeur privé. Il skiait sans les bâtons et était vraiment drôle. Il performait bien, je l'imaginais déjà en futur champion. Pendant ce temps, Nathalie s'amusait à la garderie de la station de ski. Ce superbe passe-temps enjolivait mes journées de congé et me procurait un bien énorme que je n'aurais voulu perdre pour tout l'or au monde. Ayant pratiqué plusieurs sports durant mon enfance, je retrouvais mon bien-être dans celui-ci.

## INFIDÉLITÉ

*La montagne à gravir  
Est remplie d'épreuves à subir  
Mais lorsqu'une réussite arrive  
Que de joie à les vivre*

*N. Roy*

À l'automne 1977, un client du resto me faisant la cour m'invita à une sortie et j'acceptai. Je devais comploter un scénario afin qu'André Roy ne connaisse pas mes intentions. Avec la complicité de mes collègues de travail, je réussis à obtenir un congé pour le samedi suivant. Je pris soin d'amener préalablement, pièce par pièce, des vêtements au resto pour la circonstance. Aussi, j'avais camouflé quelques dollars provenant de mes pourboires afin que ceux-ci remplacent le manque à gagner pour le samedi.

Le soir venu, afin de ne pas éveiller de soupçons, j'enfilai mon uniforme comme à l'habitude. J'étais craintive car cette évasion devait passer sous silence, «les secrets... je connaissais ça». Rendue au restaurant, c'était l'excitation. Mes copines de travail se réjouissaient pour moi, me voyant fuguer pour me réfugier dans les bras de quelqu'un beaucoup plus présentable qu'André Roy.

J'eus le privilège de débiter cette première soirée dans un chic restaurant de Ste-Foy, «Le Michelangelo», par un excellent repas à l'italienne où les escalopes de veau étaient un pur délice. Après cette bonne chère, nous nous rendîmes au Parc Samuel-Hollande où il œuvrait comme concierge. Nous nous installèrent dans une chambre vacante où j'eus droit à des gestes de douceur, de tendresse, sans répugnance, mais non familière avec cette façon

de faire, je ne connus toujours pas le plaisir de l'acte. La soirée terminée, il me reconduisit au travail où nous nous donnâmes rendez-vous pour le lundi suivant. Aussitôt à l'intérieur, je revêtis mes habits de travail et, en attendant de voir apparaître André Roy pour me récupérer, je racontai ma soirée aux copines qui semblaient toutes intéressées à connaître le déroulement de ma fugue. Après avoir vécu tant de délicatesses et de sérénité, je n'avais pas le goût de vivre la rudesse et la grossièreté de mon bourreau.

Comme prévu, le lundi suivant, mon nouveau compagnon vint me chercher à la maison pour une petite balade en direction du parc des Laurentides. Aussitôt, une voiture nous poursuivit avec à son bord nul autre qu'André Roy; il klaxonnait, nous doublait, nous coupait la route, j'avais très peur. Je souhaitais ardemment qu'il lâche prise et me laisse tranquille, ce qu'il fit après quelques kilomètres. Il fit demi-tour et rebroussa chemin.

Le soir venu, je passai donc par l'interrogatoire de ce dernier au sujet de mon aventure de l'après-midi. Sans m'avouer le nom de la personne informatrice de cette escapade, je savais bien que ma voisine, Gyslaine Paré, en était l'auteure.

Face à son questionnement, je lui affirmai qu'il n'avait qu'à me laisser partir, notre vie commune ne tenant plus qu'à un fil, son temps était maintenant compté. Piégée, mais tout de même satisfaite d'avoir usé d'un subterfuge, je venais de faire un grand pas. Non attachée à mon nouveau flirt, je décidai de mettre un terme à cette relation.

\*\*\*

Après avoir demeuré avec mon père à Matagami pendant près de dix ans, mon frère André, âgé de dix-sept ans, était de retour à Québec. Sans logis et sans emploi, je l'hébergeai chez moi et

André Roy lui offrit du boulot en l'initiant dans le débosselage et la peinture de véhicule. Pour ses sorties et ses déplacements, il dégota une petite moto. Mon jeune frère était de nature très renfermé, je ne le sentais pas plus heureux que moi. Il avait passé des années difficiles à Matagami avec Madeleine, la femme de mon père. Il me confirma l'exactitude des dires de la voisine qui avait écrit à ma mère quelques années auparavant. Nous nous réconfortions tant bien que mal en nous ouvrant brièvement sur notre passé trouble que nos parents nous avaient fait subir pendant notre enfance.

Au milieu de tout cela, les chicanes avec André Roy devenaient de plus en plus fréquentes et surtout violentes. Mon frère nous menaçait de contacter la police si nous ne cessions pas nos nombreuses querelles. Il était donc évident que Roy devait sortir de ma vie... une fois pour toutes.

Comme mon métier de serveuse l'exigeait, je marchais beaucoup et mes pieds me causaient bien des problèmes; les ongles de mes deux gros orteils étaient devenus incarnés. La douleur étant si intense, elle me réveillait la nuit. Une chirurgie s'imposait le plus tôt possible. Durant mes vacances estivales, j'en profitai pour remédier à toute cette souffrance et passai sous le bistouri du chirurgien.

Au même moment, ma sœur aînée, Carole, se mariait à Oakville en Ontario et à sa demande, j'acceptai avec plaisir de servir de témoin à son mariage. Alors, le 29 août 1978, André Roy, mon frère André et moi quitions Québec pour la province voisine.

Arrivés à destination, je rencontrai les membres de la famille, dont ma mère accompagnée d'un ami, mon père, sa conjointe et mon jeune frère Éric que je n'avais pas vu depuis longtemps. La noce se déroula dans la jovialité où l'anglais était à l'honneur puisque mon beau-frère, Bob, était anglophone.

La fête terminée, l'heure du retour sonnait. Avec un couple d'amis super gentils de ma sœur, présents à la noce, nous décidâmes de visiter les chutes du Niagara et la ville de Toronto. Durant deux jours aux chutes, ce fut pour moi un grand plaisir d'examiner cette création extraordinaire sur tous ses angles ainsi que de participer à des excursions de toutes sortes. Les touristes étaient nombreux, tous semblaient comme nous, en admiration devant ce panorama grandiose qui s'offrait à nos yeux. J'ai adoré ce voyage qui me fit grand bien, profitant de chaque instant pour me divertir et me reposer à la fois. Au Maryland, l'horloge en fleurs m'émerveilla ainsi que les spectacles de dauphins. Ces êtres magnifiques étaient formidables dans leurs multiples sauts et plonges. Puis ce fut le retour à la réalité sous tous ses aspects. Les querelles, les rages recommencèrent à nouveau. L'agressivité, la haine que je ressentais se manifestait quasi tout le temps, tout s'amplifiait, j'étais terriblement malheureuse. En septembre, j'avouais ouvertement qu'une rupture avec mon tortionnaire était de plus en plus évidente.

Par chance que les enfants m'apportaient du réconfort. Durant les trois jours qu'ils étaient avec moi, je profitais de leur période de sieste dans l'après-midi pour griffonner quelques épisodes de ma vie avec mon bourreau. Cette douloureuse activité me permit de me rendre à l'évidence que la seule issue pour moi était la séparation. La rédaction de ces pénibles mots s'adressait à moi seule, car c'était dans un esprit de honte et de culpabilité que je rédigeais des moments atroces que mon subconscient aurait surtout souhaité oublier.

Encore une fois, c'était mon secret, donc je pris bien soin de placer précieusement ces écrits dans un livre de la bibliothèque. Voici l'intégralité de ceux-ci :

## Lettre écrite en septembre 1978

*Le 21 décembre 1967, Mme Roy est très occupée avec ses six enfants. Je l'aide comme je le fais depuis déjà 6 mois. Je garde ses enfants, l'aide à faire son ménage. En somme, elle est une très bonne amie pour moi. Aujourd'hui n'est pas une journée comme les autres puisque j'atteins l'âge de 12 ans. Afin de me souhaiter un joyeux anniversaire, M. Roy me donne un baiser sur la joue. Il est âgé de 28 ans avec l'apparence d'un homme de 35 ans. Ce baiser me bouleverse beaucoup car j'éprouve pour cet homme un sentiment d'assurance que j'attribuerais à un père. Je dois avouer que je n'ai pas beaucoup d'estime pour mon père puisqu'il s'est rendu coupable d'inceste envers moi. Il nous a abandonné l'été dernier pour aller vivre avec une autre femme. Tous les membres de ma famille semblent malheureux de cette situation et surtout ma mère qui ne peut plus assumer son rôle de mère suite à une dépression nerveuse. Tout le monde semble s'envier et se détester.*

*Je vais chez les Roy presque à tous les jours après l'école et il m'arrive souvent de souper chez mes voisins. Je scrute M. Roy avec admiration car je le trouve tellement sensationnel. Il cherche à me séduire en se moquant de mes rougeurs qui apparaissent lorsque je suis gênée.*

*Le 24 décembre 1967, il est 11 heures le soir et Mme Roy doit s'absenter pour quelques instants. Je me précipite vers la porte afin de sortir moi aussi, mais M. Roy m'obstrue le chemin avec insistance afin que je reste avec lui. Il s'empresse aussitôt d'enfouir sa langue pleine de salive dans ma bouche jusqu'à la profondeur de ma gorge. Ce baiser ne ressemble*

*guère à celui qu'il m'avait donné le soir de mon anniversaire. Je sens sa langue imprégnée dans ma bouche comme s'il cherchait quelque chose à l'intérieur. Ce baiser me dégoûte, je veux crier mais je n'y parviens pas et je m'abandonne aux exigences de cet homme. Il porte sa main sur mes seins, je frissonne de peur. Le retour de sa femme le contraint à stopper ses gestes répugnants.*

*Je suis à la messe de minuit et j'en tremble encore. Je crois que mon corps va exploser.*

*Les jours suivants, lorsque je vois M. Roy, tout est différent, c'est confus dans ma tête et j'ai peur. Lorsqu'il passe près de moi à l'insu de sa femme, il m'empoigne un sein et il presse mon sexe pour me taquiner.*

*Il est 4 heures de l'après-midi, il fait froid, comme à l'habitude je suis sur le chemin du retour après l'école. Une auto s'arrête près de moi et j'aperçois André Roy qui n'hésite pas à m'offrir de monter. Je monte en croyant qu'il me reconduira chez-moi. Je peux renifler l'odeur du fuel que dégagent ses vêtements, attribuable à son travail de débosseleur-peintre. Il fait demi-tour et m'invite à une balade que je n'ai pas le choix d'accepter. Il me tire vers lui et passe son bras autour de mon cou et empoigne mon sein droit. Au bout d'un certain moment, il immobilise la voiture où je ne peux apercevoir que des arbres, nous sommes en pleine forêt. Il déboutonne mon pantalon et porte immédiatement sa main sur mon sexe. Il baisse son pantalon jusqu'aux genoux et il prend ma main puis la dépose sur son sexe déjà en érection. Je sursaute légèrement et je regarde. Je n'aurais jamais pensé qu'un pénis pouvait avoir cette dimension-là. Il me*

*fait coucher sur la banquette arrière de la voiture, m'écarte les jambes et c'est à cet instant qu'il pénètre mon petit vagin tout neuf. Je ferme les yeux car je ne veux pas voir cette affreuse façon d'aimer. Quelques instants plus tard, il retire son pénis et laisse couler un liquide blanc mêlé de rouge sur mon ventre. J'ai le goût de vomir tellement j'ai dédain. André Roy me rassure en me disant que si le liquide est à l'extérieur de moi je ne peux pas devenir enceinte.*

*Depuis plus d'un an, je revis toujours le même scénario quatre à sept fois par semaine. Je suis incapable d'y mettre un terme, je n'ai personne à qui me confier puisque la seule amie que je possède est Mme Roy.*

*Je viens d'avoir 13 ans. Comme à l'habitude, M. Roy vient à ma rencontre à la sortie de l'école, accompagné cette fois-ci d'un ami que je ne connais pas. Il stationne la voiture dans un boisé comme d'habitude et je me retrouve couchée sur la banquette arrière à moitié nue ayant quatre mains et deux bouches parcourant mon corps. Je sanglote mais les deux hommes sont trop affairés pour se rendre compte de mon état lamentable. J'essaie de mettre de l'ordre dans ce qui m'arrive, mais je n'y parviens pas. Je trouve inadmissible que deux hommes puissent avoir autant de plaisir à se partager la même femme en même temps.*

*Je fais de l'insomnie depuis quelques temps, j'ai de la difficulté à m'endormir car je crains une mauvaise réaction de M. Roy lorsque je lui ferai part de mon non désir pour le sexe à trois. Je m'inquiète aussi de la manière et des paroles que j'emploierai pour lui dire.*

*La fois suivante, M. Roy vient à ma rencontre accompagné de deux amis. Je suis toujours sur la banquette arrière avec deux inconnus s'amusant avec mon corps et André Roy assis derrière son volant supervisant le tout. Je vis une honte terrible, je me déteste de me laisser faire sans rien dire. Ces hommes me reprochent de ne pas assez bouger durant leurs ébats et je suis gênée.*

*Je suis très ébranlée de tout ce que je subis, il m'arrive de penser que la vie d'une femme c'est comme ça et que je ne suis pas normale. Je décide quand même de dire à M. Roy que je ne veux plus d'autres que lui au risque de le perdre.*

*Une autre fois, il s'amène avec un autre ami et je lui souffle à l'oreille : « C'est vous, M. Roy ou personne ». Je suis fière de moi car je viens de m'affirmer, même si ma phrase est courte, elle a été bien reçue. M. Roy reconduit son ami chez-lui et respecte ma demande. Il me prend dans ses bras et se met à pleurer et m'avoue qu'il est follement amoureux de moi. Je me sens bien, c'est la première fois que quelqu'un me dit qu'il m'aime. Il semble tellement sincère avec ses larmes abondantes que je le crois.*

*À l'été de mes 14 ans, je travaille dans un petit restaurant, je sors avec un gars de mon âge et je vois André Roy régulièrement. C'est un été assez chargé. Mon chum a de la difficulté à accepter ma froideur et mon refus pour le sexe avec lui; il me quitte à l'automne. Je suis en peine d'amour car je l'aimais beaucoup. André Roy est toujours à mes trousses, il me suit partout où je vais, je veux le quitter mais je ne trouve pas le moyen pour le faire. Je le sais coupable de ma rupture avec mon chum. Au printemps de mes*

*15 ans, c'est le scandale, ma mère est au courant de ma liaison avec André Roy. Je subis la pire volée de ma vie et je suis rejetée par ma mère et mon amie Mme Roy. Je travaille toujours au même restaurant depuis près d'un an. Je rencontre un gars de mon âge; André Roy ne me lâche toujours pas d'une semelle. Je décide de quitter André Roy à l'automne et de rester ferme malgré ses insistances à me revoir. Je sors avec ce gars de mon âge durant un an et demi. Je le quitte à l'automne de mes 16 ans.*

*André Roy profite de cette rupture pour me harceler davantage. Il pleure à chaque fois qu'il me voit, il dit m'aimer à la folie et qu'il est prêt à quitter sa femme et ses huit enfants pour moi. Je me laisse séduire une fois de plus par cet homme que je prends en pitié puisque je me sens coupable de son grand désespoir. Tout reprend de plus belle entre nous.*

*Le 25 décembre 1972, je viens d'avoir 17 ans, André Roy frappe à la porte de chez moi et annonce à ma mère qu'il vient de quitter sa femme et ses huit enfants pour aller vivre avec moi. Il a vite fait de convaincre ma mère de me laisser partir avec lui en usant de larmes et de paroles convaincantes prouvant ainsi son amour pour moi.*

*Le 3 janvier 1973, une nouvelle vie commence pour moi, j'emménage avec André Roy et je quitte l'école.*

*Je n'ai pas de moyen de contraception puisqu'André Roy me persuade que je n'en ai pas besoin et que je peux lui faire confiance. Je ne suis pas heureuse, je ne l'aime pas, la sécurité que j'attendais de lui se transforme en inquiétude. Je pensais qu'en demeurant avec lui sa soif pour le sexe s'estomperait,*

*mais tel n'est pas le cas. Je m'étends tous les soirs pour satisfaire ses besoins sexuels.*

*André sent que je me prépare à le quitter. Lorsque je lui fais part de ma décision, au mois de novembre 1973, il me regarde avec un sourire insolent en disant : « À ta place, j'attendrais le mois prochain. » Le mois suivant, je suis enceinte. Il m'avoue ne pas avoir trouvé d'autre moyen pour me garder près de lui. Huit mois plus tard j'accouche d'un petit garçon, dix mois plus tard j'accouche d'une petite fille et quelques mois plus tard je souffre deux avortements provoqués un après l'autre.*

Ce court récit fut tellement difficile à rédiger que je terminai cette lettre en résumant les quatre dernières années de ma vie en une simple phrase. Tous ces faits se logeaient dans ma mémoire; ils étaient encore très présents, je n'arrivais plus à composer, je martyrisais mon âme. Les forces morales me manquaient pour élaborer davantage sur ces épreuves troublantes que furent mes grossesses et mes avortements. Cependant, ces aveux à moi-même me permirent de prendre conscience de la gravité des multiples agressions.

## CHAPITRE 6

### LIBÉRATION

*Les années de sa jeunesse  
Où tout n'était que promesses  
Comme elle en a rêvé  
Au jour de sa liberté*

*N. Roy*

Bien décidée à quitter mon bourreau, je débutai mes démarches en contactant d'abord ma gardienne, afin de m'assurer qu'advenant une séparation, elle accepterait de garder Tommy et Nathalie. Sa réponse fut affirmative, ce qui me soulagea car il était capital de savoir mes enfants entre bonnes mains.

Ensuite, je téléphonai à mon amie Diane pour l'informer de ma décision et par la même occasion lui demander ses précieux conseils. J'eus la certitude que je pouvais lui faire confiance par la réponse spontanée qu'elle me fit :

« Monique, ne t'inquiète pas, je vais t'aider à te sortir de là. »

Ceci étant fait, je fis appel à mon beau-frère Claude, mari de ma sœur Marie-France, afin de lui demander son aide pour déménager. À son tour, il acquiesça volontiers à ma demande.

Toutes mes démarches s'avérèrent affirmatives; il ne me restait qu'à faire le grand pas, celui de la liberté.

Maintenant, au tour de la recherche d'un logement! Non fortunée pour l'instant et sans auto, je devais nécessairement louer un logement près de mon travail. Comme promis, Diane m'accompagna et à deux pas du restaurant Sam Wong, je dénichai une petite chambre dans le sous-sol d'une maison unifamiliale sise sur la rue Chanoine-Scott à Ste-Foy.

Nous étions trois locataires à partager l'appartement. Ne nécessitant aucun bail, cette location me permettait, à une semaine d'avis, de quitter ce lieu que je croyais très temporaire. Au coût de cinquante dollars par semaine, cela me convenait parfaitement; mes déplacements s'effectuant à pied, j'économisais sur le transport et ainsi ne grevait pas mon modeste budget.

Tout se déroulait dans l'ordre, comme je l'avais si souvent souhaité. La date définitive pour quitter André Roy fixée, le logement dégoté, les enfants en sécurité, le déroulement tant attendu allait bon train. André Roy semblait réticent, cependant il me donnait l'impression, à mon grand étonnement, d'accepter enfin notre séparation. Afin de m'assurer qu'il me laisse partir, je lui fis l'offre suivante :

«Je te cède la maison et les meubles (lesquels appartenaient uniquement à moi) et toi en retour, tu me verseras la somme de cent dollars par semaine ce qui représente le coût de la gardienne.»

Sans trop d'hésitation, il accepta ma proposition des plus alléchantes. Pour la femme abusée que j'étais, ça valait son pesant d'or; je me libérais du boulet que je traînais à mes pieds depuis trop de temps. Épuisée, il me fallait sauter sur cette occasion pour enfin refaire ma personne trop longuement mal exploitée et surtout si malheureuse.

Donc, le vendredi 2 mars 1979, veille de mon départ, je comprenais mal la docilité d'André Roy à me laisser partir. «Il y avait certainement anguille sous roche» me disais-je. Son comportement était inhabituel, j'en avais vraiment peur, alors qu'il m'avait toujours démontré une trop grande appartenance, tout à coup, il était autrement, me laissant entrevoir de l'indépendance! Certes, sa manière d'agir facilitera mon envol prévu pour le lendemain, mais sa fulgurante résignation m'intriguait. Je vivais ces dernières heures dans la crainte, allongée sur le divan, ayant pris soin de me munir d'un couteau de cuisine. Une seule idée me trottait dans la tête, j'étais hantée par ces mots effroyables : «S'il me touche, je le tue.»

Le moment fatidique approchait, samedi matin 3 mars, je me délivrais des griffes du diable. Comme d'habitude, mon frère André et André Roy quittèrent la maison pour le travail. Je me levai tôt afin de profiter de cette journée importante marquant ma remise en liberté. J'avais des ailes, seule au milieu de mes biens cédés la veille, je ne devais surtout pas m'arrêter à ressasser tout cela.

La première étape commençait à l'ouverture de la caisse populaire Notre-Dame-des-Laurentides pour retirer ma part, soit la moitié du contenu monétaire du compte conjoint. J'eus la surprise de constater qu'André Roy était passé avant moi, retirant la totalité de la somme existante, soit plus de deux mille dollars. Quelle déception! Je me voyais à nouveau sans le sou, subissant encore une fois le résultat de ses ruses. Toujours fidèle à lui-même, hypocritement, il cherchait à me détruire, à me ruiner jusqu'à la dernière minute. Je poursuivis tout de même ma journée, le cœur rempli d'espoir. Le déménagement s'effectua facilement, l'équivalent d'une auto remplie au maximum faisait l'objet de mes futurs biens matériels. Femme courageuse sans le sou, mais armée de l'essentiel : «la liberté»!

Enfin, l’emménagement terminé, je fis connaissance avec mes compagnes de logis : Fernande âgée de cinquante et un ans, célibataire, pleine d’entrain et Marie-Claude, une jeune étudiante d’origine acadienne native du Nouveau-Brunswick. Étant la dernière à m’installer, j’occupais la plus petite chambre du sous-sol. Une étroite fenêtre laissait s’infiltrer une faible clarté et une cuisine commune donnait directement sur la sortie de ma chambrette.

\*\*\*

Depuis le 3 mars 1979, l’entente verbale entre André Roy et moi était respectée. Il défrayait le coût de la gardienne régulièrement chaque semaine. Un mois s’écoula jour pour jour, le 3 avril et tel que convenu, je lui cédaï la maison au prix de la dette. Depuis notre séparation, c’était la première fois que je le revoyais. Il passa me chercher et la transaction se conclut à sa convenance, dans un restaurant de Charlesbourg devant le notaire René Goupil. Les papiers signés, je vis aussitôt le changement d’attitude du nouveau propriétaire. Devenu froid et arrogant, il démontra radicalement une grande indifférence, un comportement que je ne lui connaissais pas. Puis, il me déposa chez moi, me lançant un sourire méprisant ce qui témoignait clairement d’un empressement à se débarrasser de moi.

Pour moi, une nouvelle page venait de se tourner. Ma récente mutation me plaisait bien malgré l’étroitesse de mon gîte. Mes compagnes étaient sympathiques et l’entente régnait entre nous. Je travaillais, je me refaisais petit à petit des économies, cependant, assoiffée de liberté, je sortais beaucoup. Un urgent besoin d’épanouissement bouillait dans tout mon être. L’alcool aidant, je savais comment m’éclater à chaque sortie et je rencontrais des gens intéressants avec qui je pouvais discuter sur des sujets tous aussi intéressants les uns que les autres.

Je choisissais mes lieux de détente et le Quality Inn en faisait partie. Le piano-bar animé par Marc Drolet agrémentait mes soirées en dansant au son de sa musique. La discothèque du Concorde à Québec et le bar du Château Frontenac faisaient également partie de mes endroits d'évasion. Je me joignais à mes copines de travail célibataires pour différentes autres occasions d'épanouissement.

De plus, Diane et Claudette, accompagnées de leurs conjoints plus âgés que moi, m'amenaient danser au Château Frontenac; j'appréciais leur compagnie car je me sentais sécurisée en leur présence.

## ACTION-RÉACTION

*Que l'on parle d'inquiétude  
Ou bien d'incertitude  
Il n'y a que la peur  
Pour faire ces frayeurs*

*N. Roy*

Plusieurs hommes d'affaires venaient temporairement à Québec pour leur travail. Ils me convoitaient, ce qui me plaisait bien car je sentais ces gens très respectueux de ma personne. Je ne cacherai pas cependant, la trouille toujours éveillée en moi de rencontrer un manipulateur comme celui que je venais de quitter. Néanmoins, mon expérience vécue me permettait de les détecter assez rapidement. J'étais sans cesse en état d'alerte, je me devais d'être vigilante afin de ne pas pousser exagérément ma témérité et mon audace.

Désirant éperdument choisir mes futures relations masculines, je mettais toutes les chances de mon côté. Point de vue physique, je n'étais pas tout à fait satisfaite de mes seins. Un jour, je contactai le Docteur Alphonse Roy – chirurgien esthétique – afin de subir une intervention chirurgicale pour une légère augmentation mammaire. Surpris de ma décision, ce dernier me questionna :

« Pourquoi voulez-vous cette transformation ? » me demanda-t-il.

Incapable de lui donner la véritable raison, je lui dis tout simplement que c'était mon plus cher désir. Avec cette future initiative, j'étais convaincue dans mon for intérieur que je

possèderais le pouvoir de choisir mes partenaires au lieu d'être choisie comme mon bourreau l'avait fait. Aussi, après quelques années de fréquentations dans les bars où les danseuses aux formes parfaites se pavanaient, je voulais à quelque part leur ressembler.

Donc, les explications d'usage d'un bon médecin terminées, les mensurations désirées bien spécifiées, la chirurgie fut fixée pour le début du mois d'août 1979, durant ma période de vacances estivales.

\*\*\*

Que devenaient mes deux enfants durant ce temps ?

À mes yeux, malgré cette dure réalité, je me voyais comme une bonne maman. Inévitablement, je les négligeais d'une certaine manière et ils me manquaient terriblement. Occasionnellement, je les recevais dans ma minuscule chambre dont les conditions de vie étaient vraiment pénibles. Ces pauvres petits êtres ne méritaient pas ce revirement de ma part. Mises à part quelques visites espacées chez la gardienne, notre relation se limitait à des appels téléphoniques et à chaque fois, la communication se terminait par des pleurs et de la désolation.

Un accident imprévisible survint lorsque Nathalie, âgée de quatre ans, se fit mordre par le chien de la gardienne. Les crocs de l'animal lui égratignèrent le nez et perforèrent sa petite joue droite. On l'amena à l'hôpital où un chirurgien tenta du mieux qu'il put de réparer les dégâts, mais une cicatrice demeura apparente malgré ces bons soins. Aussi, on lui fit une injection pour enrayer le tétanos.

La petite raconta qu'elle courait avec le chien et accidentellement lui avait tapé le museau. Aussitôt, la bête

l'attaqua. La gardienne étant complètement désolée de ce malheureux incident, le chien fut euthanasié le jour même.

\*\*\*

Un certain soir de juillet de cette même année, je me retrouvai dans une discothèque bien branchée du Vieux Québec où je rencontrai un type très gentil doué d'un bon sens de l'humour. L'atmosphère était à la fête, je riais, m'amusant durant toute cette soirée bien arrosée. Finalement, à la fermeture du bar, je succombai aux avances polies de Serge, un beau et grand jeune homme élégant. Sa manière de m'aborder me charma et je passai la nuit avec lui. Je me sentais en sécurité... il travaillait comme policier pour la sûreté du Québec. Comme antérieurement, je ne ressentis aucun plaisir dans cette relation sexuelle.

Peu de temps après, l'alcool n'agissant plus sur mon insouciance, je réalisai ma faiblesse et je fus incapable de m'endormir. Je quittai le lit pour terminer la nuit sur le sofa dans l'autre pièce de la luxueuse suite de l'hôtel, seule, à réfléchir.

Au réveil, j'étais plutôt abasourdie et l'homme sembla surpris par mon comportement étrange. Sans dire mot, il s'approcha de moi, me couvrant de douceur et de tendresse. Tellement habituée à la souffrance des caresses, ces gestes inaccoutumés me procurèrent un bien jamais goûté auparavant. En nous quittant, je lui laissai mes coordonnées.

\*\*\*

Lors d'une rencontre avec mon frère André, celui-ci m'apprit que son patron André Roy faisait vie commune, depuis le jour de mon départ, avec Gyslaine Paré, mon ancienne voisine. De ce fait, ceux-ci ne pouvant plus l'héberger, André se réfugia alors

chez mon autre frère, Pierre, demeurant toujours au sous-sol de la maison louée après son départ de chez moi en 1975.

Alors, je compris le comportement indépendant d'André Roy avant mon départ. Rusé comme je le connaissais, il avait fait ses arrangements au préalable.

Occasionnellement, je voyais mon frère André; il me disait que le commerce d'André Roy fonctionnait bien, le travail ne manquait pas. Depuis le 3 avril, jour de la passation de la maison, monsieur ne payait plus la somme de cent dollars par semaine pour la gardienne. Sa négligence m'obligeait à faire du temps supplémentaire au restaurant afin de défrayer les coûts de la gardienne et subvenir aux besoins des enfants.

Quelques temps après, ma gardienne m'informa que monsieur venait chercher les enfants les fins de semaine pour les amener dans des camps de nudistes et que Nathalie s'en plaignait de retour chez elle. Je devais agir rapidement et m'opposer fortement à ce genre de sorties. Je devais protéger mes enfants de ce pervers.

En premier lieu, je lui téléphonai, l'interdisant formellement d'amener les bambins dans de tels endroits, lui hurlant qu'il allait avoir de mes nouvelles.

Je devais entreprendre des procédures judiciaires afin de rendre officielle la pension alimentaire qu'il ne me versait plus et éclaircir la garde légale des enfants. Tout d'abord, je devais me prévaloir des services d'un bon avocat pour lui soumettre les deux points mentionnés me tenant vraiment à cœur. Je contactai donc mon ancienne conductrice d'autobus, ex-conjointe de Gyslaine Paré, sachant qu'elle avait déjà eu recours à la justice contre cette dernière.

Sympathisante à ma cause de devoir dénoncer ces deux immoraux, elle me suggéra Me Henri Beaudry pour plaider mon cas.

«Il est un excellent avocat et surtout il ne s'achète pas.» me disait-elle.

Ce précieux conseil fut de grand secours; dès le premier contact avec cet homme de loi, je sentis un espoir. J'étais décidée à me battre et rien ne pouvait m'arrêter. Donc, le vingt-quatrième jour de juillet mille neuf cent soixante-dix-neuf, je comparaissais à la cour contre André Roy.

**JUILLET 1979**

*J'écirai pour toi  
Tous les mots de mon cœur  
Pour que toi et moi  
On se retrouve sans malheur*

*N. Roy*

Le tribunal, sur la requête pour garde d'enfants et pension alimentaire, rendait son jugement :

« Sur la requête pour garde d'enfants et pension alimentaire font ensemble la convention suivante pour assurer aux enfants une bonne éducation morale :

1. La requérante aura la garde de ses enfants mineurs, Tommy et Nathalie;

2. L'intimé paiera à titre de pension alimentaire pour les enfants la somme de 100 \$ par semaine payable le vendredi de chaque semaine à l'endroit que lui indiquera la requérante;

3. La requérante pourvoira de ses deniers à toutes les autres dépenses autres que celles d'alimentation et de garde telles que vêtements, médicaments et soins médicaux, frais de scolarité, etc...

4. Les enfants seront retournés chez la gardienne, rue Sherwood à Notre-Dame-des-Laurentides, qui les gardera;

5. L'intimé pourra sortir ses enfants avec lui le samedi et le dimanche, la première et la troisième semaine de chaque mois à la condition toutefois de les ramener pour l'heure du coucher. »

\*\*\*

Deux jours suivant le procès, soit le jeudi 26 juillet, j'étais au travail, il était environ 19:00 heures quand mon patron m'aborda pour me mentionner que durant l'achalandage du souper, ma sœur Rachel avait téléphoné et qu'il s'agissait d'une urgence. Précipitamment, je me ruai sur le téléphone pour apprendre, à mon grand regret, le décès de notre frère André victime d'un accident de moto survenu quelques heures plus tôt, en se rendant au travail, à quelques kilomètres du garage André Roy.

Une pluie abondante provoqua le dérapage de sa moto en roulant dans une mare d'eau, le projetant ainsi directement sur une voiture circulant en sens inverse.

«Il n'eut aucune chance et mourut sur le coup.» disait-on.

J'étais dans tous mes états, mes collègues me versèrent un petit cognac pour me calmer et me conseillèrent de quitter sans inquiétude du service de mes clients.

Arrivée à ma chambre, je me réfugiai seule au milieu de mon lit et pleurai un long moment. Je me rappelais son appel téléphonique de la veille alors qu'il m'invitait pour une balade en moto, laquelle j'avais refusée, préférant sortir entre amies. L'épreuve fut difficile à surmonter; le décès d'un frère que j'aimais tant, si près de moi, m'accablait intensément.

La veille de ses funérailles, je décidai d'aller me blottir au creux de son lit, consciente qu'il me manquait déjà. Pour comble de malheur, je découvris sur sa table de chevet des écrits fraîchement rédigés par lui, sur des feuilles roses, ayant pour titre : «Le Changement», posés près d'une bible miniature ainsi qu'un

livre intitulé «La puissance du subconscient» que je lui avais prêté quelques jours plus tôt.

## Écrits de mon frère André

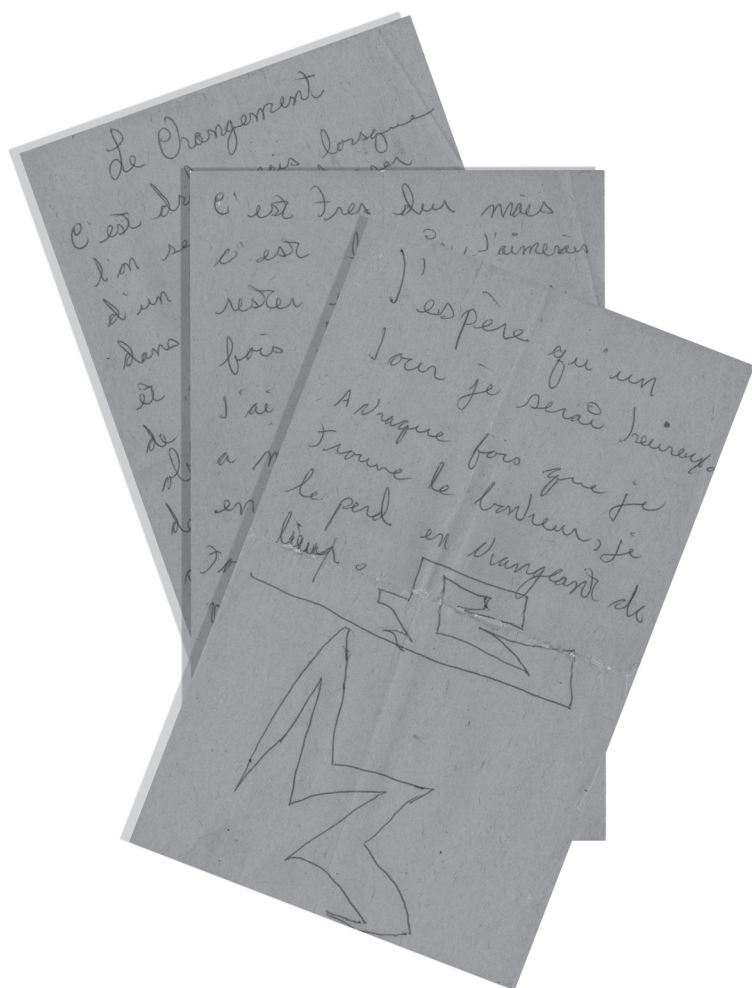
### *Le Changement*

*C'est drôle mais lorsque l'on se fait bardassé d'un bord pis de l'autre dans notre jeunesse et qu'à chaque moment de notre vie on est obligé de se séparer de nos amis ou de ceux que l'on aime ça fait mal, il faut savoir s'adapter à chaque fois, changer de monde, recommencer à neuf.*

*C'est très dur mais c'est la vie. J'aimerais rester en place une fois dans ma vie. J'ai beaucoup de misère à m'adapter au monde en plus je change tout le temps de lieux. Donnez-moi la force, donnez-moi l'amour.*

*J'espère qu'un jour je serai heureux. À chaque fois que je trouve le bonheur, je le perds en changeant de lieux.*

À la fin de ses écrits, il avait griffonné un gros «C» pour changement et un gros «M» pour, peut-être, «mort».



Écrits de mon frère André

Était-ce une lettre de détresse? Je pleurai toute la nuit sur ces mots, croyant qu'ils s'adressaient directement à moi, car j'étais convaincue d'avoir été la personne la plus importante lors de ses derniers jours sur cette terre. Sa mort laissait en mon cœur un grand vide, une grande crevasse douloureuse où prenait place la culpabilité. Je regrettais de n'avoir pas fait les efforts nécessaires

pour mieux le comprendre, lui qui à dix-neuf ans ne demandait au fond qu'un peu d'amour et de bonheur. Je me remémorais ses paroles dites quelques jours plutôt quand je lui promis de sortir avec lui lors de mon prochain congé. Voici ce qu'il m'avait répondu avec aplomb :

«Tu dis cela et tu feras comme la dernière fois, tu annuleras notre rendez-vous à la dernière minute.»

Il avait entièrement raison, ce fut exactement ce que je fis. Ma culpabilité devenait de plus en plus infernale... j'avais raté l'occasion unique de le voir une dernière fois.

André était demeuré deux ans sous mon toit; il dut «changer de lieu» après ma séparation et sans m'en douter, je l'avais obligé à vivre ce qu'il redoutait tant, «l'insécurité». Tout coïncidait avec moi concernant ses aveux. Je comprenais maintenant que sans me l'avoir exprimé clairement avant sa mort, il avait connu un certain bonheur avec moi. C'était ma consolation.

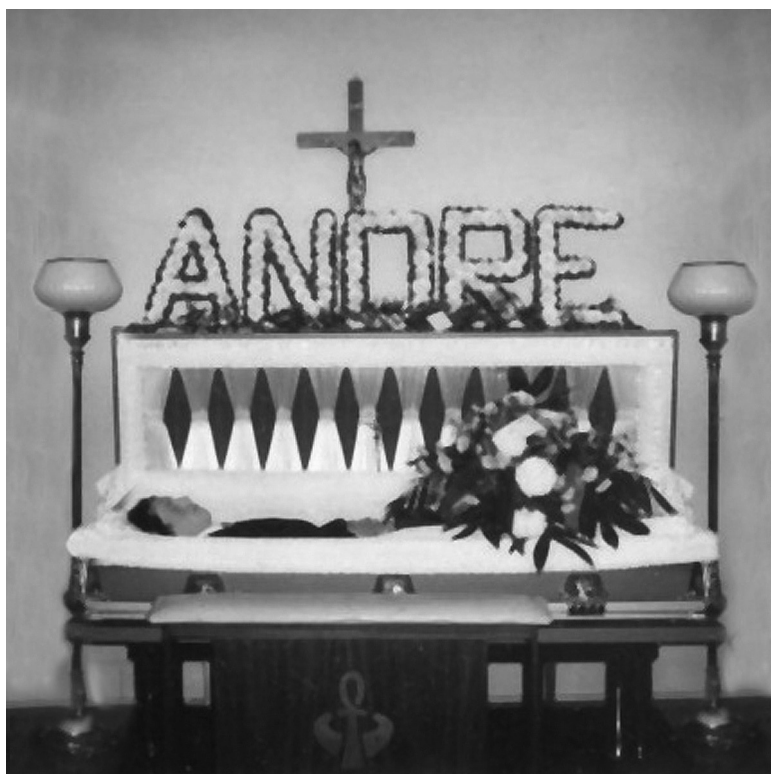
Le lendemain, je proposai à Carole, Pierre, Rachel et Marie-France d'offrir pour l'occasion, un arrangement de fleurs mortuaires comportant les cinq lettres de son prénom. Chacun payait une lettre, tous furent unanimes et approuvèrent ma suggestion. Un «ANDRÉ» en fleurs servit d'ornement au-dessus de son cercueil.

Quand à André Roy, son dernier employeur, il se contenta de faire livrer un bouquet de fleurs et brilla par son absence. Il ne daigna même pas assister aux funérailles de son fidèle employé – qu'il avait probablement exploité... – mon petit frère bien aimé.

Le 30 juillet 1979, j'étais assise dans l'église de mon enfance, entourée de Tommy et Nathalie pour la célébration des funérailles. Je pleurai à chaudes larmes tout au long de la cérémonie. Mes enfants pleuraient aussi cherchant à se consoler l'un l'autre, ne

sachant trop l'ampleur de ma souffrance. Trop jeunes, ils ne pouvaient pas comprendre que leur oncle André ne reviendrait plus, je sentais chez ces deux petits anges une belle compassion pour moi.

Cette mort tragique me bouleversait tellement, je le voyais partout. À plusieurs reprises, en croisant des jeunes de son âge, je leur trouvais des ressemblances frappantes de mon petit frère. Leurs yeux reflétaient son regard plein de bonté.



Funérailles d'André

## VACANCES

*Sentir dans son corps  
Une voix en accord  
À combattre pour rien  
On ne se sent pas bien*

*N. Roy*

Quelques temps après cette dure réalité, vint ma période de vacances bien méritées. Tel que prévu, je passai sous le bistouri du chirurgien pour mon augmentation mammaire. L'opération fut réussie, aucune cicatrice apparente, la prothèse ayant été insérée par une minuscule incision pratiquée dans l'aréole sur chaque mamelon. Bien éveillée, quelle surprise! Wow! Je constatai l'amplification énorme. C'était beaucoup trop! On avait fait de ma modeste poitrine une «Pamela Anderson»... Le chirurgien démontrait une fierté de cette nouvelle transformation mais... moi! Tout de suite, je lui manifestais ma déception en lui disant mon insatisfaction dans la grandeur et j'exigeais une correction dans un délai raisonnable. Je fus doublement étonnée quand il me dit qu'il s'était basé sur ma largeur d'épaules pour le format de la prothèse. Bien certain que je possédais une bonne stature vis-à-vis celles-ci, car étant une sportive avisée, j'avais développé certaines parties de mon corps plus que d'autres. Donc «Pamela Richard» avait quitté l'hôpital insatisfaite, avec des nouveaux seins proéminents, pour se réfugier pendant un certain temps en convalescence chez son amie Diane où elle fut traitée comme une star...

Puis, ce charmant policier rencontré plus tôt vint me visiter pendant ce séjour, m'apportant une carte de prompt rétablissement. Encore une fois, j'appréciai beaucoup cet autre

petit geste, signifiant un certain intérêt envers moi, beaucoup de gentillesse et surtout de la douceur et du respect. J'étais heureuse de sa présence et de son agréable compagnie.

Ainsi, deux mois après, je retournais en salle d'opération afin qu'on corrigeât mes protubérances mammaires. Pour se faire, je dus défrayer le coût des nouvelles prothèses et non les frais de la chirurgie. Cette fois-ci s'avéra un réel succès et une entière satisfaction de ma part.

\*\*\*

Le 19 septembre 1979, encore endeuillée, je rédigeai une prière à mon frère André se lisant comme suit :

### ***Prière faite pour André Richard***

*À toi qui viens de faire ce grand pas, à toi qui viens de franchir ce mur, à toi qui viens de traverser ce miroir, à toi qui viens de partir pour ce voyage sans retour, je prie Dieu afin qu'il te donne le bonheur que tu as tant mérité, ce bonheur que tu attendais depuis si longtemps.*

*J'ai confiance en Dieu et j'ai confiance en toi, c'est pourquoi je vous demande sincèrement de bien vouloir répondre à mon appel : « Veillez sur les deux êtres que j'ai de plus chers au monde (Tommy et Nathalie), donnez-moi la force de refaire ma vie afin que je sois de nouveau réunie avec mes enfants, aidez-nous tous les trois à vaincre les inconvénients de la vie avec force, donnez-nous amour et compréhension. »*

*Mon Dieu, vous avez donné le bonheur à André Richard, je vous demande de faire de même avec moi, je ne demande pas le bonheur parfait, mais seulement une vie simple et heureuse.*

*« Notre père qui êtes aux cieux que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté (accepte André Richard dans ton royaume) soit faite sur la terre comme au ciel, donne-nous aujourd'hui "paix et amour", pardonne-nous nos offenses et délivre-nous du mal et du malheur. Amen »*

*Je termine cette prière, André, en te disant que je t'aime et que je lirai cette page régulièrement. Aide-moi, je t'en supplie. De là-haut tu vois sûrement mieux. Je t'aime de tout mon cœur. Adieu André.*

## D'AVENTURES EN AVENTURES

*Accorder à ses pulsions  
Un élan de passion  
Permettre à son cœur  
Un instant de bonheur*

*N. Roy*

Toutes ces péripéties étant devenues choses du passé, la vie reprenait encore une fois son voyage au long cours. Je travaillais certes, mais j'étais animée d'une rage de vivre, de m'amuser, de rencontrer de bonnes gens, je voulais tout simplement goûter le bonheur, la paix et la beauté sous toutes ses formes.

Puis un jour, une idée géniale germa dans mon ciboulot. Alors, je suggérai à ma mère de faire un voyage organisé en Floride au mois de janvier 1980, dans l'espoir que cette excursion appliquerait un baume sur nos blessures suite au décès de mon frère et qu'il nous procurerait un grand bienfait à toutes deux.

Pour moi, n'ayant jamais connu l'expérience de voyager par avion, ce fut mon baptême de l'air. L'inconnu ne m'effrayant pas, un enchantement m'habita tout le temps du vol et je me trouvais favorisée de pouvoir bénéficier d'une telle aisance.

Rendues à destination, déjà le lendemain, d'intéressantes sorties programmées nous attendaient. Je profitais totalement de chaque moment lors des visites de différentes villes très prisées des canadiens. Du côté de maman, le refrain était très différent, n'appréciant aucunement son passage dans ces lieux, si fabuleux pourtant. Elle se désista à maintes reprises quant à la participation aux activités organisées par l'agence, se confinant plutôt entre

les quatre murs de la chambre d'hôtel où elle pleurait et se plaignait continuellement. Prise par des crises de panique, du fait de demeurer seule, elle m'inquiétait mais je me demandais s'il n'y avait pas un peu de cinéma dans son histoire. Déçue de son attitude, je l'ignorais par moment, ne voulant pas perdre tous les délices que m'offraient ces agréables randonnées, entre autres à Cypress Garden, Walt Disney World, etc.

Quelle déception ai-je vécu d'avoir amené ma mère ! Elle représentait pour moi un boulet traînant à mes pieds. Je m'aperçus que la dépression la minait encore intensément, me souvenant lorsque j'étais jeune de son refus d'avancer, craignant l'inconnu.

Le retour en avion fut assez pénible, son problème psychologique la menant à jouer le rôle d'une grande malade, se plaignant de nausées, d'inconfort et d'un mal-être ne se pouvant pas. J'en étais très mal à l'aise. À l'atterrissage, je dus attendre la descente d'avion de tous les passagers et ainsi sortir ma mère en fauteuil roulant comme il se doit dans l'éthique des transports aériens.

Aussitôt franchies les barrières de sécurité, elle me regarda avec un sourire en me disant : « Tout va bien maintenant. »

Que fallait-il croire dans toute cette comédie ? En conclusion, elle avait carrément gâché mon voyage.

\*\*\*

De retour à la maison, je désirais toujours reprendre toutes ces belles années de jeunesse perdues. Je passais mes soirs de congé dans les bars à vivre aventure après aventure, cherchant toujours mon petit bonheur. Il y eut des temps où je côtoyais quatre à cinq hommes d'affaires venant à Québec périodiquement. Je prenais rendez-vous avec le premier qui me contactait. Tous de bons gars,

ignorant tout de mon passé troublant. Je sentais que pour eux, j'étais d'agréable compagnie pour les accompagner au cours de délicieux soupers dans les plus chics restaurants de Québec et par la suite, pour une nuitée à l'hôtel.

Je voulais guérir de cette souffrance trop longtemps endurée, je voulais découvrir ce bien-être que vivent d'autres femmes lors de leurs relations intimes, mais j'en étais toujours incapable malgré toute la douceur et la tendresse que ces hommes m'accordaient. J'étais encore trop marquée par tant de rudesse et d'égoïsme de mâle en rut connus en bas âge.

Inconsciemment, durant cette étape de ma vie, je ne pouvais me permettre de tomber amoureuse d'un homme. Je ne désirais aucun attachement, je recherchais uniquement de la bonne compagnie. Ils me procuraient du réconfort, m'apaisaient et engourdissaient mes profondes blessures causées par les gestes répugnants de mes deux voleurs d'enfance – mon père et André Roy.

Un jour, alors que je me trouvais au piano-bar du Quality Inn, le pianiste Marc Drolet vint vers moi et me demanda le montant que je désirais pour une relation sexuelle avec lui. Estomaquée, je ne pus souffler mot, lui jetant un regard assassin. À ce moment, je compris que je projetais l'image d'une allumeuse... une prostituée. Rongée par la honte, j'ai quitté les lieux et je n'ai jamais plus remis les pieds à cet endroit.

## L'AMITIÉ

*Conserver ses acquis  
Vivre loin de l'ennui  
Avoir ce goût d'aimer  
Autant la vie que l'amitié*

*N. Roy*

À l'été 1980, je trouvais le moment venu de quitter ma petite chambre minable de la rue Chanoine-Scott afin de m'installer dans un logement plus spacieux. Je n'avais pas meilleure occasion puisque Pauline, une bonne copine de travail récemment séparée cherchait aussi un logis. Comme son mari avait la garde de ses enfants, nous avons convenu de vivre en colocation de façon équitable. Nous louâmes un bel appartement avec balcon, au second palier, sur la rue Monseigneur-Grandin à Ste-Foy, non loin du Sam Wong où nous travaillions.

Une grande amitié se développa entre nous, chacune craignant la solitude, nous nous entendions sous presque tous les points de vue. Nous sortions souvent et nous organisions régulièrement diverses activités avec nos quatre enfants. Son aîné à peine âgé de sept ans, souffrait d'une paralysie cérébrale. Simon et Jimmy étaient très attachants. Malgré les circonstances, deux journées par semaine étaient consacrées à chérir nos jeunes marmots et nous nous acquittions le mieux possible de notre rôle de maman. Quelques-unes de ces sorties s'étaient déroulées au zoo de Québec, à la basilique de Ste-Anne-de-Beaupré ou encore à Pic à Pioche. Ces doux moments nous rendaient tous les six très heureux, même le petit Simon pour lequel nous louions un fauteuil roulant, car il avait peine à marcher.

Tout comme moi, Pauline avait été privée d'une partie de sa vie de jeunesse, étant devenue une jeune mère trop tôt. Toutes deux rattrapions le temps perdu en fêtant et en nous éclatant à danser dans les bars.

Oui, nous vivions à cent milles à l'heure, étant parfois très audacieuses et plutôt téméraires. Rien ne nous retenait, plus rien ne nous faisait peur. Un certain soir après une bonne soirée endiablée, alors que je n'avais jamais conduit un véhicule, j'étais devenue la conductrice. Je contrôlais le volant et les pédales pendant que Pauline changeait les vitesses de la voiture sport de marque «Barracuda». Comme le dit la chanson : «Là, du plaisir, y en avait, y en avait pour tout le monde...»

Cette euphorie avait failli nous coûter la vie, car à un moment donné j'enlignais carrément la voiture hors de la route. Heureusement, mon amie aux réflexes rapides corrigea la situation en braquant le volant du côté opposé en s'écriant : «Où tu t'en vas?» Le «fun» était terminé, j'eus la peur de ma vie et j'ai compris qu'on ne badine pas derrière un volant.

Au cours de ce même été, toutes deux devenues des inséparables, nous nous offrirent un voyage à Hampton Beach dans le Maine, aux États-Unis. Ce fut extraordinaire car je me plaisais beaucoup avec cette fille; nous étions de vraies complices averties et on ne voyait pas le temps passer au cours de tout ce que nous partagions.

De retour à notre réalité, à Québec, un certain soir je fis la connaissance d'un avocat de Québec. Comme il s'envolait pour la Floride le lendemain pour disputer un match de hockey amateur, il me demanda, insistant, de l'accompagner. N'étant pas très sûre de cette brusque insistance, je fis part de cette proposition à mes collègues qui m'encouragèrent à profiter de ce bon moment se présentant soudainement.

Le lendemain soir, nous partîmes pour Montréal, l'envol pour la Floride n'ayant lieu que le surlendemain, nous devions donc dormir dans un chic hôtel avec lit d'eau, près de l'aéroport. Ceci étant fait, je téléphonai à mon employeur pour l'aviser de mon escapade en Floride et lui spécifiai que je prenais quatre jours de vacances, lesquels me furent catégoriquement refusés. En entendant ma discussion vaine, comme tout avocat sait si bien le faire, il prit le combiné du téléphone et insista fortement jusqu'à ce que mon employeur accepte de me laisser partir. Par la force, mon patron se sentant coincé, n'a eu d'autres choix que de consentir à ma demande.

Quelle aventure décevante! J'étais mal à l'aise parmi les épouses des autres joueurs; plutôt hautaines, elles semblaient se demander pourquoi l'avocat n'était pas accompagné de sa propre épouse.

De plus, pour le retour, je devais revenir seule par un autre vol et l'arrivée était à Dorval. Déçue de cette bizarre aventure, je me retrouvai seule à l'aéroport. Afin de calmer mon insécurité, je m'étais un peu étourdie par l'alcool durant le vol. Comme il était tard, aucun départ par autobus en direction de Québec n'avait lieu avant le lendemain matin. Dépourvue, je devais attendre toute la nuit à cet endroit; le désespoir se lisant dans mon comportement, deux gars s'approchèrent de moi et m'invitèrent à leur hôtel. Ils m'amènèrent à leur auberge, un endroit minable... un trou. J'ignorais complètement où j'étais et la peur me gagna de plus en plus. Je grimpai tout de suite à ma chambre prenant soin de verrouiller la porte derrière moi. Je réussis tout de même à m'assoupir.

Le lendemain matin, l'un d'eux frappa à ma porte, prétextant vouloir me réveiller. Imprudente, le lui ouvris et compris aussitôt sa ruse lorsqu'il m'approcha férocement, le mâle en rut venait m'agresser. Dès lors, je sus que si je me débattais, je subirais un viol des plus agressifs. Je demurai inerte, espérant de tout cœur

qu'il me laisse partir ensuite. Libérée de ses griffes, je pus enfin quitter ce lieu maudit et rentrer chez moi, désirant ardemment oublier toutes ces mauvaises péripéties.

De retour au travail, je dus affronter mon patron m'annonçant irrévocablement que mon geste irréfléchi avait comme conséquence la perte de mon emploi. Ce congédiement fut un coup dur pour moi, mais me fit réfléchir. Croyant vivre quatre belles journées de plaisir, cette aventure se transforma en cauchemar. Je devais comprendre et accepter les conséquences de mes actes et surtout ralentir ma témérité. Ma petite voix résonna à nouveau : «Accepte.» Elle me réveilla et je pris conscience que je poussais l'audace à un trop fort degré. Elle me mènerait à ma perte.

Rapidement, je dénichai un nouveau «job» comme barmaid dans un petit bar à Ste-Foy, «Le Moulin Rouge». Chanceuse, il était situé non loin de chez moi. Cependant, je n'aimais pas ce travail. Malgré une similarité entre le métier de serveuse de restaurant et une barmaid, je m'aperçus que ces deux fonctions comportaient bien des différences. Comme serveuse, rien ne m'obligeait à discuter avec les clients tandis que le métier d'une barmaid consistait à entretenir la conversation avec les gens, souvent éméchés, ce que je n'appréciais pas.

À cette époque, je rencontrai Jocelyn, un serveur de la brasserie «La Meunerie» à Sillery. Malgré sa dépendance importante à l'alcool, je consentis à ce qu'il habite avec Pauline et moi. Pour la première fois, j'acceptais de vivre une relation amoureuse stable. Jocelyn était un bel homme âgé de trente-trois ans alors que moi, j'en avais vingt-quatre. Natif de Baie-Comeau, sa famille y demeurant était sympathique et accueillante. Avec Tommy et Nathalie, il était gentil et nous vivions semblablement comme une famille reconstituée.

Entre-temps, je constatai que le «Bavard Roy», une brasserie bien branchée, située au coin du boulevard du Vallon et chemin Ste-Foy, recherchait du personnel. On m'engagea et je quittai immédiatement mon poste de barmaid. Avant de reprendre le boulot, Jocelyn et moi décidâmes de rendre visite à sa famille. Ce fut un voyage de plaisance avec mes enfants qui furent adorables et très bien accueillis par la récente belle famille. À cet endroit, tous participèrent à la cueillette des moules aux abords du fleuve St-Laurent et pour la première fois, je sentais que je vivais une situation de famille dans la normalité. Cette brève visite contribua énormément à nous procurer, à nous trois, un bien-être inestimable.

## GARDE LÉGALE

*J'ai l'espoir volage  
De ceux qui ont la foi  
Sortir enfin de cette cage  
Où tu ne fais plus la loi*

*N. Roy*

Fin août 1980, ma gardienne m'informa qu'André Roy était venu chercher les deux enfants et tous leurs effets personnels pour qu'ils aillent vivre à plein temps avec lui et Gyslaine Paré. De quel droit pouvait-il agir ainsi ? Une rage incontrôlable s'immisça en moi, je devais sauver mes petits de ce milieu pervers. De plus, André Roy ne versait toujours pas la pension alimentaire et se prévalait de moins en moins des visites aux enfants. J'assumais toujours seule les dépenses concernant la responsabilité des enfants.

Alors que j'intentais des procédures judiciaires, un huissier s'amena chez moi, me présentant une requête pour un changement de garde des enfants. C'en était trop ! Une bataille juridique s'imposait. Je devais faire valoir mes droits et protéger mes deux enfants. Ma reconstruction de vie m'accaparant, je n'avais pas la force ni le courage d'entreprendre leur garde à temps plein.

Me Henri Beaudry et moi, nous nous présentâmes à la cour dans l'espoir que le juge comprenne notre demande qui était : « Que Tommy et Nathalie demeurent dans le foyer de la gardienne pour une période indéterminée jusqu'à ce que j'en décide autrement. »

Le jugement est rendu le 2 octobre 1980 par l'honorable juge Pierre Côté :

*Le 24 juillet 1979 un jugement de La Cour Supérieure a entériné entre les parties et se lisant comme suit :*

*« Sur la requête pour garde d'enfants et pension alimentaire font ensemble la convention suivante pour assurer aux enfants une bonne éducation morale :*

*1. La requérante aura la garde de ses enfants mineurs, Tommy et Nathalie;*

*2. L'intimé paiera à titre de pension alimentaire pour les enfants la somme de 100 \$ par semaine payable le vendredi de chaque semaine à l'endroit que lui indiquera la requérante;*

*3. La requérante pourvoira de ses deniers à toutes autres dépenses autres que celles d'alimentation et de garde telles que vêtements, médicaments et soins médicaux, frais de scolarité, etc...*

*4. Les enfants seront retournés chez la gardienne, à Notre-Dame-des-Laurentides, qui les gardera;*

*5. L'intimé pourra sortir ses enfants avec lui le samedi et le dimanche, la première et la troisième semaine de chaque mois à la condition toutefois de les ramener pour l'heure du coucher.*

*Aux termes de la présente requête l'intimé demande que la garde des enfants lui soit confiée.*

*Suivant ce que celui-ci a déclaré ce changement de garde serait motivé tant par l'affection qu'il porte aux deux enfants que pour l'économie, l'intimé trouvant onéreux le paiement de 100 \$ par semaine qu'il a assumé aux termes de la convention.*

*Les parties se sont connues alors que Monique Richard était encore toute jeune, André Roy habitant avec sa femme et ses enfants à quelques pas de la maison des parents de Monique Richard. Suivant ce que celle-ci a déclaré à l'enquête elle n'avait que 12 ans lorsque André Roy l'a séduite pendant qu'elle agissait comme gardienne auprès des enfants de celui-ci. Lorsque Monique Richard eût 17 ans, André Roy abandonna sa femme et ses huit enfants, dont le plus jeune n'avait qu'un an et demi, pour aller vivre avec elle. Mentionnons en passant que depuis lors l'intimé Roy n'a payé aucune pension pour la subsistance de sa famille légitime dont il s'est désintéressé.*

*Deux enfants sont nés de l'union des parties. Tommy, 6 ans, et Nathalie, 5 ans. Comme la requérante et l'intimé travaillaient tous deux, les enfants furent confiés, dès leur naissance, à une famille gardienne. Il s'agit d'une personne âgée de 51 ans, mariée, mère de trois enfants âgés respectivement de 22, 19, et 15 ans; elle fait vie commune avec son mari et ses enfants. Cette dame a rendu témoignage et elle a très favorablement impressionné le Tribunal par ses dispositions affables et sympathiques. Suivant ce que la requérante a déclaré, cette dame serait une seconde mère pour les enfants.*

*Moins de trois semaines après que survint la rupture entre la requérante et l'intimé, celui-ci qui était allé vivre en pension chez une couturière de*

*son village, âgée de 49 ans, eût tôt fait de convaincre celle-ci d'aller vivre maritalement avec lui à la place de la requérante. C'est ainsi que depuis le 23 mars 1979, cette personne fait vie commune avec le présent intimé. Elle est venue déclarer qu'elle avait rencontré les enfants à quelques reprises, qu'elle s'entendait bien avec eux et qu'elle était disposée à les recevoir.*

*La requérante, qui est âgée de 24 ans, est en logement à Ste-Foy avec une amie et travaille dans les environs. Elle fréquente un garçon depuis quelques temps.*

*Comme on le sait, c'est l'intérêt de l'enfant, c'est-à-dire son bien-être et son épanouissement intellectuel et moral, qui est le critère principal dans le choix de la personne qui doit être investie du droit de garde.*

*Dans le présent cas, le requérant n'a nullement démontré qu'il serait dans l'intérêt des enfants d'aller vivre avec lui et sa nouvelle concubine plutôt que de demeurer dans le foyer où ils habitent depuis leur naissance sous le contrôle de leur mère et entourés d'attention et d'affection. La requête doit donc être rejetée.*

*PAR CES MOTIFS, LA COUR :*

*REJETTE la requête sans frais, le jugement de la Cour Supérieur du 24 juillet 1979 devant conserver tous ses effets. »*

André Roy dut, le jour même, retourner les enfants chez la gardienne. J'étais très satisfaite du jugement. Après le procès, je me dirigeai chez ma gardienne afin d'assister au retour de mes deux petits trésors. Aucune confrontation n'eut lieu, puisque

j'étais cachée au moment de l'arrivée. Je le vis par la fenêtre, l'air enragé, rendre tous les effets appartenant aux enfants et quitter aussitôt en faisant crisser les pneus. Une victoire contre mon agresseur venait de se produire !

Malgré l'ordre de la cour, André Roy n'acquittait toujours pas sa pension alimentaire et sa dette augmentait de semaine en semaine. À la même époque, le gouvernement mit sur pied un programme concernant la perception de ces pensions alimentaires et je m'inscrivis. Je communiquais régulièrement avec les responsables afin de recevoir mon dû, mais l'irresponsable d'André Roy réussissait à s'esquiver de sa dette. Il avait vendu la maison à Gyslaine Paré et ne possédait aucun bien... alors rien à saisir et en plus, j'apprenais qu'il passait ses hivers en Floride.

## INTIMIDATION

*Être tolérant face à la différence  
Apprendre de toutes ses errances  
Veut surtout dire qu'ainsi  
On ne connaît pas le mépris*

*N. Roy*

Je travaillais déjà depuis quelques temps au Bavard Roy. Cependant ce fut un temps difficile. Avant mon arrivée, la gente féminine n'existait pas dans cette brasserie; je fus la première femme à être embauchée. Un climat de jalousie se sentait parmi les gars face à moi. On m'assénait des coups de coude sur les seins en passant près de moi, on me harcelait... c'était l'enfer. Un jour, un nouveau gérant apparut, Luc Carrier, un homme de grande classe et très humain. N'en pouvant plus de supporter ces affres, je pleurai et j'expliquai à mon supérieur les assauts subis depuis mon arrivée au sein de l'équipe. Mon geste engendra une certaine accalmie, mais la rivalité existait toujours car ma compétence comme serveuse m'amenait à fournir un meilleur chiffre d'affaires compte tenu de l'achalandage plus accru dans ma section.

Le Bavard Roy entreprit des rénovations majeures dans le local et un après-midi d'automne, étant de service, je vis tous les serveurs qui me harcelaient, sortir du bureau de M. Carrier disant : «Je suis congédié.» Je tremblais, j'appréhendais mon tour pour aussi perdre mon emploi. Au bout d'un moment, le gérant sortit de son bureau, me lançant son meilleur sourire, il me dit : «Vous, je crois qu'on va vous garder.»

Même si ces travaux exigeaient la fermeture temporaire de la brasserie, je ne fus pas perdante; on m'offrit de travailler au «Trou Normand», restaurant chic situé au sous-sol de l'établissement. Ce fut un honneur pour moi, j'étais comblée. De plus, je me joignais à plusieurs filles déjà à l'emploi. Je me liai d'amitié avec l'une d'entre elles, Sylvie, dont j'appréciais beaucoup la personnalité. À nouveau j'étais heureuse d'entrer travailler, car depuis mon renvoi du Sam Wong, j'avais connu déceptions sur déceptions au point de vue «boulots».

À la maison comme au travail, j'étais heureuse, entourée de mes colocataires, mon amie Pauline et Jocelyn mon amoureux. Ma vie reprenait un autre tournant, je me sentais libre, j'avais le vent dans les voiles.

Début 1981, je reçus de la part de l'avocat d'André Roy, une requête demandant une annulation de pension alimentaire qu'il ne versait toujours pas. Un jugement de la cour présidé par l'honorable juge Jacques Philippon fut rendu :

*Les parties ont eu deux enfants pendant leur vie commune et en juillet 1979, un jugement entérinait une convention par laquelle la garde des deux enfants était confiée à la requérante à qui l'intimé devait payer 100 \$ par semaine pour les enfants qui ont été placés chez une gardienne, madame Perron.*

*En octobre 1980, une requête pour changement de garde de la part de l'intimé a été rejetée.*

*Invoquant une diminution du chiffre d'affaires de son entreprise de débosselage, l'intimé demande maintenant d'annuler toute pension alimentaire.*

*D'après la preuve, les affaires de l'intimé ont sûrement diminué. Son principal client, dont les*

*affaires ont baissé considérablement au plan des réparations qu'il peut confier à l'intimé, a soumis la pièce R-4 où on voit la comparaison pour le volume des affaires pour les mois d'août, octobre et décembre des années 1980 et 1981.*

*Cependant, d'après la preuve, cette baisse des affaires ne se reflète pas directement dans les ressources dont dispose l'intimé. En effet, grâce à une diminution des dépenses, l'intimé a pu maintenir les bénéfices nets de son entreprise pour l'année 1981 à moins de 2 000 \$ du bénéfice net de l'exercice 1980. Cette seule constatation ne permet pas d'accorder l'annulation de la pension comme le demande l'intimé. De plus, d'après la brève preuve faite sur l'état des actifs dont il peut disposer, l'intimé est propriétaire d'une résidence rue Murphy à Stoneham, situé à environ un mille de son entreprise de débosselage dont il est également propriétaire. Il a de plus un autre terrain dont la valeur également n'a pas été précisée.*

*Dans les circonstances et d'après la preuve, il n'y a pas lieu d'annuler ni de modifier la pension alimentaire visée par la requête de l'intimé.*

*En même temps que l'annulation de la pension alimentaire, l'intimé demande tant dans la requête sous étude que dans une opposition afin d'annuler la saisie pratiquée sur son véhicule automobile de marque Chrysler pour l'année 1975.*

*Le code de procédure civile, à l'article 552-5, prévoit que le débiteur peut soustraire à la saisie son véhicule automobile s'il en a besoin pour gagner sa vie.*

*La preuve a démontré que l'intimé doit utiliser son véhicule automobile fréquemment pour les fins de son commerce puisqu'il doit se procurer notamment les pièces d'automobile nécessaires à son entreprise de débosselage. Il doit également se rendre chez des clients relativement aux véhicules sur lesquels il aura à travailler.*

*Dans les circonstances, la Cour est d'avis que l'intimé a fait la preuve que son automobile était nécessaire pour les fins de son travail et il y a lieu d'annuler la saisie à ce sujet.*

*La Cour rend donc jugement tant sur la requête en annulation de pension alimentaire que sur l'opposition d'annuler.*

#### *ET POUR LES RAISONS EXPRIMÉES*

*Rejette la requête en annulation de pension alimentaire, avec dépens.*

*Accueille l'opposition de l'intimé avec dépens.*

\*\*\*

Les rénovations du Bavard Roy se terminèrent et les patrons embauchèrent de nouveaux visages. L'équipe comportait autant de filles que de garçons.

Dans le nouveau concept, se trouvait maintenant un grand bar pouvant loger douze sièges et cette partie devint ma section. Une clientèle formidable fréquentait ce lieu puisque situé à proximité du Cegep de Ste-Foy et de l'université Laval. J'avais le meilleur horaire, soit de 11:00 heures à 18:00 heures. De plus, dès 15:00

heures, je pouvais offrir à mes clients, un «deux pour un» sur la petite bouteille de bière. Ce rabais me permettait de gonfler mon salaire. Mon gérant appréciait mon travail et l'argent coulait à flot...

Un jour, quatre fidèles clients, employés d'un important concessionnaire automobile à Ste-Foy, se présentèrent pour le dîner. L'un d'eux, me dévisageant, me dit :

«J'ai une histoire sur Ti-Nick, moi !»

À l'instant même, je fis le lien, car personne excepté la famille Roy ne me surnommait ainsi.

«Tout à coup, on voyait Ti-Nick, tout à coup, on ne la voyait plus.» continua-t-il.

Je rougis et spontanément, lui posai cette question :

«Quel âge avait Ti-Nick ?» rétorquai-je.

Suite à cette réplique, un lourd silence vint clore le bec à cet homme et ses compères.

Moi, qui essayais par tous les moyens d'effacer toutes traces de mon horrible passé, pourquoi fallait-il qu'un personnage venu de nulle part vienne relater une partie de mes sombres souvenirs ?

J'en déduisis qu'il connaissait mon ex-bourreau lequel l'avait sans doute invité à visionner ses viols répétés s'étant produits sur mon jeune corps au deuxième étage du garage de la rue Sherwood.

Quelques jours plus tard, mon beau policier, Serge, rencontré l'année précédente fit son apparition à la brasserie. Heureux de nous revoir tous les deux, ce dernier m'invita pour une sortie. Je lui fis part que je fréquentais un homme de façon régulière et

que notre relation n'était plus possible, je visais maintenant des fréquentations différentes. Plutôt déçu de ma réponse, il griffonna sur un bout de papier, quelques mots. Avant de quitter, il me remit le billet s'intitulant, «Chus encore en amour». En voici le contenu :

*Tu devrais annuler ton chum, je te bercerais pour t'endormir. Je te flatterais pour que tu te sentes bien; pour que tu oublies tes problèmes. Je t'enlencerais dans mes bras pour que tu sois, pour que tu te sentes bien au chaud. Je me souviens ce soir de ces belles journées passées ensemble l'été dernier. Que de beaux après-midi sur les plaines et dans le vieux Québec à se prélasser, à s'aimer, à se désirer. De bons souvenirs.*

Malgré toutes ces belles paroles chaleureuses, je ne succombai pas à ses avances pour autant; j'avais franchi de grands pas et j'étais passée à autre chose. Je me rendais compte du progrès accompli en si peu de temps. Il était bon de me rappeler de tous ces agréables moments vécus en sa compagnie mais... c'était fini. Mes dernières frasques m'avaient vraiment ouvert l'esprit. J'étais rendue au niveau de la femme accomplie et je devenais de plus en plus fière de moi.

## LETTRES D'AMOUR

*Feux de joie, feux de vie  
Feux d'un amour infini  
Brûlent au fond de moi  
Lorsque je pense à toi*

N. Roy

Des disputes répétées s'enclenchaient de plus en plus entre Jocelyn et moi. D'abord, je lui reprochais son alcoolisme toujours de plus en plus grand, et pour cette raison, je n'entrevois pas un bel avenir avec lui. Une rupture s'imposait et celle-ci se déroula dans la violence. Un soir, une bagarre éclata entre nous; dans un élan de colère, il m'empoigna fortement par les épaules, me menaçant de me lancer à travers la fenêtre. À cet instant, la peur s'empara de moi et je ne fermai pas l'œil de la nuit, essayant de me raisonner. Le lendemain je n'eus d'autre choix que de déposer ses bagages près de la porte et l'obligeai à quitter le logis dans un court délai.

Ce cher Jocelyn, n'acceptant pas notre séparation, m'adressa quelques lettres de désespoir m'avouant ainsi son grand amour envers moi; de grands cris du cœur émergeaient de ses mots. Le 11 novembre 1981, je reçus un premier pli se lisant comme suit :

*J'ai attendu un peu avant de te faire parvenir cette lettre, car je n'étais pas vraiment résigné à mon sort, car l'amour, tu sais, ça fait faire bien des choses et c'est mon cas, mais il y a un certain temps que je ne t'ai pas vue et ce soir, mardi, au Relais avec Sylvie, je me suis rendu compte que je ne suis rien pour toi et ça m'a fait mal jusqu'au bout des orteils. J'avais encore*

*espoir de te retrouver, mais là je n'en peux plus et je décide de te faire parvenir cette lettre sans retour.*

*Depuis que nous sommes séparés, je suis perdu au complet, j'ai mal et très mal dans tout mon corps et mon cœur, mais il faut en venir à la réalité. Il se peut que je ne sois pas capable d'aller chez-moi aux Fêtes à cause de mon travail, mais après les Fêtes je verrai à m'évader pour ne plus te revoir, je suis comme un autre et j'ai besoin d'argent pour les Fêtes, mais après on verra à y remédier. Comme je te disais précédemment, j'irai chercher mes affaires prochainement, je te le dirai d'avance pour ne pas passer pour un sauvage. Cette lettre est la seule que tu vas recevoir de moi et c'est un point final entre nous deux. Je ne t'en veux pas quand même et si par hasard je te vois je n'ai pas d'objection à te dire bonjour. Sur ce je te quitte et adieu mon bel amour. Je dois te dire que je t'ai vraiment aimée de tout mon cœur.*

*Sincèrement, Jocelyn*

Je mentirais si je disais que ces mots ne m'avaient pas touchée, cependant à mon grand soulagement, il semblait accepter notre rupture.

Quelques jours passèrent et le 24 novembre, je recevais une plus longue missive, dénotant un peu plus de détresse :

*Je suis rendu au bout de mon rouleau. Avec tout ce temps passé depuis que nous sommes séparés le mal a fait son œuvre, je suis résigné à mon sort maintenant il*

*faut que je fasse un homme de moi. Je dois te dire que mon orgueil en prend un coup, car ce n'est pas dans mes habitudes de me traîner à quatre pattes devant une fille et de la supplier. Je te jure qu'il a fallu que je t'aime de tout mon cœur pour ça. Mon amour pour toi je l'ai vécu étape par étape, car au début je dois te dire que tu n'étais qu'une amie pour moi mais par après j'ai commencé à te découvrir de plus en plus et à t'aimer graduellement de plus en plus. Maintenant que mon amour est au plus fort pour toi me voilà rendu vis-à-vis de rien avec mon malheur. De tout ce temps qui passe, j'aurais besoin de toi, te serrer dans mes bras, te cajoler et t'embrasser mais il n'y a rien à faire, cet amour-là maintenant tu le donnes à un autre homme ce qui me fait mal dans toutes mes entrailles. Je suis déçu et j'ai mal c'est extraordinaire. Dimanche, j'allais te retrouver au « Petit Pain », mais j'ai frappé un nœud tu n'étais pas seule et j'ai continué mon chemin comme si de rien n'était. Je dois te dire que j'ai eu mal c'est extraordinaire. L'angoisse et la peine font faire bien des choses, j'ai perdu 15 livres depuis que tu m'as laissé, remarque que je suis content d'avoir perdu ça, mais je les ai perdues ces livres-là à cause de la peine que j'ai envers toi. Sur ce, mon bel amour, je te quitte et je te souhaite d'être heureuse. Je ne t'en veux pas mais j'ai mal. Je dois te dire que je t'ai aimée de tout mon cœur, mon corps et mon âme et je t'aime encore.*

*Très sincèrement, ton Jocelyn*

\*\*\*

Entre-temps, le travail ne manquait pas. J'étais toujours satisfaite de mon emploi à la brasserie où je faisais connaissance avec une clientèle intéressante et assidue. J'avais remarqué un

gentilhomme prénommé Alfredo dont la fréquence des visites allait en augmentant.

Professeur en éducation physique, il terminait également son doctorat en psychopédagogie. Ce type me plaisait bien et je lui portais une attention particulière. Dès que je le voyais entrer, de petits papillons virevoltaient en moi et sans tarder, je lui servais sa grosse bière froide de marque «50».

Cet homme de 28 ans avait un charme irrésistible. D'origine italienne, il avait les cheveux noirs, des yeux bruns, une allure sportive de grandeur moyenne. Il enseignait au Cégep de Ste-Foy et agissait comme entraîneur pour l'équipe féminine de Volley Ball. Homme doux et sensible, jovial, sûr de lui et aimé de tous; il était marié, sans enfant et parfois il venait, accompagné de son épouse. J'enviais celle-ci d'avoir comme mari cet homme si extraordinaire à mes yeux.

Noël 1981 approchait et je réussis à séduire mon bel italien qui venait de se séparer. On s'amusait à se flirter, à se porter des regards enjôleurs dénotant des sentiments forts entre nous. Je tombai sous le charme de cet homme merveilleux; sa douceur, sa jovialité, sa beauté et son respect de la femme m'envoûtèrent. Un coup de foudre nous renversait, plus rien n'existait autour de nous... on ne vivait que l'un pour l'autre, se désirant, rêvant de se retrouver enlacés l'un contre l'autre.

Alfredo devint tout pour moi. J'aimais nos discussions, c'était un homme très cultivé et intéressant; l'écouter discourir sur plusieurs sujets me passionnait. Notre écart d'âge n'était que de deux ans, mais son vécu était très différent du mien.

Alors que je me trouvais aux prises avec André Roy et les enfants, lui vivait pleinement son adolescence au cours des années 70, alors que le Peace and Love et la révolution tranquille étaient à l'honneur, tripant sur Led Zeppelin, Harmonium,

Garolou, etc. Ces groupes inconnus pour moi, je les découvris grâce à lui. Ayant perdu une partie de mon enfance et toute mon adolescence, j'avais l'impression de renaître, de rattraper le temps perdu et de vivre enfin ma jeunesse.

Pour la première fois de ma vie de femme, j'éprouvais un désir sexuel pour un homme. Alfredo me le rendait vraiment bien. Tous ses gestes étaient en fonction de mon bien-être, je me sentais importante pour lui. Nous vivions des jours exceptionnels nageant tous deux en plein bonheur. Certes nous consommions beaucoup d'alcool, mais la joie et le respect régnait toujours.

La veillée ainsi que la nuit de Noël, nous les passâmes ensemble chez moi, à manger, à boire et à s'enivrer de caresses amoureuses. Un morceau de paradis m'était tombé dessus, c'était formidable. Pour la première fois, je brisai le silence sur mon passé. Je racontai, sans trop de détails les atrocités pratiquées sur moi par le pervers André Roy, pendant nombre d'années. Je lui mentionnai aussi dans quelles circonstances mes enfants avaient vu le jour, etc. Je sentis chez lui, une grande écoute attentive, une compréhension sans borne et dans un élan d'amour, m'assura de son aide à surmonter ma crainte dans la vie et surtout à me laisser apprivoiser tendrement dans la sexualité.

\*\*\*

Le 4 janvier 1982, je recevais une autre lettre d'amour de Jocelyn se lisant comme suit :

*J'ai besoin de te parler et de te sentir près de moi,  
mais les circonstances nous en empêchent. Tu n'es  
jamais seule. J'ai tellement besoin de toi, il me manque  
un gros morceau dans ma vie et je suis certain que ça,*

*tu le sais. Je m'ennuie de toi à mourir; j'ai tellement versé de larmes que j'en ai presque plus. Aujourd'hui je t'ai vue au Jack and Gill ça faisait depuis le 19 décembre que je ne t'avais pas vue je n'ai pu te parler encore une fois Alfredo ne te lâche pas d'une semelle, je ne sais pas s'il couche au Bavard Roy et s'il trouve le temps d'aller travailler c'est presque une risée. Si je te dis ça c'est parce que je t'aime ma Monik et je t'aime plus que tout au monde. Je suis allé au Relais ce soir et j'avais le cœur gros et pour comble de malheur tu es venue et encore avec Alfredo, là je n'en pouvais plus le cœur voulais m'exploser tellement j'avais mal on aurait dit que tu faisais exprès pour te coller sur lui comme si c'était pour me narguer, je n'en pouvais plus et je suis parti. J'ai pleuré tout le long en m'en allant chez moi tellement ça fait mal et rendu dans ma chambre je n'ai pu faire que pleurer davantage et c'est pourquoi je t'écris cette lettre, car je ne peux te parler je ne te vois jamais seule. Il y a tellement longtemps que je ne t'ai pas vue, je t'ai trouvée tellement belle ce soir, tu es venue me parler quelques secondes et tu l'as remarqué je t'ai mis la main sur la taille. J'aurais eu tellement envie de te serrer et te dire combien je t'aime et tu me manques. Il y a des fois je montre que je suis indifférent et que ça me fait rien, mais c'est mon orgueil qui fait ça, dans le fond de moi-même j'ai le cœur tellement gros qu'il voudrait m'éclater. Lorsque tu es venue à la Relève avant Noël et que je t'ai dit que j'étais avec mon amie, je dois te dire sincèrement que j'ai demeuré tellement estomaqué que tu m'apparaisses que le cœur s'est mis à me débattre et je me suis mis à trembler de tous mes membres. C'est pour ça que je me suis croisé les bras pour te parler, car je ne voulais pas que ça paraisse et là mon orgueil a parlé, pour te montrer mon indifférence (je n'étais pas indifférent) je*

*t'ai dit que ça allait très bien et que j'étais avec mon amie. Je dois te dire que j'aurais eu envie de te serrer dans mes bras et de pleurer comme un enfant comme ce soir d'ailleurs. Monik dans toute ma vie, tu es la seule femme qui a réussi à me faire perdre 25 livres et ce sans régime tu peux me croire. Je meurs d'ennui, d'angoisse et de chagrin. Je pense à toi tous les jours sans exception. Tu es mon amour qui bouleverse ma vie au plus haut point. Je sais maintenant que tu vas rire de moi et te foutre de moi, car je me suis dévoilé sous tous mes angles et lorsque l'on sait que quelqu'un nous aime à ce point on devient indifférent, car on sait qu'on peut l'avoir n'importe quel temps, on a seulement qu'à lever le petit doigt et c'est fait, car on sait que l'autre nous adore, mais que veux-tu c'est mon cœur qui te parle je n'en peux plus de tout garder ça pour moi. Je ne peux me confier à toi tu n'es jamais seule. Peut-être qu'Alfredo a-t-il tellement peur que tu me reviennes qu'il ne te lâche pas d'une semelle.*

*Je suis allé chez-moi à Noël et malgré tous les efforts que j'ai faits pour que rien ne paraisse toutes mes sœurs et ma mère s'en sont rendu compte. J'ai passé presque 2 jours couché il n'y avait rien à faire avec moi. J'avais le cœur en compote. J'entendais toute la famille en bas qui parlait de toi et qui voyait le pourquoi de ma peine. J'ai fait un gros effort pour aller te voir le 23 décembre à la brasserie avant de partir pour chez moi, je tenais à te voir avant de partir, mais tu n'étais plus là, tu avais fini de bonne heure et tu étais partie encore avec Alfredo. Je suis descendu à Baie-Comeau avec Ken et avant de partir, soit le 24, nous sommes allés au Petit Bourgeois et pour faire du mal Ken est passé par chez toi et j'ai vu ce que je ne voulais pas voir... l'auto à Alfredo. Il était 11 heures du matin, il avait couché chez toi. Aujourd'hui, sans le*

*savoir je ne doute pas un pouce qu'il couche presque toujours chez toi. Il m'a remplacé et ça n'a pas été trop long. Il couche maintenant à ma place. Pour une fille qui n'était pas pressée de sortir avec un autre gars lorsque tu m'as laissé, ça n'a pas été trop long car ça faisait seulement trois à quatre fois que tu sortais avec Alfredo et même que tu m'as dit que tu ne sortais même pas avec, mais ça n'a pas été trop long quelques jours après il était couché dans ton lit, remarque bien que ce n'est plus de mes affaires, mais c'est assez difficile à comprendre c'est à se demander si je te connaissais bien, car j'avais une confiance illimitée en toi.*

*Le soir du jour de l'An, le 31, je t'ai téléphoné au Bavard Roy car je croyais que tu travaillais, mais ça ne répondait pas. J'ai téléphoné chez toi et ça ne répondait pas non plus. Ça m'a fait mal dans tout mon corps et mon cœur. Maintenant je n'ai plus le goût à la vie, tout me semble tellement noir, je ne trouve plus le fond du couloir. Je suis au bord de la dépression ce que je cherche à ne pas faire. J'ai rencontré une autre fille qui est bien gentille et assez jolie, j'essaie de l'aimer, mais je ne suis pas capable, le cœur n'est pas là, je te recherche continuellement. Il est peut-être trop tard de ma part de mettre les cartes sur table et te dévoiler tout mon amour, mais que veux-tu je ne peux m'empêcher de te le dire. Je sais maintenant que tu ne m'aimes plus et il va falloir que je m'en aille ailleurs. Je ne peux et ne veux plus demeurer ici, ça ne me donne rien je sais que tu ne reviendras plus jamais et je ne l'accepte pas.*

*Il va falloir que je me fasse une raison, car je ne serai pas capable de passer à travers ce mal-là. Mon amour je ne te souhaite pas de passer à la même place*

*que je passe présentement, car c'est insupportable, il vient un moment donné que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue, tu n'as plus le goût de rien et plus de but dans la vie. On dirait que tout ce que tu fais c'est pour personne, tu n'as plus personne à qui faire plaisir si ce n'est qu'une satisfaction personnelle qui ne te dis rien.*

*Maman a téléphoné chez-toi dans le temps de Noël, mais ça ne répondait pas. (...) Tu salueras les enfants pour moi et dis-leur que je les aime et les embrasse bien fort, peut-être que je ne les reverrai plus jamais et j'aimerais qu'ils aient un bon souvenir de moi. Je t'embrasse de tout mon cœur toi aussi ma belle Monik et je te demande de ne pas me juger, mais de me comprendre et de savoir que je suis un homme qui t'a vraiment aimée et qui t'aime encore. Je t'embrasse fort, fort, fort xxxxxx*

*Ton Jocelyn*

**P.S.** *Tous les membres de ma famille te souhaitent une bonne et heureuse année. Ils ont bien de la peine de voir que nous ne sommes plus ensemble. Ils m'ont dit qu'ils t'aimaient bien et que tu étais celle qu'ils avaient le plus aimée de toutes les filles avec qui j'ai sorti.*

*Les oreilles ont dû te siller pendant Noël, car tu as été un bon sujet de conversation, on a beaucoup parlé de toi et surtout pendant les parties de cartes, ils ont joué souvent le petit jeu à Monik. Ça me faisait plaisir, mais ça me rendais triste en même temps d'être seul. Il me manquait la moitié de mon cœur avec moi. (...) je te revoyais l'an passé manger avec appétit et avec cœur. Sur ce, je te quitte et je te demande pardon mon*

*amour pour tout le mal que j'ai pu te faire et si c'était à recommencer tu ne retrouverais plus le même homme. Tu m'as ouvert les yeux et tu m'as fait réaliser que ce n'est pas dans la boisson qu'on trouve le bonheur, mais c'est dans ça qu'on le perd et qu'on peut perdre ce qu'on a de plus précieux au monde : notre **amour**. (...) J'aimerais tellement que tu comprennes tout ce que je veux te dire du fond de mon cœur, mais ce sont des sentiments. Je me sens coupable de t'avoir perdue. Je sais maintenant qu'il est trop tard. Il ne me reste plus qu'à pleurer sur mon sort et essayer de t'oublier ce qui n'est pas facile lorsque l'on n'accepte pas son sort. J'aimerais tant que tu me reviennes, il n'y a pas de mot pour te le faire savoir. Je t'aime... tu m'entends... je t'aime mon amour je voudrais le crier à tout le monde, mais je ne peux pas jouer avec tes sentiments, il faut que ce soit réciproque. Bonjour mon bel amour et tu as toujours ta place préférée dans mon cœur (...) Les larmes me reprennent.*

*Adieu Ma Chérie Monik*

Cette troisième lettre d'amour me toucha réellement. Je croyais ses belles et longues déclarations cependant, je ne voulus pas me laisser influencer par tous ses beaux mots d'amour. Ayant un passé déjà douloureux par son contenu en brutalité et en non-respect, je ne pouvais revenir sur ma décision. Il avait usé de violence une seule fois, mais pour moi elle était de trop, je ne pouvais tout simplement plus tolérer ce genre de comportement à mon égard dorénavant.

À l'âge de quatorze ans, mon beau Pascal m'avait fait vivre mon premier chagrin d'amour, mais le déchirement qu'exprimait Jocelyn paraissait de beaucoup supérieur à ma peine d'amour d'adolescente.

## CHAPITRE 7

### VÉRITABLE AMOUR

*Amour céleste, amour divin  
Est-ce que c'est mon destin  
D'attendre après toi pour sentir  
Comme partie de moi tout ce désir*

*N. Roy*

Avec persévérance, acharnement et fermeté, lors d'un bel après-midi d'été 1982, Alfredo réussit à me redonner suffisamment confiance en moi pour enfin me procurer la joie d'une première relation sexuelle réussie. En extase, je m'étonnai d'avoir enfin goûté à un plaisir orgasmique initial. Incroyable mais vrai ! Un déblocage émotionnel, une victoire sans précédent dans la tête d'une jeune femme de vingt-six ans trop longtemps malmenée et trop souvent agressée dans le passé.

J'avais la conviction d'avoir croisé sur mon chemin, l'homme idéal. Non seulement débordait-il de bonté pour moi, mais il agissait en bon père de famille avec Tommy et Nathalie, les entourant de tant d'affection et d'attention. Nous passions des moments merveilleux tous ensemble.

Quelle extraordinaire relation entre lui et moi ! Je ne rêvais pas, nous avions tout en commun pour qu'une union durable et

sérieuse se prolongeât dans l'amour et l'harmonie. Nous vivions des jours heureux comme jamais vécus avant.

Nous réalisâmes, un jour l'étroitesse des lieux et nous optâmes pour trouver un nid plus grand, désirant aussi vivre plus librement notre amour. Notre choix s'arrêta sur un vaste appartement semi-meublé, comportant deux chambres à coucher, situé au coin du boulevard du Vallon et chemin Ste-Foy, derrière l'université Laval et face au Cégep de Ste-Foy.

La joie de voir mes deux enfants régulièrement faisait de moi une femme comblée. J'appréciais ce grand bonheur. Alfredo et moi étions unanimes pour demeurer seuls encore un an afin de mieux nous connaître et bien nous préparer à accueillir mes deux petits amours à temps complet. Donc, jusqu'à la fin de l'année scolaire 1983, les enfants demeuraient chez la gardienne, Mme Perron. Tout se profilait en vue d'une stabilité durable. Le travail, l'amour, le rapprochement avec les enfants de plus en plus fréquent, tout convergeait vers un futur meilleur, le présent se meublant d'instantanés fantastiques. Ma vie prenait un sens et un bel avenir se dessinait à l'horizon.

Les vacances estivales venues, à l'été 1982, Alfredo et moi décidâmes de passer du bon temps avec les enfants, en louant un chalet au Lac-Saint-Jean. Un terrain de camping à proximité de ce dernier permettait aux gamins de participer à quelques activités journalières. Au cours de ce court répit, Alfredo et moi, nous promenions dans les bois, nous abandonnant dans les bras l'un de l'autre en pleine nature.

Le soir venu, avec joie, nous allumions un feu pendant lequel je pouvais admirer les yeux pétillants de mes deux amours attendant la dégustation des guimauves grillées accompagnées de grignotines variées. Toute la journée passée au grand air, ces deux moussaillons dormaient à poings fermés durant toute la nuit. Notre itinéraire de voyage nous conduisit tantôt à Val Jalbert,

une autre journée au zoo de St-Félicien ou vers le Trou de la Fée. Doux instants magiques, prenant mille et une photos au cours de cette semaine mémorable où j'étais vraiment heureuse, entourée de ceux que j'aimais le plus au monde. Tommy et Nathalie étaient extraordinaires; on leur apprit à être prudents avec le feu d'abord, à chercher des brindilles à l'orée des bois pour l'allumer; ensuite on les initia à se laver dans le lac et par une nuit étoilée, leur expliquer les constellations d'étoiles, même l'initiation à dormir à la belle étoile. Ils étaient très heureux, je les sentais fébriles et je les admirais pour leur intelligence vive et leur bonne éducation.

Encore une année à vivre sans mes enfants près de moi et je pourrai enfin croire à un avenir heureux.

\*\*\*

Depuis que j'avais quitté André Roy, aucune occasion ne se présenta pour jouer à l'argent comme lors de ces fameuses soirées de poker. Un jour, j'appris les rudiments du «backgammon», un jeu très passionnant. Je participai à plusieurs tournois organisés dans les bars de la région où je performais comme une «pro». Je remportai plusieurs tournois. Ma dépendance aux jeux refit surface; je passais des nuits à boire et à jouer avec mon amie Sylvie, provoquant ainsi de petites querelles entre mon chum et moi.

Malgré cela, cet homme si gentil s'affairait à construire deux lits montés sur pilotis, en vue de l'arrivée future des deux enfants, dans la chambre qui leur était destinée. Cette manière de fabriquer des lits en hauteur, nous permit de créer à partir d'un contre-plaqué, une table servant à la fois pour le jeu ou pour le travail, logeable sous les lits. Pour agrémenter le tout, je recouvris la surface d'une pellicule résistante et autocollante de couleur vive. J'appliquai une peinture orange vif sur la base de lit de Tommy et vert pomme sur l'autre ensemble, pour Nathalie. Lors de cette

arrivée prévue pour fin juin 1983, Tommy aura 8 ans et Nathalie 7 ans.

Cette venue très attendue s'amenant à grands pas, au printemps, j'eus la lourde tâche d'annoncer à la merveilleuse famille Perron mon projet de reprendre mes enfants à la fin de juin; depuis leur naissance, maman Yolande et papa William prenaient soin d'eux et veillaient sur ces deux petits êtres comme s'ils étaient les leurs. J'ai tout de suite pu lire la tristesse dans leur visage apprenant cette nouvelle. Un flot de larmes inonda leurs yeux tristes; ils s'étaient attachés à mes enfants, considérant qu'ils faisaient partie de leur vie depuis plus de sept années.

Quelques semaines plus tard, papa William fut frappé subitement d'un arrêt cardiaque et succomba à ce grave malaise, emportant avec lui sa tristesse de voir partir Tommy et Nathalie. Pour les enfants, cette terrible nouvelle suscita un énorme chagrin au fond de leur cœur. Aussi, la journée des funérailles, maman Yolande choisit de leur épargner cette traumatisante journée en les confiant à des amis de son entourage.

En compagnie d'Alfredo, mon amoureux, je me rendis à l'église pour saluer une dernière fois, le papa extraordinaire ayant tant aimé mes rejets.

Malgré la compréhension et l'acceptation de la décision de maman Yolande, j'aurais tant aimé avoir près de moi mes petits pour les consoler et m'entretenir avec eux au sujet de celle qu'on voudrait toujours repousser, la mort.

Je versai quelques larmes, assise dans l'église de mon enfance pendant la cérémonie religieuse, me remémorant tous les bons moments passés avec lui ainsi que l'exemple de sa grande bonté et de son intégrité prodiguées à mes enfants. Des petits êtres sans malice lui avaient été prêtés et confiés et ingratement je les lui retirais. Je crus longtemps, qu'inconsciemment il avait choisi de

ne pas assister à cette séparation, décédant quelques jours avant le grand déchirement provoqué par l'éloignement des enfants.

«Comme la mort fait partie de la vie, il fallait savoir tourner la page», car comme la roue, la terre tourne et celle-ci ne s'arrête pas. C'en était ainsi dans mon roman d'amour. Oui, j'étais toujours follement amoureuse de mon Alfredo; près de lui je me sentais belle et il me couvrait de caresses et de compliments. Pour la première fois de ma vie, j'avais confiance en moi et je possédais le contrôle de celle-ci. Je faisais des progrès de jour en jour sur ma personne, c'était incroyable ! Enfin, je me sentais prête pour le retour tant désiré de mes enfants chéris auprès de moi.

En y réfléchissant bien, j'avais agi en mère manquante, tout comme mon père l'avait fait, lors de mon enfance.

## CONCLUSION

*Même si les autres m'aiment bien  
Je ne peux leur répondre  
Qu'avec peur et chagrin  
Je reste dans l'ombre*

*N. Roy*

Voilà une partie de ma vie propulsée sur papier provenant de mes mémoires et de ma perception de la réalité lors des faits et événements relatés. Ces écrits m'ont permis de faire le tour complet de mes vingt-six premières années de vie sous différents angles afin de saisir toutes les interrelations et les nombreuses ramifications du désordre engendré par une enfance perturbée... volée.

Un deuxième volet de ma biographie sera publié sous peu, décrivant d'autres péripéties tout aussi terribles. Mon comportement suite aux tortures et agressions connues dans l'enfance deviendront source de malheur, de mécontentement, même de déboires.

**À suivre...**

## **LISTE DES PHOTOS**

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| PREMIÈRE COMMUNION                            | 25  |
| JEUX INTER-PATROS                             | 32  |
| LA MAISON DE MON GRAND-PÈRE INCENDIÉE EN 1971 | 71  |
| ÉCRITS DE MON FRÈRE ANDRÉ                     | 158 |
| FUNÉRAILLES D'ANDRÉ                           | 160 |

# TABLE DE MATIÈRES

|                             |     |
|-----------------------------|-----|
| REMERCIEMENTS .....         | 9   |
| AVANT-PROPOS .....          | 10  |
| INTRODUCTION .....          | 11  |
| CHAPITRE 1                  |     |
| MA NAISSANCE.....           | 13  |
| MA PETITE ENFANCE .....     | 17  |
| MON ENFANCE .....           | 23  |
| VOYAGE EN TRAIN .....       | 33  |
| CHAPITRE 2                  |     |
| NOËL 1967 .....             | 39  |
| AGRESSIONS .....            | 49  |
| CHAPITRE 3                  |     |
| AMOURS D'ADOLESCENCE .....  | 65  |
| 16 ANS.....                 | 78  |
| CHAPITRE 4                  |     |
| PRISE AU PIÈGE.....         | 81  |
| TRAHISON.....               | 85  |
| VOYAGE À MATAGAMI .....     | 87  |
| ATTAQUES.....               | 93  |
| SOUMISSION ET NAÏVETÉ.....  | 96  |
| CHAPITRE 5                  |     |
| NOËL 1973 .....             | 99  |
| NAISSANCE DE MON FILS ..... | 106 |
| DEUXIÈME GROSSESSE .....    | 110 |

|                               |     |
|-------------------------------|-----|
| NAISSANCE DE MA FILLE .....   | 114 |
| SUPER-WOMAN .....             | 118 |
| CLUBS DE DANSEUSES .....      | 122 |
| NEW-YORK .....                | 125 |
| MAISON À STONEHAM .....       | 131 |
| INFIDÉLITÉ .....              | 135 |
|                               |     |
| CHAPITRE 6                    |     |
| LIBÉRATION .....              | 145 |
| ACTION-RÉACTION .....         | 150 |
| JUILLET 1979.....             | 155 |
| VACANCES .....                | 161 |
| D'AVENTURES EN AVENTURES..... | 164 |
| L'AMITIÉ .....                | 167 |
| GARDE LÉGALE .....            | 172 |
| INTIMIDATION .....            | 177 |
| LETTRES D'AMOUR .....         | 183 |
|                               |     |
| CHAPITRE 7                    |     |
| VÉRITABLE AMOUR.....          | 193 |
|                               |     |
| CONCLUSION .....              | 198 |
| LISTE DES PHOTOS .....        | 199 |

**Les Éditions Belle Feuille**  
**68, chemin Saint-André**  
**Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6**  
**Tél. : 450.348.1681**

Courriel : [marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca)

Web : [www.livresdebel.com](http://www.livresdebel.com)

**Distribué par BND Distribution**

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : [libraires@bayardcanada.com](mailto:libraires@bayardcanada.com)

**Distribution numérique : Agrégateur DeMarque**

Web : [www.vitrine.entrepotnumerique.com/editeurs/181-les-editions-belle-feuille/publications](http://www.vitrine.entrepotnumerique.com/editeurs/181-les-editions-belle-feuille/publications)

| <b>Titres par catégorie</b>                               | <b>Auteurs</b>    | <b>ISBN</b>       |
|-----------------------------------------------------------|-------------------|-------------------|
| <b><u>Anecdotes de vie</u></b>                            |                   |                   |
| <i>La magie du passé</i>                                  | Marcel Debel      | 978-2-9811696-9-3 |
| <b><u>Autobiographies</u></b>                             |                   |                   |
| <i>Le crapuleux violeur d'âmes</i>                        | Monique Richard   | 978-2-923959-50-4 |
| <b><u>Autofictions</u></b>                                |                   |                   |
| <i>Tout peut arriver</i>                                  | Roxane Laurin     | 978-2-923959-47-4 |
| <b><u>Biographies</u></b>                                 |                   |                   |
| <i>Enveloppez-moi de vos ailes</i>                        | Huguette Lemaire  | 978-2-923959-48-1 |
| <b><u>Cas vécus</u></b>                                   |                   |                   |
| <i>L'insomnie une lueur d'espoir</i>                      | Carole Poulin     | 978-2-9810734-7-1 |
| <i>L'instinct de survie de Soleil</i>                     | Gabrielle Simard  | 978-2-9810734-3-3 |
| <i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>                      | Stéphane Flibotte | 978-2-9811696-4-8 |
| <b><u>Essais</u></b>                                      |                   |                   |
| <i>Au jardin de l'amitié</i>                              | Collectif         | 978-2-9810734-2-6 |
| <i>Les Jardins,</i><br><i>expression de notre culture</i> | Pierre Angers     | 2-9807865-3-5     |
| <i>Univers de la conscience</i>                           | Yvon Guérin       | 2-9807865-7-8     |
| <i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>                   | Alexandre Berne   | 978-2-9811696-3-1 |

**Nouvelles**

|                                  |                  |               |
|----------------------------------|------------------|---------------|
| <i>La Vie</i>                    | Marcel Debel     | 2-9807865-0-0 |
| <i>Lumière et vie</i>            | Marcel Debel     | 2-9807865-1-9 |
| <i>Quelqu'un d'autre que soi</i> | Micheline Benoit | 2-9807865-4-3 |
| <i>Une femme quelque part</i>    | Micheline Benoit | 2-9807865-2-7 |

**Poésie**

|                                      |                   |                   |
|--------------------------------------|-------------------|-------------------|
| <i>À la cime de mes racines</i>      | Mariève Maréchal  | 2-9807865-5-1     |
| <i>Un miroir sur ma tête</i>         |                   |                   |
| <i>Amalgâme</i>                      | Angéline Bouchard | 978-2-9811691-1-7 |
| <i>Arc-en-ciel d'un ange</i>         | Diane Dubois      | 978-2-9810734-0-2 |
| <i>Bonheur condensé</i>              | Magda Farès       | 2-9807865-8-6     |
| <i>Fantaisies en couleur</i>         | Marcel Debel      | 978-2-9810734-1-9 |
| <i>Voyage au centre de la pensée</i> | Louis Rodier      | 978-2-9810734-8-8 |

**Récits**

|                   |                |                   |
|-------------------|----------------|-------------------|
| <i>L'Arnaquée</i> | Gisèle Roberge | 978-2-9811696-6-2 |
|-------------------|----------------|-------------------|

**Recueils de contes**

|                                      |                 |                   |
|--------------------------------------|-----------------|-------------------|
| <i>L'aventure de Vent des Neiges</i> | Sophie Bergeron | 978-2-9811696-7-9 |
| <i>Le Diamant inconnu</i>            | Pierre Barbès   | 978-2-9810734-6-4 |
| <i>Contes de l'au-delà</i>           |                 |                   |

**Recueils de fantaisie pour enfant**

|                                  |                |                   |
|----------------------------------|----------------|-------------------|
| <i>L'anniversaire de Marilou</i> | Hélène Paraire | 978-2-9810734-5-7 |
| <i>Les oreilles de Marilou</i>   | Hélène Paraire | 978-2-9811696-2-4 |

**Romans**

|                                   |                   |                   |
|-----------------------------------|-------------------|-------------------|
| <i>La Ménechme</i>                | Chantal Valois    | 978-2-9811696-8-6 |
| <i>Les millions disparus</i>      | Bernard Côté      | 978-2-9811696-0-0 |
| <i>Méditation extra-terrestre</i> | Olga Anastasiadis | 2-9807865-9-4     |
| <i>Rose Emma</i>                  | Gisèle Mayrand    | 978-2-9810734-4-0 |
| <i>Sous la poussière des ans</i>  | Pierre Cusson     | 978-2-923959-51-1 |

**Sciences-fictions**

|                            |                 |                   |
|----------------------------|-----------------|-------------------|
| <i>Récit d'événements</i>  | Damien Larocque | 978-2-923959-49-8 |
| <i>au sein de l'espace</i> |                 |                   |





Ce récit de faits vécus raconte les aléas de la vie de **Monique Richard** suivant les agressions multiples d'ordre sexuel qu'elle a subies. Dès sa plus tendre enfance, elle connaîtra des attaques venues de toutes parts et choisira de garder le silence afin de protéger la réputation des odieux hommes de passage dans sa vie. Elle rencontrera plusieurs crapules dont l'un d'eux se démarquera par son attitude inhumaine, barbare et cruelle envers sa victime. Il s'acharnera sur sa proie démontrant ainsi un être sans cœur, ni âme.

Inconsciemment elle acceptera son destin, mais consciemment elle souffrira et pleurera en silence toutes les larmes de son corps. Les cavernaux détours de son parcours l'amèneront-ils à devenir une femme accomplie? Sa spiritualité la rendra-t-elle courageuse et inébranlable? La honte d'autrefois se transformera-t-elle en gloire ou en fierté aujourd'hui?

Ce récit, publié en deux volets, amènera le lecteur à bien évaluer et comprendre, au fur et à mesure qu'il avancera dans sa lecture, toute l'ampleur et le vrai sens du titre « **Le crapuleux violeur d'âmes** ».



L'auteure, **Monique Richard**, âgée de 56 ans, est originaire de Notre-Dame-des-Laurentides (Charlesbourg) en banlieue de Québec. Elle œuvra courageusement et professionnellement dans le domaine de la restauration une grande partie de sa vie. Cette femme démontre une persévérance et une joie de vivre dans tout ce qu'elle entreprend.

Au cours de sa vie, elle se perfectionnera en suivant des formations dans le domaine de la restauration, en lancement d'entreprise et finalement en psychologie (travail social). Elle a connu de grands succès mais également d'énormes échecs.

L'écriture lui a permis de libérer toutes ses émotions refoulées depuis tant d'années.



[www.livresdebel.com](http://www.livresdebel.com)  
[info@livresdebel.com](mailto:info@livresdebel.com)



ISBN 978-2-923959-50-4